

LETTRES

A SOPHIE

SUR L'HISTOIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE VALADE.

LETTRES

A SOPHIE

SUR L'HISTOIRE.

PAR FABRE D'OLIVET.

Utile dulci.

Horat.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez LAVILLETTE et Compagnie, rue Saint-André des Arcs, n°. 46.

AN IX—1801.

SUR

LA DÉDICACE

DE CE LIVRE

Si j'avais eu quelques titres à la célébrité ; si, me reposant sur les efforts que j'avais faits pour mériter l'indulgence de mes contemporains, j'eusse assez présumé de mon ouvrage pour croire qu'il obtiendrait encore celle de la postérité, j'aurais orné son frontispice d'un nom déjà vivant dans l'avenir, et je l'aurais dédié à Bonaparte.

Mais comme Apelle, parmi les Grecs, avait seul le droit de peindre Alexandre, ainsi il ne doit appartenir qu'à l'homme éprouvé par des succès, de prétendre à l'honneur de louer Bonaparte : ce nom, voué à l'immortalité, ne doit pas être profané sur les pages éphémères d'un livre, dont le succès est au moins douteux, et qui n'a ni garans ni appuis dans la carrière littéraire.

Ces considérations puissantes, en éclairant mon zèle, ont mis des bornes à ma reconnaissance; je n'ai point eu la présomption de faire une dédicace : seulement, pénétré de la faiblesse de mon

ouvrage, et redoutant pour lui les outrages de l'ignorance et les morsures de la critique, j'ai invoqué le nom de BONAPARTE, comme celui du génie tutelaire des arts, et je l'ai placé ici; semblable aux anciens, qui couvraient de l'ombre du laurier la porte de leurs maisons et l'autel de leurs Dieux, pour les garantir des atteintes de la foudre.

AVANT-PROPOS.

J'ÉTAIS loin de penser, lorsque je commençai à écrire ces lettres, que je dusse un jour les rendre publiques; entreprises uniquement pour l'instruction d'une Sœur, elles ne devaient point sortir du cercle étroit d'une seule famille, et je doute même que j'eusse jamais consenti à leur publicité, sans le hasard qui m'apprit qu'elles pouvaient devenir utiles.

Appelé à Paris par des circonstances particulières, je me trouvai tout-à-coup éloigné de près de deux cents lieues de celle qui mettait quelque confiance dans mes faibles lumières, et à qui j'avais déjà donné, étant auprès d'elle, des leçons assez suivies de Géographie et d'Histoire moderne. Elle m'avait souvent sollicité, malgré l'intervalle qui nous séparait, de continuer le cours de nos études, et de

lui apprendre ce que je savais touchant l'histoire des premiers âges du Monde.

J'avoue que l'entreprise m'effrayait. Toute l'amitié que j'avais pour ma Sœur, ne pouvait balancer le dégoût invincible que m'inspirait le fatras assommant d'histoires universelles, d'histoires saintes, de commentaires théologiques, chronologiques, qu'il me fallait dévorer encore une fois, avant d'être en état de jeter le plan d'un ouvrage raisonnable, qui, par sa forme et sa couleur variée, pût instruire mon intéressante écolière, sans lui faire acheter la science au prix insupportable de l'ennui.

J'avais éludé, jusqu'alors, de répondre à ses demandes réitérées, lorsque le hasard fit tomber entre mes mains un ouvrage plein d'érudition et de goût, écrit avec le génie de Newton, et la plume brillante de Fontenelle : j'entends parler de *l'histoire philosophique du Monde primitif* par Delile Desales. Je fus frappé, en le

lisant, du système qu'il renferme. Celui du naturaliste Buffon, auquel je m'étais beaucoup attaché, bien que je sentisse qu'il partait d'un principe hasardé pour arriver à des résultats plus qu'hypothétiques, ne me parut plus qu'un édifice vaporeux, qu'il était facile de faire disparaître, en le touchant du sceptre de la critique. Je l'abandonnai sans peine pour embrasser la Cosmogonie nouvelle ; et comme elle n'était elle-même que le frontispice d'un tableau plus étendu, je lus, presque sans m'arrêter, les quarante volumes de l'*Histoire philosophique des Hommes*, par le même auteur.

Pénétré des principes répandus dans cet ouvrage immense, je résolus de les réunir en un même faisceau, et, remontant aux sources où ils avaient été puisés, de partir de là pour faire ce que personne n'avait encore essayé : des Lettres historiques, dont la brièveté et le coloris

des détails sauvassent, en quelque sorte, la pesanteur et l'aridité scientifiques du fond, et qu'une femme pût lire, sans perdre trop de tems ou sans gagner trop d'ennui.

Mon projet arrêté, la poste m'indiqua nécessairement la forme et la division de mon ouvrage.

Ma Sœur, à qui j'avais recommandé le secret sur la correspondance littéraire que je consentais d'avoir avec elle, ne me tint point parole; elle confia mes lettres à une bonne amie, qui, à son tour, les communiqua à une autre, de manière que je fus étonné, un beau jour où je m'y attendais le moins, de recevoir des lettres de félicitations de deux aimables savantes que j'avais faites sans m'en douter. Elles m'assuraient avoir lu, avec autant de fruit que de plaisir, mes Lettres historiques, et me pressaient de les faire imprimer promptement, afin, disaient-

elles, de faire jouir les personnes de leur âge et de leur sexe, des instructions qu'elles contenaient.

Quelqu'éloigné que je fusse d'ajouter foi à ce témoignage suspect d'une amitié trop indulgente, et que je distinguasse fort bien dans ce compliment ce qu'il avait de trop flatteur, leurs lettres cependant firent naître en moi quelques réflexions. Je les communiquai à un de mes amis, qui, après avoir lu l'ouvrage dont il était question, m'engagea à suivre l'avis de mes deux solliciteuses. « Votre » ouvrage, me dit-il, s'il ne fait pas épo- » que dans la littérature, aura du moins » cet avantage qu'il ouvrira une nouvelle » carrière; et soyez certain, quelle que » puisse être d'ailleurs sa faiblesse, que » les gens de goût et les pères de fa- » mille vous sauront gré, les uns, d'a- » voir pensé à l'instruction d'un sexe » qu'on oublie dans les ouvrages élémen- » taires, ou qu'on affadit sans mesure

» dans ceux de pur agrément; les autres, » d'avoir jeté courageusement un livre » utile, au milieu du torrent débordé » des romans insipides ou barbares dont » on l'inonde ».

Ces considérations m'ont déterminé. J'ai revu mes lettres, je les ai classées et les ai divisées en deux parties : la première contient, avec le système cosmogonique, les tems primitifs et anté-diluviens ; la seconde comprend l'histoire successive des trois premiers empires connus, des Assyriens, des Mèdes et des Perses, depuis le déluge de Xixouthros jusqu'à la mort de Cyrus. C'est ainsi que je les livre au public, heureux si le sexe aimable auquel j'ai consacré ces essais, daigne m'encourager de son suffrage, et sourit à mes premiers travaux.

A l'égard des notes dont cet ouvrage est susceptible, je les ai divisées en deux classes : j'ai mis au bas des pages celles qui ne sont que de simples citations ;

mais celles qui contiennent des remarques plus étendues, je les ai renvoyées à la fin de chaque volume, pour ne pas embarasser le texte. J'ai cru aussi convenable pour la commodité de mes jeunes lectrices, de placer au commencement de cet ouvrage un vocabulaire des mots abstraits et scientifiques dont j'ai été obligé de me servir, avec leur signification et leur étymologie.

VOCABULAIRE ETYMOLOGIQUE.

Des mots scientifiques, dont il fait usage dans le cours de ces deux parties des Lettres à Sophie sur l'Histoire.

A

ABORIGÈNES, *sub.* Les premiers habitans d'un pays; Peuples dont l'origine est inconnue : des mots latins *ab origine*, dès le commencement.

ACADÉMICIENS, *sub.* Surnom donné aux philosophes de la secte de Platon : ce mot dérive du nom d'un jardin public à Athènes, appelé Ακαδημια (*Academia*), où ils s'assemblaient.

ALGUE, *sub.* Sorte d'herbe qui croît au fond des eaux.

ALUMINEUX, *adj.* Qui est d'alun ou qui tient de la nature de l'alun.

ANALOGIE, *sub.* Rapport et similitude : du mot grec Αναλογια (*Anologia*), semblable discours. On dit également *analogue* et *analogique*, (qui a de l'analogie).

ANALYSE, *sub.* Réduction d'un corps dans ses principes, ou d'un discours dans ses parties principales : du mot grec Ανάλυσις (*Analysis*), dissolution. On dit *analyser*, (faire l'analyse). *Analytique*, (qui tient de l'analyse). *Analyste*, (celui qui fait usage de l'analyse).

a

ANFRACTUOSITÉ, *sub.* Enfoncement, détour, cavité. Les anfractuosités sont formées par des angles multipliés où la voix se brise et se perd : du verbe latin *frangere*, briser, rompre.

APOPHTÈGME, *sub.* dit remarquable : du grec Αποφθεγμα (*Apophtegma*), sentence.

ANTÉDILUVIEN, *adj.* Avant le déluge : du latin *antè*, avant, et *diluvium*, déluge.

ANTÉRIORITÉ, *sub.* Qualité de ce qui est antérieur, priorité de tems : du latin *antè*, avant.

ARCHONTE, *sub.* Gouverneur. Dignité politique chez les Athéniens ; du verbe Αρχειν (*Archein*), gouverner.

ARISTOCRATIE, *sub.* Sorte de gouvernement politique, où le pouvoir se trouve entre les mains d'un petit nombre d'hommes puissans : des mots grecs Α'ριστος (*Aristos*), grand, élève, et κρατος (*Kratos*), force, empire, comme qui dirait ; empire des grands.

ASTRONOMIE, *sub.* La connaissanae du cours et de la situation des astres ; des mots grecs Αστηρ (*Aster*), astre, et νομος (*Nomos*), règle. On appelle *astronome*, celui qui fait profession d'astronomie, et *astronomique*, ce qui a rapport à cette science.

ATMOSPHÈRE, *sub.* La partie de l'air qui environne la terre ; du mot grec Α'τμος (*Atmos*), vapeur, et Σφαῖρα (*Sphaira*), rond. Pour ainsi dire, air circulaire.

AUSTRAL, *adj.* méridional ; du mot latin *auster*, vent du midi.

AXE, *sub.* Ligne droite qui passe par le centre d'une sphère ou d'une chose qui se meut en rond; se dit principalement de la ligne supposée qui traverse la terre d'un pôle à l'autre; du grec Ἄξων (*Axon*), essieu.

B

BITUMINEUX, *adj.* Qui tient de la nature du bitume. Le bitume est une matière liquide, épaisse, noire et inflammable.

BRUME, *sub.* Brouillard froid et épais.

C

CALCAIRE, *adj.* Se dit de tout ce que l'action du feu peut changer en chaux, comme la craie, la pierre à chaux, les coquilles, etc; du mot latin *Calx*, de la chaux.

CARTILAGINEUX, *adj.* Qui tient des qualités du cartilage. Le cartilage est la partie du corps entre la chair et l'os.

CATACLYSME, *sub.* Inondation; du mot grec κατακλυσμος (*Cataclysmos*), submersion, déluge. κατα, sur, et Κλυζειν, couvrir d'eau.

CATARACTE, *sub.* Saut, chûte des eaux d'un fleuve.

CATASTROPHE, *sub.* Renversement; des mots grecs κατα, sur, et Στρέφειν (*Strephéin*), renverser.

CENTRAL, *adj.* Qui appartient au centre. La force centrale est celle qui ramène vers le centre; elle a été aussi appelée *centripete*, des mots latins *centrum*, centre, et *petere*, chercher.

CHAOS, *sub.* Mot purement grec qui signifie con-

fusion, ténèbres ; état que les Hébreux expriment par *Tohu-Bohu*, et nous par Sens-dessus-dessous.

CHRONOLOGIE, *sub.* Connaissance de la succession des tems ; des mots grecs χρόνος (*Chronos*), tems, et λογός, (*Logos*), discours. On dit, *chronologique* (qui est dans l'ordre des tems), et *chronologiste* (celui qui possède la chronologie.)

COSMOGONIE, *sub.* Exposition de la naissance de l'univers ; des mots grecs κόσμος (*Cosmos*), ordre, beauté, monde, et γονή (*Goné*), naissance.

COSMOLOGIE, *sub.* Science des lois générales, par lesquelles le monde physique est gouverné ; des mots grecs κόσμος, Monde, *et* λογος, discours. On dit *cosmologique* (qui a rapport à la cosmologie), et *cosmologiste* (qui s'occupe de cosmologie).

COSMOPOLITE, *sub.* et *adj.* Universel ; des mots grecs χόσμος, Monde, et πολις (*polis*), ville.

D

DÉMOCRATIE, *sub.* Gouvernement populaire ; du grec Δῆμος (*Démos*), peuple, et κρατος, force, empire. Comme qui dirait : Empire du peuple.

DIALECTE, *sub.* Langage particulier à une province ou à une ville, dérivé de la langue générale de la nation ; du verbe grec Διαλέγειν (*Dialégéin*), préférer, élire.

DIAMÈTRE, *sub.* Ligne droite qui va d'un point de la circonférence d'un cercle à un autre point, en passant par le centre ; des mots grecs Δια (*dia*), à travers, et μετρεῖν (*metrein*), mesurer.

DILUVIEN, *adj.* Qui appartient au déluge ; du mot latin *diluvium*, déluge.

DOGME, *sub.* Institution, édit, sentence. En grec, Δογμα (*dogma*), dont la racine est Δοκεῖν (*docéin*), approuver. On dit *dogmatique* (qui appartient au dogme), *dogmatiser* (débiter des dogmes), et *dogmatiseur* (celui qui dogmatise).

E

ECLIPSE, *sub.* Obscurcissement du soleil, à notre égard, par l'interposition de la lune, ou obscurcissement de la lune par l'interposition de la terre. Ce mot vient du verbe grec Εκλέιπειν (*ecleipéin*), manquer, disparaître.

ECLIPTIQUE, *adj.* C'est, en terme d'astronomie, la ligne qui partage le Zodiaque en deux parties égales.

ELLIPSE, *sub.* Terme de géométrie : figure circulaire. *Ellipse* est aussi un terme de grammaire ; alors il signifie le retranchement de quelques mots nécessaires pour la régularité de la construction, mais que l'usage permet de supprimer. Sa racine grecque est Ελλειπεῖν (*Elleipein*), omettre. On dit *Elliptique* (qui tient de l'ellipse).

ETHER, *sub.* Nom de la substance fluide et légère dans laquelle sont suspendus les corps célestes ; du grec αιθηρ (*aither*), air subtil. On dit *éthéré*, (composé d'ether).

ETYMOLOGIE, *sub.* Science qui apprend à connaître l'origine des mots d'une langue. En grec Ετυμολογια, dont la racine est Ετυμος (*Etymos*), véritable, λογος (*logos*), discours. On appelle *étymologique*,

ce qui a rapport à l'étymologie, et *étymologiste*, celui qui s'occupe de cette science.

F

FANTASTIQUE, *adj.* Chimérique, de la nature des fantômes; du grec φάντασμα (*phantasma*), fantôme, spectre.

FOSSILE, *adj.* Qui se tire du fond de la terre. On dit du sel fossile; les minéraux sont des fossiles.

FUSION, *sub.* État de ce qui est rendu liquide par le feu. On dit *fusible* (ce qui peut être mis en fusion), et *fusibilité* (qualité de ce qui est fusible).

G

GÉNÉALOGIE, *sub.* Science qui consiste à connaître la suite et le dénombrement des ancêtres de quelqu'un. Des mots grecs γενεά (*généa*), génération, λογος (*logos*), discours. On dit *généalogique* (qui appartient à la généalogie), et *généalogiste* (celui qui s'adonne à cette science)

GÉOGRAPHIE, *sub.* La connaissance et la description des diverses régions de la terre; des mots grecs Γη (*Ghé*), la terre, et γραφεῖν (*graphein*), écrire. *Géographe* est celui qui s'applique à la géographie; *géographique* est celui qui a rapport à cette science.

GÉOMÉTRIE, *sub.* Science qui a pour objet tout ce qui est mesurable et particulièrement la terre; des mots grecs Γη (*Ghé*), la terre, μετρον (*metron*), mesure. On appelle *géomètre* (celui

qui sait la géométrie, et *géométrique* (ce qui a rapport à cette science).

GLOBULE, *sub.* Petit globe; du latin *globulus*, qui a la même signification.

GRANITIQUE, *adj.* Qui est de la nature du granit.

GYMNOSOPHISTE, *sub.* Nom donné aux philosophes indiens; des mots grec γυμνος (*gymnos*), nud, et Σοφια (*sophia*), sagesse; parce que les philosophes de cette secte allaient nuds.

H

HÉMISPHÈRE, *sub.* La moitié du globe terrestre; des mots grecs Ημισυς (*hémisys*), moitié, et Σφαιρα (*sphaira*), boule.

HÉTÉROGÈNE, *adj.* De nature différente; des mots grec: Ἕτερος (*hétéros*), autre, différent, et γένος (*génos*), genre.

HOMOGÈNE, *adj.* De même nature; des mots grecs Ομος (*homos*), semblable, et γένος (*génos*), genre.

HORISON, *sub.* C'est l'un des grands cercles qui coupe la sphère en deux parties, ou l'endroit où se termine notre vue dans une grande plaine ou en mer. Ce mot dérive du verbe Ὁριζω (*horizo*), je termine. On dit *horisontal* (parallèle à l'horison).

HIÉROGLYPHE, *sub.* Caractère mystérieux, en usage parmi les Egyptiens; des mots grecs ἱερος (*hiéros*), sacré, et γλυφή (*ghyphè*), empreinte, sculpture.

HYDROMEL, *sub.* Breuvage fait d'eau et de miel; du grec ὕδωρ (*hydor*), eau, et μέλι (*méli*), miel.

HYPERBOLE, *sub.* C'est une figure de rhéthorique et

un terme d'astronomie ; ce mot signifie, dans les deux sciences, ce qui sort des bornes, ce qui prend un essor exagéré ; il vient des mots grecs ὑπὲρ (*hyper*), au-dessus, et βαλλεῖν (*balléin*), jeter. Les comètes à hyperbole sont celles qui ne sont soumises à aucun système solaire et qui décrivent une ellipse dont le centre est inconnu. On dit *hyperbolique* (qui appartient à l'hyperbole).

Hypothèse, *sub.* Supposition ; du verbe grec ὑποτίθημι (*hypotithémi*), je suppose. On dit *hypothétique* (fondé sur l'hypothèse).

I J K

Ichtyophage, *sub.* Peuple qui se nourrit de poissons ; des mots grecs ἰχθύς (*ichtys*), poisson, et φαγεῖν (*phagéin*), manger.

Idiome, *sub.* Langue particulière à un peuple, par rapport à un autre peuple ; du mot grec ἴδιος (*idios*), propre. L'idiome est, de peuple à peuple, ce que le dialecte est, d'une partie d'un même peuple à une autre partie.

Igné, *adj.* Qui tient de la nature du feu ; du mot latin *ignis*, feu.

Incommensurable, *adj.* Terme de géométrie, qui passe dans le stile soutenu ; il se dit d'une chose qui ne peut se mesurer par le moyen d'aucune autre.

Inerte, *adj.* Sans force, privé de fécondité et de vie ; du mot latin *iners*, sans mouvement. On dit *inertie* (qualité de ce qui est inerte).

L

Laps de tems. Espace de tems considérable. Laps est un vieux mot français qui signifie, au propre, tombé, échu.

Limbes, *sub.* Terme de mathématique et de théologie, bords ; du latin *limbus*, frange, bordure.

Logique, *sub.* Science qui apprend à raisonner juste ; du mot grec λογος (*logos*), discours. *Logicien*, est celui qui possède la logique, ou qui l'étudie.

Lustration, *sub.* Cérémonie dont les anciens se servaient pour purifier, avec de l'eau lustrale, une personne ou une chose ; du verbe latin *lustrare*.

M

Mage, *sub.* Anciens prêtres des Perses. Ce mot paraît le même que celui de *Magog*, nom donné par les Hébreux aux anciens habitans de la Perside, appelés Dives. Le nom de Mage a entraîné dans tous les tems une grande idée de puissance ou de savoir. Les mots latins *Magnus*, grand, *Magister*, maître, *Magnates*, nobles ; et en grec μαγεια, μαγικος, magie et magique, en sont évidemment dérivés.

Métamorphose, *sub.* Transformation ; μετὰ (*meta*), par, et μορφή (*morphé*), forme.

Métempsycose, *sub.* Passage de l'ame d'un corps dans un autre ; du grec μετεμψυχωσις (*metempsycosis*), dont la racine est μετα, par, εν, dans, ψυχὸς, ame.

NOMADE, *adj.* Peuple errant ; du grec Νομάω (*Nomao*), j'erre.

NOVATEUR, *sub.* Celui qui introduit quelque nouveauté en matière de religion ou de politique ; du latin *Novus*, nouveau.

O

ORAL, *adj.* Qui passe de bouche en bouche ; du latin *os*, *oris*, la bouche.

ORBE, *sub.* Espace que parcourt une planète dans son cours.

ORBITE, *sub.* La route que parcourt une planète par son propre mouvement. Ces deux mots viennent du latin *orbis*, rond. On dit *orbiculaire* (en forme d'orbite).

ORPHIQUE, *adj.* Qui appartient à Orphée. On dit l'œuf orphique, en parlant du système cosmologique d'Orphée, dans lequel le monde est figuré par un œuf.

OURANISME, *sub.* C'est, selon quelques-uns, le culte du feu, et selon d'autres, le culte du soleil et des astres. Ce mot dérive, dans le premier cas, du chaldéen *Ur*, le feu, dont les latins ont fait *uro*, je brûle ; et dans le second cas, du mot grec οὐρανός (*Ouranos*), le ciel.

P

PERIPATÉTICIEN, *adj. sub.* Surnom donné à ceux des philosophes de la secte d'Aristote, qui raisonnaient en se promenant ; des mots grecs περὶ (*peri*), autour, et πατεῖν (*patein*), se promener. On appelle *peripatétisme*, la philosophie peripatéticienne.

PERIPLE, *sub.* Voyage autour du monde ; du grec περι (*peri*), autour, et πλεῖν (*pléin*), naviguer.

PETROLE, *sub.* Liqueur bitumineuse, qui sort quelquefois des fentes des rochers ; des mots latins *petra*, pierre, et *oleum*, huile ; comme qui dirait huile de pierre.

PHANTASTIQUE, *adj.* Voyez fantastique.

PHILANTROPIE. Bienveillance envers les hommes ; du grec φιλεῖν, (*philein*) aimer, et Ἄνθρωπος (*anthropos*), homme.

PHILOSOPHIE. Amour de la sagesse ; du grec φιλεῖν (*philein*), aimer, et Σοφια (*sophia*), sagesse. On appelle *philosophe* (celui qui professe la philosophie), et *philosophisme* (l'abus de la philosophie).

PHYSIONOMIE, *sub.* Règles, proportions de la figure humaine ; se dit de l'air qui résulte d'un ensemble régulier. Du grec φυσις (*physis*), nature, et νομος (*nomos*), règle.

PRIMORDIAL, *adj.* primitif. Qui est le premier dans l'ordre des tems ; des mots latins *primo ordine*, au premier rang.

PULPE, *sub.* Substance médullaire ou charnue des fruits.

PYRÉE, *sub.* Autel consacré au feu chez les Perses ; du mot grec πυρ (*Pyr*), feu.

PYRITE, *sub.* Terme de chimie ; pierre-à-feu ou mêlée de divers métaux ; du grec πυρ, feu.

PYTHAGORICIEN. *sub. adj.* Surnom donné aux sectateurs de Pythagore.

Q R

Réfractaire, *adj.* Signifie au propre, qui repousse, et au figuré, rebelle, désobéissant ; du verbe latin *refrangere*, repousser, ou bien, briser deux fois.

Rémunérateur, *adj. sub.* Qui récompense ; du mot latin *munus*, un présent ; *remunerare*, récompenser.

Révolution, *sub.* En astronomie, c'est le retour d'un astre au même point d'où il était parti ; en politique, c'est un changement violent qui arrive dans le gouvernement d'un peuple ; du verbe latin *revolvere*, tourner une seconde fois.

S

Sabisme ou **Sabéisme**, *sub.* Culte qui a pour objet l'adoration du feu, du soleil, des astres. Ce mot se dérive du mot arabe *saba*, en hébreu *habadh*, adorer. Le sabisme, suivant Eusèbe et Diodore, était le culte de la nature, établi primitivement chez les Phéniciens, les Arabes et les Syriens.

Satellite, *sub.* Nom qu'on donne, en astronomie, aux petites planètes qui tournent autour des grandes; du latin *satellitium.*

Sédiment, *sub.* Ce qui existe de plus grossier dans une liqueur et qui demeure au fond du vaisseau ; en latin *sedimentum*, du verbe *sido*, je tombe au fond.

Solaire, *adj.* Qui appartient au soleil, du mot latin *sol*, le soleil.

Sophisme, *sub.* Abus de l'art de raisonner ; du mot grec Σοφια (*sophia*), sagesse, pris en mau-

vaise part. On appelle *sophiste* (celui qui emploie le sophisme), et *sophistique* (ce qui a rapport au sophisme).

SPHÈRE, *sub.* figure ronde; du grec Σφαιρα (*Sphaira*), boule. Au propre, c'est l'espace dans lequel on imagine qu'une planète fait son cours; au figuré, c'est l'étendue de pouvoir, d'autorité, de talent, de génie, de quelqu'un. On dit *sphérique* (qui tient de la sphère), et *sphéricité* (qualité de ce qui est sphérique).

STADE, *sub.* Mesure itinéraire parmi les grecs; du mot Σταδιον *stadion*). Le stade grec avait cent-vingt-cinq pas géométriques.

Le parasange perse était de	2268 toises.
Le parseh des Hébreux	2268
Le rez des Hébreux	71
Le schêne égyptien commun . . .	3024
Le schêne égyptien majeur	5136
Le stade d'Assyrie	54
Le stade olympique	94
Le stade pythique.	125
Le stade romain	75 1/2
Le coss de l'Inde	1335
Le dégré de la terre au siècle d'Aristote.	56661
Le dégré de la terre, autour de Paris.	57072
La lieue astronomique française, est de	2283
La lieue commune est de	2500

STALACTITE, *sub.* Concrétion pierreuse qui se forme dans les grottes et aux sources des fontaines, et qui ressemble aux glaçons qui s'attachent en hiver aux toits des maisons.

SYMBOLE, *sub.* Figure ou image qui sert à désigner quelque chose; du grec Συμβολον (*symbolon*), signe.

SYMPATHIE, *sub.* Conformité, convenance, rapport d'affections, d'inclinations; du verbe grec Συμπαθεῖν (*Sympathéin*), être affecté ensemble. On dit *sympathiser* (avoir de la sympathie), et *sympathique* (qui sympathise).

SYSTÈME, *sub.* Assemblage de plusieurs principes, sur lesquels on établit une opinion; des mots grecs συν (*syn*), avec; en latin *cum*, et de ιστημι (*istémi*), je pose : comme qui dirait composition. On dit *systématique* (qui a rapport au système).

T

TANGENTIEL, *adj.* Qui est de la nature de la tangente, c'est-à-dire, qui touche un cercle sans le couper; du verbe latin *tangere*, toucher. La force tangentielle est celle qui éloigne du centre; on la nomme aussi *force centrifuge*, des mots latins *centrum*, centre, et *fugere*, fuir : comme qui dirait, qui fuit le centre.

THÉOCRATIE, *sub.* Gouvernement politique, dans lequel l'autorité se trouve entre les mains des prêtres, qui régissent le peuple au nom de la Divinité; des mots grecs Θεος héos), Dieu, et Κρατος (*cratos*), force, puissance. On dit *théo-*

crate (celui qui gouverne au nom de la Divinité), et *théocratique* (qui appartient à la théocratie).

THÉOGONIE, *sub.* Connaissance des anciens relativement aux Dieux; des mots grecs Θεος, Dieu, et γονὴ (*gonè*), naissance.

U V

VITRÉFIABLE ou VITRESCIBLE, *adj.* Propre à être changé en verre.

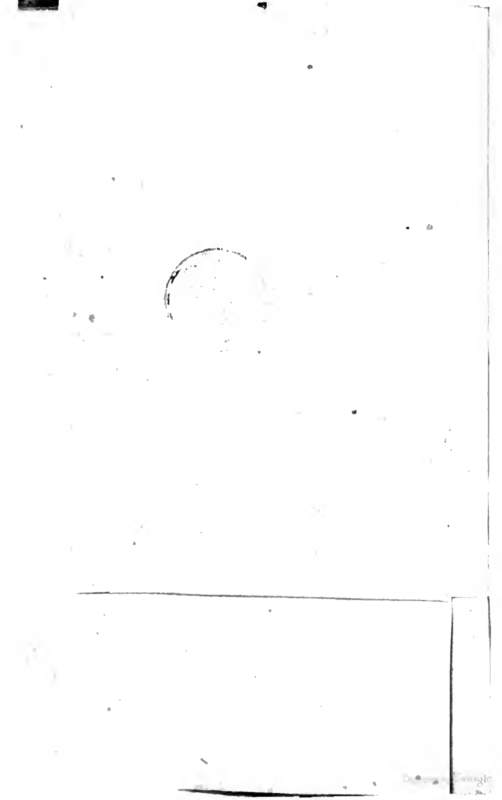
X Y Z

ZONE, *sub.* Chacune des cinq parties du globe qui sont entre les deux pôles; du grec ζώνη (*zônè*), une ceinture.

ZODIAQUE, *sub.* Cercle divisé en douze parties, dans lequel on suppose que les planètes se meuvent. En grec ζωδιακὸς (*zodiacos*), dont la racine paraît être ζωδιον (*zodion*), signe céleste; c'est-à-dire, petit animal.



S E P
Sc
Hyperbo
Arctiqu
Celtes
utons
E
Scythes
nommés Tchoudes
Asgard
ABYSSINIE
TROGLOD
Trapobane
Jane
100
110



LETTRES
A SOPHIE
SUR L'HISTOIRE.

LETTRE PREMIÈRE.

Motifs de cet Ouvrage. Invocation aux Muses.

Tu veux, ma chère sœur, que je renoue avec toi une correspondance long-tems interrompue; et que mes lettres, jadis consacrées à l'instruction de ta jeunesse, prennent aujourd'hui un caractère plus sérieux : lorsque ton entendement, mûri par la réflexion, cherche à s'élancer vers une autre sphère de connaissances, tu veux que mon esprit le suive dans son nouvel essor, et fournisse des alimens plus nobles à ta curiosité : tu veux enfin, qu'aux leçons de géographie et d'histoire moderne succèdent des vues plus profondes. Ce n'est pas assez pour toi de connaître le globe tel qu'il est, et les peuples

qui se le partagent, il faut que tu saches encore ce qu'il fut autrefois, afin que ton cœur reconnaissant puisse rendre hommage aux peuples créateurs qui nous y ont devancés.

Les nuages qui enveloppent les premiers âges du monde t'arrêtent, et l'insuffisance ou la prolixité des histoires universelles t'effraie. Tu attends, pour me servir de tes expressions, qu'une main fraternelle vienne poser, de loin en loin, quelques phares, dont la clarté bienfaisante serve à guider tes pas dans la nuit profonde de l'antiquité.

Ce que tu me demandes, ma chère Sophie, n'est point aisé : c'est une mer couverte de naufrages que tu veux que je parcoure, et cette entreprise est peut-être au-dessus de mes forces. Cependant, que ne hasarderais-je point pour une sœur que j'aime si tendrement! Certain de ton suffrage, n'est-ce pas assez pour moi? Et si je parviens à t'instruire, n'est-ce pas ma plus douce récompense? Je ne balance plus : quel que soit le péril où je m'expose, je ne l'envisage que pour l'affronter.

Je vous laisse donc pour un tems, bords

fleuris du Permesse, où souvent, le front couronné de roses, je chantai les plaisirs et l'amour; l'amitié veut que je vous quitte; j'obéis. C'est vous, Nymphes du mont Piérius, Uranie et Clio, c'est vous que j'invoque. Inspirez-moi. Songez que c'est pour un sexe charmant que j'écris; que je veux l'instruire; qu'on n'instruit pas sans plaire, et qu'on ne plaît pas sans grâces. Je veux conduire à la sagesse par le plaisir; semez de fleurs la carrière pénible où je m'engage. Faites que sans occuper, j'intéresse; et que, sans paraître m'appesantir, je fasse des impressions profondes.

Muses divines! si vous le voulez, la beauté lira mon ouvrage; elle applaudira à mes travaux; et ce qui pour elle ne sera pas un amusement, aura du moins des charmes.

Et toi, Sophie, toi pour qui je m'impose une tâche si pénible, accorde-moi quelque attention; mon sujet est difficile; mais je suis sans crainte, si ton intelligence supplée à mon peu de génie, et si ton cœur indulgent excuse mes défauts.

LETTRE II.

Systême sur l'organisation de la Terre; et quelques idées sur sa conformation intérieure.

Le globe que nous habitons, ma chère Sophie, n'a pas toujours été dessiné tel qu'il le paraît sur les cartes de nos géographes modernes : composé de matières qui se modifient sans cesse, il n'a pas été le même deux instans. La mer, tantôt abandonnant ses rives, tantôt les inondant avec fureur, a donné naissance à des continens, ou les a engloutis. Tout annonce son antique séjour sur la surface du globe ; et tandis que l'énorme rocher de granit qui lui sert de base semble organisé par le feu, tout prouve à l'extérieur que la demeure des hommes est l'ouvrage des eaux.

Tu riras peut-être de ces idées contradictoires. Comment, me diras-tu, le feu et l'eau ont-ils pu travailler de concert, l'un à

la charpente, et l'autre au comble de l'édifice? Rien ne me paraît plus certain, ma chère; et si tu veux m'écouter attentivement, j'espère te communiquer la même certitude.

Ne t'étonnes pas, cependant, qu'au lieu de te parler des peuples, je commenee par t'entretenir de la terre : quand on cherche les titres d'une grande famille, il est bon d'interroger les monumens : souvent la connaissance parfaite de l'habitation conduit à la connaissance des habitans.

Je te disais que notre globe était l'ouvrage du feu et de l'eau; mais tu sens bien que ces deux principes n'ont pu y régner ensemble: deux tyrans opposés ne se partagent pas l'empire, ils se l'arrachent. Aussi ces deux agens de la nature n'ont-ils dominé que tour-à-tour sur la terre; et le règne de l'un finissait quand celui de l'autre a commencé. (1)

Voici des idées bien neuves pour toi; tu ne comprends guères ce que peuvent avoir de commun cette lutte terrible, ces déchiremens dont je te parle, avec le spectacle ravissant qui frappe tes regards, lorsqu'effleurant d'un pied léger le gazon humide de rosée, tu vas, sur le penchant d'une coline

solitaire, respirer l'air du matin et jouir du réveil de la nature. Mais, ma chère Sophie, cette terre que tu vois couverte de fleurs, d'épis ondoyans, d'arbres dont les vents balancent les têtes majestueuses, cette terre n'est qu'une surface brillante, une écorce trompeuse qui cache des roches affreuses et des précipices; ces hameaux hospitaliers, ces cités orgueilleuses reposent sur des ruines; ce soleil même dont les rayons s'élancent de l'Orient, remplissent l'espace, et donnent à tout une existence nouvelle, ne s'est pas toujours levé sur un horizon sans nuages : tout, dans l'univers, change et se modifie; tout ce qui a commencé doit finir. Il n'y a d'immuable que DIEU : DIEU seul est éternel.

Si l'on creusait sous tes pas, et qu'on pénétrât un peu au-delà du gazon qui réjouit ta vue, que crois-tu qu'on trouvât? Après quelques pieds de terre végétale, on trouverait, ma chère, un amas bisarre de sables, de cailloux et d'argile, jetés çà et là sans ordre, mêlés avec des débris de coquillages et des dépouilles d'animaux. (*a*) Cette confusion,

---

(*a*) Lehman, pag. 305 à 314.

ce mélange singulier ne te semblent-ils pas annoncer que la terre, avant d'être le théâtre des dissentions humaines, a été celui du combat des élémens? Mais sans nous livrer à des réflexions déplacées, poursuivons notre examen.

Si l'on continuait toujours à creuser, et que l'homme eût assez de constance et de force pour se frayer un chemin jusqu'au fond des abîmes de la terre, que lui arriverait-il? Il n'est pas impossible que tu te sois fait cette question; je t'avoue que je me la suis faite aussi. Voici ce que j'ai appris. Comme le globe a environ trois mille lieues de diamètre, et qu'il faudrait, pour en atteindre le point central, faire un trou perpendiculaire de plus de quatorze cents lieues, il n'y a pas d'apparence que notre curiosité soit jamais satisfaite sur ce point. Mais les savans ont des ressources toutes prêtes pour éluder les difficultés. Désespérés de ne pouvoir percer la terre de part en part, ils ont tant examiné, tant mesuré, tant calculé, qu'ils sont enfin parvenus à prouver que le globe est composé d'une masse énorme de granit dur et réfractaire, revêtue d'une couche de

sables, de terres argileuses, de pierres moles, de débris et de détrimens, d'environ deux lieues et demie d'épaisseur : ainsi, dans quelque lieu que l'on creusât, on rencontrerait à plus ou moins de distance cette roche vive, dont l'inébranlable solidité arrêterait les efforts de l'homme, s'il avait la folie de vouloir violer la nature jusque dans son sanctuaire. (2)

Cette découverte des savans a singulièrement influé sur nos connaissances cosmologiques. Dès qu'on a soupçonné que le globe était formé d'une masse granitique, recouverte à l'extérieur d'une espèce d'écorce terreuse, à-peu-près comme les fruits, dont la surface mole et colorée cache un noyau dur et raboteux, on a cherché à décomposer et le granit qui lui sert de noyau, et l'enveloppe végétale qui l'entoure comme une pulpe nourricière.

Si ce noyau avait été uni comme celui d'une amande, jamais on n'aurait pu le connaître, car son enveloppe ayant une égale épaisseur dans tous les sens, il aurait été impossible de faire une excavation assez considérable pour l'atteindre ; mais comme

il est, au contraire, hérissé d'une foule d'inégalités et d'éminences, il a été souvent facile de pénétrer jusqu'à la roche vive qui le compose, et de la soumettre à l'analyse. Par suite de l'examen qu'on a fait dans divers lieux et à diverses époques, on s'est convaincu que cette roche granitique est partout la même; que c'est une matière vitréfiable, réfractaire, et portant l'empreinte de l'incendie primitif, qui, sans doute, l'a tenue en fusion dès les premiers âges du monde.

Voilà quelles raisons acquises par l'expérience m'ont fait te dire, au commencement de cette lettre, que notre globe était à-la-fois l'ouvrage du feu et de l'eau : du feu, quant à sa charpente intérieure et à ses montagnes primordiales; de l'eau, quant à l'écorce végétale et aux montagnes secondaires que nous habitons.

Que si tu me demandes ce que j'entends par montagnes primordiales et secondaires, et comment je les distingue les unes des autres ? je te répondrai, ma chère, que j'entends par montagnes primordiales, ces éminences qui, tenant par la base au massif

dont je viens de te parler, forment la charpente de la terre; qu'au contraire, j'entends par montagnes secondaires, celles qui, disposées par couches horizontales, sont évidemment l'ouvrage des mers. Le granit qui compose les premières, fait feu avec l'acier; le marbre et les pierres moles qui se trouvent dans les secondes, ne durcissent que par l'action de l'air. Le feu change le granit en verre, et le marbre en chaux. Le granit résiste aux acides, et le marbre en est rongé. Le Caucase, l'Atlas, les Alpes, les Cordelières sont des montagnes primordiales; les montagnes secondaires se trouvent par-tout.

A la rapidité avec laquelle j'expose mes raisons et mes preuves, tu pourras douter des unes et des autres; mais, Sophie, ce n'est point un cours d'histoire naturelle que je fais, c'est un système cosmologique que je place à la tête des lettres que je te destine. S'il fallait entrer dans le détail de tous les faits que j'ai vérifiés, et de tous les motifs qui m'ont porté à l'adopter, il faudrait écrire un livre plus gros d'ennui encore que d'érudition. Epargne-moi, je te prie, ce

travail fatiguant pour tous deux : crois-moi sur parole, et sois asusrée que tout ce que j'avance, je l'ai médité longuement. Si je te trompe, je me suis trompé; et à tout prendre, c'est un petit malheur. Les seules erreurs pernicieuses, sont celles qui se glissent dans la morale ou dans la politique : celles-là influent réellement sur le sort du genre humain ; les autres lui sont absolument indifférentes. Il importe peu qu'on imagine le monde créé de rien ou de quelque chose, qu'on fasse tourner le soleil autour de la terre, ou la terre autour du soleil; mais ce qu'il importe beaucoup, c'est qu'on n'y porte jamais atteinte à la justice, et qu'on y respecte la vertu.

LETTRE III.

Suite du Systéme exposé dans la lettre précédente.

Le feu et l'eau sont les principes de tout ce qui existe. Les peuples de l'antiquité, les sages de tous les tems ont rendu hommage à cette vérité. Tantôt réunis, ces agens de la nature ont vivifié l'univers ; tantôt séparés, ils ont usurpé l'empire, et ont présidé au renouvellement ou à l'organisation des mondes.

Le feu régnait sans doute au moment où, lancé par une main éternelle, notre globe commença sa première révolution autour du soleil. Alors ce globe ne devait offrir de son point central à sa surface, qu'un fluide embrâsé. L'air et l'eau, volatilisés par l'incendie, devaient rouler autour de lui en nuages de vapeurs. Il est probable que ce fluide embrâsé se réfroidit graduellement, et que son mouvement, rapide sur son axe,

lui fit projeter de son sein les parties de sa substance qui tendaient le plus à se consolider. C'est du moins la manière la plus raisonnable d'expliquer l'origine des inégalités et des éminences qui hérissent le noyau de la terre, et forment les montagnes primordiales dont je t'ai parlé.

La terre une fois consolidée, les eaux volatilisées par le feu dûrent se condenser, et descendre sur sa surface : telle est la marche naturelle des choses ; et c'est par elle que se prouve la préexistence de l'Océan.

Tu ne t'attends pas, sans doute, Sophie, que je fonde sur des monumens historiques cette hypothèse hardie de l'organisation de la terre. L'homme n'a pu être témoin des explosions du feu sans en être la victime. Seulement, quand la retraite graduée des mers lui permit de cultiver les sommets des montagnes, frappé de la lutte terrible des deux principes générateurs, il dut soupçonner l'incendie primordial, et sentir que la nature le plaçait dans un monde nouveau, récemment embrâsé, où l'Océan commençait à exercer son empire.

Contentons-nous des conjectures que nous

donne la physique. N'imitons pas Sémélé qui, peu contente de posséder un Dieu, n'attache de prix qu'à l'orgueil de le voir dans toute sa puissance. Souvenons-nous qu'Empédocle fut dévoré des flammes qu'il tenta d'analyser : ne cherchons pas des preuves à ce qui n'en saurait avoir.

Le monde organisé par le feu n'existe plus pour nous ; il n'en est pas de même du monde revivifié par les eaux. Il existe pour l'homme sans préjugés, des preuves non-équivoques de la descente de l'Océan et de son séjour primitif sur tous les points de la terre. (3) Cette vérité est empreinte à grands traits et sur le sol où reposent nos villes, et sur les flancs des montagnes, et jusque dans les entrailles de la terre : par-tout on rencontre des vestiges du passage des mers. Ici, ce sont des coquillages amoncelés ; là, ce sont des productions marines pétrifiées. Tantôt on voit des plantes amenées par les vagues, d'un hémisphère à l'autre, comme les végétaux de l'Inde sur les rives de la Marne, et ceux de l'Orient sur les rochers des Cevennes. Il y a, en Allemagne, des marbres où sont empreints des cancres qui

ne vivent qu'aux Molucques. J'ai vu moi-même un squélette de poisson conservé sur une ardoise.

Mais ce qui doit résoudre tous les doutes, c'est la structure intérieure de la terre. Si l'on descend des montagnes pour creuser dans le sein des vallons, on apperçoit les mêmes phénomènes : on rencontre toujours l'écorce végétale disposée par couches placées horizontalement l'une sur l'autre, comme autant de sédimens qui seraient tombés, par succession de tems, au fond des eaux.

Des productions marines s'offrent à chaque instant aux regards, non-seulement dans les matières molles, comme l'argile, mais encore dans celles plus compactes, comme le marbre : et ce qui mérite sur-tout de fixer l'attention de l'observateur, c'est que ces différentes couches ne sont pas disposées suivant leur pesanteur spécifique. Les lits de matière pesante sont très-souvent sur des lits de matière légère : par exemple, de la roche brute sur des coquillages, et du marbre sur des terres sablonneuses. (*a*) Effet visible du

(*a*) Lehman, pag. 310 et suiv.

combat des élémens et des révolutions effrayantes dont notre globe a été le théâtre.

Ajoutons à tous ces faits, que le fond des mers ressemble parfaitement au sol de nos continens. On y voit des vallées, des montagnes, et jusqu'à des rivières; on y trouve de l'argile, des matières calcaires, des métaux, et même des pierres précieuses; avantages qui ne doivent pas déplaire aux Néréïdes, dont les poëtes ont peuplé les campagnes humides. (4)

Outre ces preuves qu'offre à une recherche impartiale le livre sacré de la Nature, il en existe d'autres dans les livres des hommes. Ces autorités particulières seront à leur place, et j'aurai lieu de les examiner dans mes prochaines lettres, où je te parlerai de l'origine de l'univers; pourvu, cependant, que la sécheresse de mes leçons n'effarouche pas trop les grâces de ta jeunesse, et que tu te sentes la force de suivre mes pas dans la carrière difficile, où je ne suis entré que pour t'obéir.

LETTRE IV.

Digression nécessaire. Preuves du systême adopté, puisées dans la tradition des Peuples.

TU me grondes, Sophie, d'avoir pu te soupçonner de manquer de constance et de force; mon doute te paraît une injure. Il faut, me dis-tu, que j'aie bien mauvaise opinion de toi, pour croire qu'une seule leçon un peu difficile puisse te décourager. Ah! si tu savais combien on rencontre d'esprits superficiels, même parmi les hommes, à qui les sciences que tu cultives ne paraissent que de pénibles inutilités, tu ne blâmerais pas tant ma défiance, de laquelle, au reste, je te demande pardon.

Des savans respectables ont pensé que ton sexe, né pour les vertus paisibles, ne devait point sortir de la sphère où nos préjugés semblent l'avoir circonscrit; de peur, sans doute, que trop de culture ne nuisît au développement de ses grâces, ou ne flétrit avant

le tems les roses de la beauté. Ils ont dit : que la femme dont on parle le moins est la plus estimable. (a) J'ose n'être pas entièrement de leur avis. Je crois qu'une femme peut, sans cesser d'être estimée, joindre les connaissances aux talens, les charmes à la raison, et des fleurs dont elle orne son esprit, embellir jusqu'à ses vertus.

Et pourquoi ferions-nous un crime à ton sexe des délassemens innocens qui nourrissent l'ame et réjouissent l'imagination ? Craint-on que la femme qui s'occupe des sciences et des arts leur sacrifie les instans précieux qu'elle doit à son époux, à ses enfans ? Il me semble que c'est mal connaître les femmes en général. Celle qui peut oublier les soins de son ménage pour s'adonner entièrement à des objets étrangers, n'eût pas manqué d'occupations plus frivoles que la littérature. Le mal était fait d'avance ; et loin de blâmer son choix, nous devrions plutôt louer son discernement. Les travaux qu'elle s'impose nuisent, il est vrai, à ses véritables devoirs ; mais ils n'ont rien dont la vertu ne s'honore. Je crois, d'ailleurs, que les femmes,

(a) J. J. Rousseau.

éprises d'une fausse gloire, au point de sacrifier aux plaisirs factices de l'opinion les plaisirs plus doux de la nature, sont fort rares. Pour une sur mille qui fera un mauvais usage des beaux arts, je ne vois pas où serait la justice de ravir à toutes, le privilège d'user modérément de leurs douceurs. Le fer est un métal meurtrier; les hommes le tournent contre leurs semblables et contre eux-mêmes; mais les lois n'en proscrivent pas pour cela l'usage. L'abus qu'on fait des choses est le seul écueil qu'on doive éviter. Cultive les arts, ma chère Sophie, cultive-les sans remords comme des fleurs agréables semées sur les sentiers épineux de la vie; mais que ce soient des roses qui ne fassent jamais oublier les plantes plus utiles commises à tes soins et dont tu dois compte à la nature.

Si je me rappelle bien la fin de ma dernière lettre, je te disais qu'il existait dans les livres des hommes des preuves de cette vérité, que notre globe primitivement organisé par le feu, a dû tous ses accroissemens à l'eau dont il a été entièrement couvert. Revenons sur nos pas, et supposons qu'un pouvoir

surnaturel enlève, pour un moment, la croûte terreuse étendue sur le globe, avec les ondes qui le baignent, les productions naturelles, les cités qui l'embellissent, les êtres innombrables qui le peuplent; que restera-t-il dans le vague des airs? Une roche énorme, raboteuse, inerte, qui ne présentera aux rayons caressans de l'astre du jour qu'un squelette décharné, privé de forme et de vie.

Ce que nous venons de faire à l'aide de l'imagination, le feu le faisait jadis, lorsque l'Océan, portant dans son sein le germe de toutes choses, réduit en vapeurs par la violence de l'encendie, entourait notre globe en fusion d'un atmosphère incommensurable. Cette époque que l'œil de l'entendement peut seul entrevoir, paraît avoir été pressentie des anciens. (5) Les Egyptiens représentaient le monde sous l'emblême d'un œuf, et le faisaient sortir de la bouche du génie du feu : les Scythes attribuaient à cet élément l'organisation de l'univers : Zoroastre et la plupart des sages de l'Orient l'adoraient comme le créateur de tous les êtres.

Mais ce qui trouve des garans plus certains dans la tradition, c'est l'époque où la

terre, s'étant refroidie, reçut de l'Océan son heureuse fécondité. Cette époque intéressante est facile à reconnaître dans l'allégorie brillante du mariage du ciel et de la terre, que les Atlantes, suivant le récit de Diodore de Sicile, célébraient sous les noms d'*Ouranos* et de *Titéa*. Les Assyriens, les Grecs, les Romains, les imitèrent.

Les Celtes disaient que la terre était d'abord stérile, mais que le ciel en s'abaissant sur elle, la rendit féconde.

L'historien de Babylone, auquel les Grecs firent élever, dans leur gymnase, une statue dont la langue était d'or, pour servir d'emblême à son éloquence, Bérose racontait à-peu-près les mêmes choses.

Les Chinois eux-mêmes conservent, de tems immémorial, cette doctrine. A ce nom qui te rappelle les grotesques ornemens de ta cheminée, tu ris, Sophie, et tu as tort. Ce peuple instruit et pacifique mérite plus de respect de ta part. Ecoutons ses Mandarins qui nous révélent la sagesse de cinquante siècles. (*a*) Ils disent : « Le froid et le chaud

(*a*) Hist. gén. des dogmes et opinions philosophiq. I. vol. pag. 251.

» sont les causes de la génération et de la » destruction de tout ce qui existe. Le chaud » naît du mouvement, le froid naît du re- » pos.... Le chaud est pur, clair, transparent, » léger; le froid est impur, obscur, épais et » pesant..... Le chaud et le froid sont étroite- » ment unis : c'est le mâle et la femelle. »

Les Chinois, comme il est facile de le voir, n'ont ni le style figuré ni la brillante imagination des Grecs; ils exposent les choses crûment et sans voiles. Pour eux, le chaud est le chaud, et le froid est le froid; ils ne décrivent point en vers pompeux l'hymenée du ciel et de la terre, comme le fait Hésiode; ils se contentent de dire que le chaud et le froid sont mâle et femelle.

Moïse, élevé parmi les sages de l'Egypte, semble encore plus favorable au systême que j'adopte. Voici les premiers versets du livre sacré qui sert de base à la croyance des nations.

» Et la terre était informe et nue..... Et » l'esprit de DIEU planait sur les eaux......

» DIEU fit le firmament; il divisa les » eaux qui étoient sur le firmament, de celles » qui étaient au-dessus.

» Ensuite il dit : que les eaux qui sont sous » le ciel se rassemblent en un seul lieu, et » que l'élément aride paraisse ; et cela fut » fait.

« Et DIEU appela la Terre ce qui était » aride, et donna le nom de Mer à l'amas » des eaux... (*a*) »

Si tu te rappelles les principes que j'ai développés, et que tu les compares maintenant à ceux du législateur hébreu, tu seras frappée de leur parfaite ressemblance. Je t'ai annoncé le globe formé d'une masse de granit, inerte et raboteuse : c'est la terre informe et nue. L'esprit de Dieu planant sur les eaux, c'est l'Océan réduit en vapeurs. Dieu qui fait le firmament, divise les eaux des eaux, les rassemble en un seul lieu, ordonne à la terre de paraître et l'appelle par son nom : tout cela peint assez bien la descente de l'Océan sur les montagnes, et la retraite des mers, qui, en découvrant la terre, laisse un champ libre à la végétation.

Mais, peut-être, seras-tu curieuse de connaître l'origine de ce globe que je te repré-

(*a*) Genèse, chap. I.

sente d'abord embrâsé et entouré d'un océan vaporeux ; peut-être voudras-tu savoir ce qu'il devint lorsqu'il fut totalement refroidi, et que les vagues des mers roulèrent sur ses montagnes. Sophie ! voilà des choses sur lesquelles on aurait dû jeter un voile religieux ; mais comment arrêter la curiosité inquiète, l'imagination ardente qui porte sans cesse à inventer ce qu'on ne peut approfondir ? Il existe une foule de systêmes sur l'origine du monde, ses générations et ses métamorphoses. Tout ce qu'il m'est possible de faire dans ce chaos d'opinions opposées, c'est de choisir au milieu d'elles, celle qui me paraît la moins éloignée de la vérité. Si je me trompe dans mon choix, mon erreur, ainsi que je l'ai déja dit, ne tirera point à conséquence. Libre de tout fanatisme systématique, je serai toujours prêt à regarder la cosmogonie nouvelle que j'adopte, comme le jeu d'une magination exaltée, si l'on en trouve une qui explique, d'une manière encore plus simple, le mécanisme admirable de l'univers, et qui réponde mieux à la majesté de la nature.

LETTRE V.

Rêveries des Prêtres et des Philosophes, touchant l'origine de la Terre.

LES divers systêmes qu'on a fait sur l'origine de la Terre peuvent se ranger en deux classes : les systêmes religieux et les systêmes philosophiques. Dans les premiers, DIEU ou les dieux agissent et tirent l'univers du néant ou du chaos : dans les autres, l'univers se forme de la matière modifiée par la volonté éternelle de DIEU, ou suivant les lois de la nature.

Les prêtres de l'Etrurie disaient que DIEU avait employé six mille ans à créer le monde; (*a*) Zoroastre mettait environ un an ; les Hébreux ne comptaient que six jours. (*b*) Ces calculs me semblent également injurieux pour la majesté divine; car en admettant la création, l'être qui tirerait l'univers du néant,

(*a*) Hist. des dogmes et opinions philosophiques.
(*b*) Genèse, chap. I.



n'aurait besoin, pour le faire éclore, que de l'instant indivisible d'énoncer sa volonté; et l'on pourrait dire avec Chab-Jedi, philosophe oriental :

«Rien n'existait, DIEU dit: que tout soit, et tout fut.»

Mais les Chinois, que je trouve encore sur la route de la vérité, disent que rien ne se fait de rien. Les Egyptiens, les Grecs, les Romains pensaient de même; et moi, persuadé que l'Être par excellence qui gouverne cet univers par des lois immuables, en est la cause première, je crois aussi que rien ne se fait de rien; car rien ne peut être ni l'objet de son travail, ni le résultat de son pouvoir. (*a*)

Pour Sanchoniaton qui criait : les principes de l'univers sont l'air ténébreux, l'esprit ténébreux et le chaos; et qui, de ce mélange de ténèbres faisait naître l'amour, et de l'amour, le monde : Sanchoniaton, dis-je, ne me paraît pas plus conséquent que le poëte Orphée, qui disait d'un ton inspiré : » Dieu produisit d'abord l'Ether, » mais l'Ether était environné du chaos et

---

(*a*) Philosophie de la Nature.

» couvert d'une nuit profonde : tout-à-coup » la lumière naquit au milieu des ténèbres : » elle fut le conseil de la sagesse et la source » de la vie. » (*a*)

Il peut paraître ingénieux de faire peupler le monde par l'amour, ou de faire de la lumière la source de la vie; mais il faut donner à l'amour et à la lumière d'autres ancêtres que les ténèbres et le chaos.

Cependant la nature existe de tout tems, et cet univers qui a commencé doit finir un jour. Mais comment a-t-il commencé? Ce *comment* qui embarasse les philosophes et les êtres pensans, n'a point embarassé les prophètes des îles célèbes.

Suivant ces insulaires, le ciel n'eut point de commencement. Le soleil et la lune, qui en étaient les souverains, vécurent long-tems dans une heureuse intelligence, mais enfin ils se brouillèrent. Le soleil, d'un caractère bouillant, forma le projet de détrôner la lune; et celle-ci, quoique d'un naturel pacifique, résolut de soutenir courageusement ses droits. Deux armées d'étoiles furent le-

(*a*) Essai sur les Fables, par Bailly.

vées de part et d'autre; on en vint aux mains; un combat terrible fut livré dans les plaines du ciel : la lune fut vaincue.

Cette reine infortunée, obligée de chercher son salut dans la fuite, était malheureusement enceinte : un gros nuage qu'elle rencontra la fit trébucher, elle tomba, et dans sa chûte, accoucha de la terre.

Le soleil, touché d'un tendre sentiment à la vue de cette heureuse fécondité, se radoucit un peu, et fit même la paix à condition que l'empire du jour lui resterait à jamais, et que la lune ne régnerait que sur les ténèbres de la nuit. Mais comme la paix ne saurait être éternelle entre le vaincu qui l'a reçue et le vainqueur qui l'a donnée, s'il leur arrive de se rencontrer, leur haine se réveille, ils se battent, et de-là naissent les éclipses et les autres phénomènes célestes. (*a*)

On peut mettre au rang de cette grosesse de la lune, le conte que faisaient les Chaldéens.

Une souveraine, nommée Omercah, régnait, selon eux, dès le tems du chaos, sur

---

(*a*) Cette plaisante cosmogonie se trouve dans un livre intitulé : *Aventures d'Abdalla, fils d'Hanif.*



une foule de monstres. Bélus, par manière de divertissement, s'avisa un beau jour de couper cette femme en deux, et de former de ses deux tronçons le ciel et la terre. Alors tous les monstres périrent. Bélus, plus courageux encore que Jupiter, ne vit rien de mieux à faire, pour peupler le monde qu'il venait de créer, que de se laisser couper la tête. On ignore quel fut le Vulcain qui lui rendit ce service, mais le résultat en fut merveilleux. Grace au sang qui coula de sa blessure, disaient les mages de Babylone, la terre fut fécondée et les hommes naquirent ! (*a*)

Mais laissons la souveraine Omercah, et voyons si les philosophes ont été plus heureux dans leurs conjectures que les prophètes des Célèbes dans leurs contes. Les plus fameux d'entr'eux sont Platon, Aristote et Pythagore. Leurs systêmes ont divisé le monde savant en trois sectes également nombreuses : celles des Académiciens, des Péripatéticiens et des Pythagoriciens. D'un côté, on voit

(*a*) Hist. gén. des dogmes et opinions philosophiques, vol. I. pag. 228.

l'éloquence, la vertu, la grâce : de l'autre sont la logique, l'analyse et la raison. Aristote examine, distingue, argumente : son rival éblouit, entraîne et paraît prophétiser. Quant à Pythagore, il calcule en silence, dogmatise et s'environne de mystères.

Je n'entrerai point dans le détail de leurs systêmes cosmologiques : c'est un labyrinthe où mille autres se sont égarés avant moi, et je n'ai pas l'orgueil de posséder seul le fil d'Ariane. Je me bornerai à dire que ces trois grands hommes voulaient organiser le monde, l'un avec des idées philosophiques, l'autre avec des principes abstraits, et le troisième avec les nombres de l'arithmétique.

Mais après que les livres sacrés eurent remplacé les livres des philosophes, et que les lumières, long-tems étouffées par les barbares, recommencèrent à paraître, on vit éclore en Europe une nouvelle secte, dont l'occupation chérie fut de concilier la philosophie avec la révélation. Une chose curieuse, c'est de voir combien d'ouvrages pieusement ridicules a fait naître cette sotte manie.

Alstédius, Glassius, Zuzold passèrent

leur vie à prouver que la logique des philosophes et celles des théologiens ne font qu'un. Entreprise vraiment digne d'eux !

Une foule d'autres, parmi lesquels on distingue Budiger, Wucherer et Wolf, se tourmenta pour attribuer aux auteurs sacrés toutes les idées des auteurs profanes.

Dickenson, Thomas Brunet, Whiston, consacrèrent leurs veilles à imaginer des systêmes cosmologiques que personne ne connaît.

Descartes et Liebnitz même, quoique bien supérieurs aux savans obscurs dont je viens de citer les noms, n'osèrent pas séparer leurs idées des idées révélées, et nuisirent ainsi à l'ordonnance de leurs ouvrages.

Enfin Buffon parut, et sa cosmogonie eut d'abord beaucoup de succès. Selon ce savant naturaliste, une comète tombant sur la surface du soleil, le déplaça et entraîna avec elle une assez grande partie de sa masse. Ce torrent de matière embrâsée alla circuler autour de cet astre, mais à diverses distances, suivant la densité de ses parties, et forma la terre et les autres planètes. (7)

Il faut avouer que ce systême, tout brillant

qu'il paraît, offre cependant beaucoup d'invraisemblances. Peut-on se persuader facilement que la terre n'existe que par le choc imprévu d'une comète? Quoi! les milliers d'étoiles qui éclairent les voûtes du ciel, et qui sont de vrais soleils, languissent donc dans l'inertie? N'est-ce pas se jouer de la raison humaine, que de supposer un soleil heurté par hasard par une comète vagabonde, et de laisser les autres, dans l'attente d'un accident pareil, sans planètes et sans habitans?

Non, la nature a des lois plus uniformes. Il existe un système, selon moi, plus digne d'elle; mais avant d'en exposer les résultats, il est bon de considérer l'univers, qui en est l'objet. Abandonnons donc un instant le globe dont nous cherchons l'origine, et tentons un voyage astronomique dans les déserts de l'espace.

LETTRE VI.

Spectacle de l'Univers.

On a cru long-tems que la Terre, immobile au centre de l'univers, paisible souveraine des astres, voyait tourner autour d'elle les planètes et le soleil même, cet astre éclatant qui la surpasse quinze cents fois en grosseur. (8) C'était du moins le systême de Ptolomée et de presque tous les savans de l'antiquité : je dis de presque tous, car on assure que les modernes, en plaçant le soleil au centre du Monde, n'ont fait que rajeunir les idées d'Aristarque de Samos, et de Philolanus, de l'école de Pythagore. Quoiqu'il en soit de cette assertion, nous n'en devons pas moins rendre hommage au génie de Copernic, de Newton et de Gallilée, dont les expériences et les calculs ont mis cette vérité à l'abri de toute atteinte.

Si donc le soleil est au centre du Monde, comme nous n'en saurions douter, c'est de

là, ma chère sœur, que nous devons partir pour commencer notre voyage.

D'abord, nous trouvons la planète de Mercure et celle de Vénus, qui, presque perdues dans les rayons du soleil, ne méritent pas de nous arrêter. Vient ensuite la Terre, cette demeure de l'être orgueilleux et faible qui s'intitule le roi de la nature, la Terre, qui, malgré ses neuf mille lieues de circonférence, n'est qu'un point imperceptible dans l'espace. Vainement elle décrit autour du soleil un orbite de plus de 210 millions de lieues; elle est, par rapport aux étoiles fixes, comme si elle n'avait fait aucun mouvement, tant l'intervalle qui l'en sépare est immense!

Je ne parlerai pas de la Lune, notre satellite qui, près de cinquante fois moins grand que notre globe, roule à moins de 90 mille lieues de lui.

Mars, quoique plus éloigné que nous du soleil, mais n'ayant pas l'étendue de notre globe, ne peut jouer qu'un rôle infiniment subalterne dans le firmament.

Jupiter mérite un peu plus de fixer nos regards. Cette planète, douze cents fois plus

volumineuse que la terre, entourée de ses quatre satellites, décrit autour du soleil une ellipse de plus d'un milliard cent millions de lieues, et parcourt cet espace en douze ans.

Saturne ajoute encore à cet empire immense. Il est certain que cette planète ne parcourt pas moins de deux milliards, cinquante millions de lieues, entraînant avec lui autour de l'astre dominateur, outre cinq satellites, un anneau lumineux qui l'environne, comme un pont suspendu, à cinquante-quatre mille lieues de distance.

C'était là que se bornoit notre empire solaire, avant que le célèbre Herschell vînt ajouter à ses domaines. Ce fameux observateur découvrit, le 13 mars 1781, une nouvelle planète, roulant inconnue depuis des myriades de siècles dans les déserts de l'espace. L'Europe, pour immortaliser le nom de l'artiste, appela Herschell l'astre qu'il avait découvert. Cette planète, suivant toutes les probabilités, décrit autour du soleil un orbite de plus de quatre milliards de lieues. (9)

Ici, l'imagination la plus ardente devrait

s'arrêter ; mais la marche irrégulière des comètes va reculer encore les bornes de notre voyage.

Suivant les calculs astronomiques, il est des comètes qui, grâce à une période de près de six siècles, s'enfoncent, dans leur aphélie, à plus de cinq milliards de lieues au-delà d'Herschell. (*a*) Ainsi, en supposant qu'elles ne touchent pas encore aux confins de notre Monde, on ne peut se dispenser de placer notre soleil au centre d'une sphère de six milliards de lieues de diamètre.

Tout ce que nous connaissons dans cette sphère immense, c'est un soleil dominateur, sept planètes avec leurs satellites, et environ quatre-vingt comètes de toutes grandeurs. Cette population du firmament a paru faible à des hommes de génie qui, supposant qu'il est de la magnificence du Créateur de peupler l'univers d'autant de corps célestes qu'il peut s'en mouvoir, ont imaginé que la plus grande partie de ces corps célestes échappaient à nos observations.

(*a*) La comète qui parut en décembre 1680.

Ici nous sortons des domaines de l'astronomie, pour entrer dans les champs infinis de l'hypothèse. Mais je dois te dire tout. Le savant Lambert, dans son système du Monde, veut que la sphère dont j'ai parlé soit occupée par sept cents mille planètes du premier et du second ordre, et par dix-sept millions de comètes, la plupart invisibles pour nous ; (a) et l'écrivain dont j'adopte la cosmogonie, assure que notre soleil, malgré ce cortège imposant qu'il entraîne avec lui, n'est que le faible satellite d'un astre incommensurable, placé au centre de l'univers, qui règle dans leur cours des myriades de soleils et la suite infinie des planètes environnantes.

Car, ma chère sœur, chaque étoile est un soleil, et notre soleil est peut-être la plus petite des étoiles. On croit que la plus voisine de la terre en est éloignée de cent milliards de lieues. Du moment qu'elle brille encore à nos regards, malgré une si prodigieuse distance, il faut lui supposer au moins le double de volume de notre soleil, et,

---

(a) Système du monde, pag. 39, 49 et 60.

par conséquent, un empire deux fois plus étendu.

Je ne veux pas, Sophie, surcharger ta jeune imagination de calculs fastidieux; qu'il te suffise de savoir qu'il est dans le firmament des étoiles, telles que Sirius ou Aldébaran, dont la masse est cent fois plus considérable que celle de notre soleil; et qu'on peut admettre plus de sept millions d'étoiles de diverses grandeurs, toutes au centre d'un Monde plus vaste que le nôtre.

Ce n'est encore rien. Cette zone lumineuse qui fait le tour du ciel, et que nous appelons vulgairement la voie lactée, n'est autre chose qu'un océan d'étoiles. Mille milliards de lieues la séparent de nous, et cependant elle paraît au savant qui me sert de guide, à une distance encore plus énorme de la capitale de l'Univers.

Il appelle capitale de l'Univers ce corps central autour duquel gravitent et roulent les mondes. Le volume et l'éloignement de cet astre paraissent inaccessibles à tous les calculs. Peut-être pour l'atteindre faudrait-il placer, dans la profondeur de l'espace, une série nombreuse de voies lactées; et ma

plume, qui n'a que les bornes d'une lettre pour exprimer ce qui n'en a pas, se hâte de terminer un tableau qui, tout effroyable qu'il est, n'occupe cependant qu'un faible rayon dans l'immensité éthérée.

LETTRE VII.

Nouvelle Cosmogonie.

Ce n'est pas sans émotion, ma chère sœur, que tu as lu ma dernière lettre; tu me dis que ton amour-propre est singulièrement humilié de voir la Terre, dépossédée de son ancien titre de souveraineté, et du centre de l'univers, reléguée aux limbes du firmament. Je conçois que cette chûte n'est pas faite pour nous énorgueillir; mais il nous reste cependant quelques dédommagemens dans notre infortune. D'abord, la Terre, comme elle se trouve placée, occupe la situation la plus avantageuse dans l'empire solaire. Point trop voisine de l'astre qui lui dispense les jours, elle ne souffre pas de l'ardeur dévorante de ses feux, comme Mercure ou Vénus; point trop éloignée de lui, elle n'est point livrée aux frimats éternels de Saturne ou d'Herschell. La température de son atmosphère est préférable à celle dont jouissent les autres planètes; et si toutes

sont, ou peuvent être habitées, il n'y a pas de doute que la nôtre ne soit celle où la nature déploye le plus de variété et de grâces. Les plantes y sont nécessairement plus nombreuses, la verdure et les fleurs plus tendres, les fruits plus savoureux, et les êtres, doués d'une sensibilité plus exquise. Je suis persuadé que si les habitans des autres planètes pouvoient voir ou Sophie ou quelques-unes de ses pareilles, ils oublieraient bientôt leurs compagnes pour sacrifier aux beautés de la terre : vous seriez pour eux ce que vous êtes pour nous, le chef-d'œuvre de la nature.

MAINTENANT que nous avons traversé, des aîles de l'imagination, l'immensité des plaines éthérées, et que de l'œil de l'entendement nous avons apperçu les corps célestes qui s'y meuvent, qui nous dira comment ces milliers de soleils ont pris naissance? qui nous expliquera leur origine? qui nous dévoilera la puissance qui les tient suspendus dans les airs et les empêche, en se précipitant les uns sur les autres, d'amener le chaos et sa nuit éternelle? DIEU seul pourrait répondre à ces questions audacieuses : tout ce que peut

l'homme, c'est de former des doutes et de bâtir des systêmes.

Je n'entrerai point dans le détail des erreurs que la diversité des opinions a fait naître ; il me faudrait des volumes, et je n'ai que trop exercé ta patience. Je vais, sans plus de retard, passer au développement du systême cosmologique dont mes premières lettres contiennent les bases.

L'auteur de ce systême, persuadé que la nature, grande dans l'exécution de ses plans, est toujours simple dans les moyens qu'elle emploie, n'admet pour principe de tout ce qui existe, qu'un seul élément mis en action par deux forces contraires.

Cet élément unique est le FEU.

Ces deux forces sont : *la force tangentielle* et *la force centrale.*

Voici comment j'explique rapidement sa pensée.

L'élément qui a servi à la composition de l'Univers doit être essentiellement mobile, fluide et sans pesanteur : celui qui réunit ces qualités au plus haut point, est le FEU, non celui qui frappe nos organes; le feu vulgaire n'est point un élément. Il n'y a guères

que l'imagination qui puisse se faire une idée de l'autre. Son origine nous est inconnue. Puisqu'il est, il a probablement toujours été. Il serait aussi difficile de savoir à quelle époque il s'est modifié et comment, tout étant homogène ou simple, tout est devenu hétérogène, c'est-à-dire, composé de substances diverses. Notre intelligence a des bornes qu'il ne nous est pas donné de franchir.

Quant aux deux forces opposées, nous savons, grâce à l'immortel Newton que les corps célestes obéissent, dans leurs cours, à deux mouvemens : l'un qui les écarte d'un centre, c'est *la force tangentielle ;* l'autre qui les en approche sans cesse, c'est *la force centrale.* De leur balancement résulte l'équilibre de l'Univers.

Il fut un tems où les milliards de systêmes solaires existaient tous, sous la forme du FEU, dans l'immense réservoir appelé capitale de l'Univers : cette masse énorme remplissait alors l'infinité de l'espace et contenait dans son sein les germes féconds de tous les êtres. Voilà la première époque de la nature.

Par un prodige inexplicable, une partie de ce qui était homogène cessa de l'être ; alors

l'océan de FEU se replia sur lui-même, et déployant la *force tangentielle*, projetta hors de son sein toutes les masses hétérogènes qui s'y étaient formées : ainsi naquirent les premiers soleils qui allèrent vivifier l'espace; et ce fut la seconde époque.

Il existait alors trois fluides au lieu d'un seul. Le FEU élémentaire dans toute sa pureté, les masses hétérogènes qui s'y formaient et qu'il projettait sans cesse en se retirant, enfin l'éther qui remplissait le vuide qu'il avait abandonné.

Les soleils lancés à cette époque par la sphère enflammée, dûrent l'être dans un nombre fait pour écraser l'imagination.

Cependant le pouvoir générateur qui ne s'est déployé qu'en raison des masses, se déploie en raison des distances; troisième époque. Alors naissent les comètes à hyperboles qui, s'élançant de son sein, vont peupler jusqu'aux landes du firmament, en circulant dans les déserts qui séparent les empires solaires.

Enfin la quatrième époque arrive, et les soleils projétés par l'astre primordial, donnent à leur tour naissance à des demi-soleils qui

vont graviter autour d'eux. C'est alors que notre soleil lance dans leurs orbites les planètes et leurs satellites, avec les comètes qu'il régit dans une circonférence de soixante-six milliards de lieues.

Notre globe, quelque soit l'instant où il fut projetté du sein du soleil, car il est impossible de le fixer, vint donc graviter dans son systême sous la forme d'un demi-soleil, et lança presque aussitôt un astre éteint dès sa naissance, que nous connaissons sous le nom de la lune. Ainsi prirent naissance les satellites de Jupiter, d'Herchell, et ceux de Saturne avec son anneau lumineux.

La Terre, émanée du soleil, en eut d'abord tout l'éclat; le feu qui raréfiait toutes ses parties, augmentait considérablement son volume; son océan et ses fleuves réduits en vapeurs, formaient un atmosphère immense autour d'elle; enfin ce globule, aujourd'hui si petit, devait surpasser en influence Saturne même, une des planètes les plus puissantes que nous connaissions.

Mais cet état de gloire ne dura point. Séparée du soleil dont elle n'était qu'une partie hétérogène, la Terre perdit peu-à-peu sa

lucidité ; le feu qui la tenait en fusion diminua de force ; l'incendie cessa, et bientôt la matière qui la composait acquit de la consistance. Alors se formèrent les montagnes primordiales, phénomène qu'on peut se rendre sensible par la vue d'un métal en fusion, ou le bouillonnement d'une eau peu limpide. Quand sa partie intérieure fut refroidie, les eaux volatilisées se condensèrent et tombèrent sur sa surface. Cette mer primitive surpassa de plus de deux mille toises les sommets des montagnes. A cette époque, la terre n'offrait qu'un océan sans rivage, dont les vagues énormes roulaient au gré des vents, sur un lit stérile de roche vive : ensevelie sous les eaux, elle ne tenait dans le firmament que le rang d'une planète obscure.

Mais la pression de la lune, l'action des vents, le poids des ondes, tout concourut à produire des cavernes et des anfractuosités, où les eaux, en se précipitant, rencontrèrent des pyrites et des minéraux, les firent fermenter et donner naissance à des volcans.

L'éruption subite de ces feux souterrains eut des effets d'autant plus grands, qu'on touchait de plus près au berceau de la na-

ture. Il ne faut pas juger de ces convulsions par les tremblemens de terre arrivés de nos jours : il faut, pour avoir une faible image de ces catastrophes effroyables, se figurer les voûtes du globe brisées ; se faire une idée du fracas retentissant d'un pôle à l'autre, et se peindre, s'il est possible, le goufre entrouvert engloutissant un volume d'eau plus considérable que le Pont-Euxin.

Ces déchiremens du globe auraient pu anéantir l'espèce humaine, mais l'homme n'était pas encore né. Quand il parut sur la scène de l'univers, les continens commençaient à s'affermir, la lutte entre les deux principes s'affaiblissait, et l'eau, déjà victorieuse, organisait le monde, grace au repos tutélaire de la nature.

A cette première cause de la retraite des mers, s'en joignit une autre non moins puissante. L'Océan s'était peuplé de coquillages et d'animaux marins, dont les dépouilles formaient dans son sein des colines secondaires ; mais comme il ne peut exister des éminences qu'il n'existe aussi des profondeurs, les eaux qui tendent sans cesse à se mettre de niveau, dûrent abandonner les

sommets des montagnes pour remplir les cavités. (10) Ainsi la Terre se découvrit peu à peu, et l'Océan s'abaissa en se creusant un lit, tantôt dans les entrailles du globe, tantôt au milieu de ses propres dépouilles : sa retraite fut d'abord convulsive et rapide ; elle devint ensuite lente et graduée.

Tel est, Sophie, ce système dont tu peux maintenant découvrir la liaison intime avec ce que j'ai dit dans mes premières lettres. Je t'ai conduite par un enchaînement de faits et d'hypothèses justement au point d'où nous sommes partis ; et nous voilà de retour de notre voyage aërien. Nous retrouvons la terre que nous avions quittée, mais nous la retrouvons sans habitans : l'homme n'est pas encore né, et il importe au complément de notre système de le faire naître. Patience ! il naîtra dans ma prochaine lettre.

LETTRE VIII.

Complément du Système cosmologique. Hypothèses diverses sur l'origine de l'Homme. Développemens successifs du Globe.

Tu me dis que ma dernière lettre te paraît contenir un rêve ingénieux ; à la bonne heure : mais avoue du moins que ce rêve vaut mieux que ceux des Mille et une nuits.

Puisque tu n'as pas bien compris l'effet des deux forces opposées, dont le balancement entretient l'harmonie de l'univers, il faut que je l'aie mal expliqué. Je vais tâcher de réparer ma faute.

L'action de ces deux forces, dont l'une repousse tandis que l'autre attire, est de contraindre les astres à décrire un orbite autour d'un centre commun. Si *la force tangentielle* l'emportait sur sa rivale, les astres, lancés avec violence, iraient se perdre aux frontières du firmament ; s'ils n'obéissaient ; au contraire qu'à *la force centrale*, ils se

précipiteraient les uns sur les autres, et tout serait détruit.

Souviens-toi qu'un jour je te donnai un joli petit oiseau que je venais de prendre ; comme il ne te voyait que depuis un instant il étoit encore farouche ; tu l'attachas avec le ruban qui te servait de ceinture, et tu lui donnas l'essor. Joyeux de recouvrer sa liberté, il fendit rapidement l'air..... mais après avoir épuisé le ruban que tu tenais toujours par un bout, il fut contraint, quoiqu'il volât avec effort en ligne droite, de changer de direction et de décrire, pour ainsi dire, un orbite autour de toi. Voilà précisement l'effet des forces opposées. Le vol de l'oiseau, dans cette circonstance, représentait *la force tangentielle*, le ruban *la force centrale ;* l'oiseau lui-même faisait le personnage de la terre, et tu jouais le rôle du soleil.

MAIS reprenons la suite de nos études. Je t'ai promis de faire naître l'Homme : c'est une entreprise assez difficile. La manie de tout expliquer n'est pas restée oisive sur ce chapitre ; elle a donné lieu à bien des extravagances. Je me bornerai à rapporter les principales,

Suivant Hésiode, Prométhée ayant détrempé de la terre grasse avec de l'eau, forma l'homme à la ressemblance des dieux, et l'anima du feu céleste qu'il leur déroba; crime dont il fut sévèrement puni par Jupiter. (*a*)

Sanchoniaton, que j'ai déjà cité, toujours ami des ténèbres, donne à l'homme le vent et la nuit pour ancêtres. Il dit que les animaux étaient d'abord privés d'organes et de sens, mais qu'ils devinrent avec le tems contemplateurs du ciel et de la terre : ils étaient sous la forme d'œufs. (*b*)

Les prêtres de Memphis disaient, que dès le commencement du monde, tous les germes renfermés dans l'Océan furent déposés sur la terre vierge encore : les rayons du soleil les firent fermenter, et la vie se manifesta sous une infinité de formes. (*c*)

Les Chinois, plus orgueilleux que les Egyptiens, font remonter plus haut leur origine. Leurs Mandarins disent que le ciel et la terre

---

(*a*) Hésiode, poëme des œuvres et des jours.

(*b*) Hist. gén. des dogmes et opinions philosoph. vol. III. pag. 21.

(*c*) Diodore.

unissant leurs vertus, engendrèrent l'Homme mâle et femelle : (*a*) c'est pourquoi l'Empereur de la Chine est appellé le roi du ciel, et que le peuple sacrifie au ciel et à la terre, comme à ses premiers parens.

Tu connais ce que rapportent nos livres sacrés. Suivant Moïse, l'homme fut l'ouvrage de DIEU qui le pétrit de ses mains avec du limon de la terre; le forma à son image, et lui souffla l'esprit de vie. (*b*)

Le savant, dont je t'ai expliqué le systême, penche pour l'origine adoptée par les prêtres de Memphis : elle se lie, en effet, parfaitement avec son systême de la retraite des mers. Il pense comme eux, que l'Océan, dans le tems qu'il couvrait la surface du globe, était le berceau flottant de tous les êtres renfermés dans son sein : son onde, en se retirant, laissa la terre imprégnée de tous les germes que les feux créateurs du soleil firent éclore.

De cette théorie émanent quelques traits de lumière sur les époques de la génération des êtres.

(*a*) Hist. des dogmes, etc. vol. I. pag. 253.

(*b*) Genèse, chap. I.

Puisque les mers ont entouré le globe, les poissons ont existé avant les animaux terrestres ; et comme la nature ne marche jamais que du simple au composé, les plantes marines ont devancé les poissons.

Parmi les animaux indigènes de l'Océan, ceux qui ornèrent les premiers la scène du monde, furent sans doute les coquillages. Il faut bien que ces êtres marins soient presque contemporains de l'Océan, puisque c'est de leurs débris que se sont formés, et l'écorce végétale que nous habitons, et les montagnes secondaires, tantôt isolées, tantôt adossées aux flancs des montagnes primordiales. (11)

Quand le règne de la nature fut affermi au sein des mers, quand la retraite des eaux eut découvert les éminences, alors les rayons du soleil purent échauffer l'écorce végétale dont elles étaient revêtues, et la nature elle-même acquit un nouvel empire.

Mais s'il dût s'écouler un intervalle immense entre l'organisation des coquillages et le premier développement de la végétation terrestre, il dût se passer un laps de tems non moins considérable entre cette dernière époque et la naissance des animaux. Ce der-

nier intervalle fut rempli sans doute par la formation de tous les êtres intermédiaires, depuis la plante la plus simple, jusqu'à l'homme qui tient sur la terre, le sceptre de l'intelligence. (*a*)

D'après ces principes, l'homme, dès sa naissance, a dû habiter les sommets des montagnes. (12) Il ne s'est propagé dans les plaines qu'en suivant pas à pas la retraite des eaux. Tout me porte donc à penser que le Caucase et l'Atlas ont servi de berceau à la race humaine ; le Caucase qui domine sur l'Asie presque entière, depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer des Indes, et l'Atlas qui se prolonge en Afrique depuis la mer rouge jusqu'aux colonnes d'Hercule.

NOUS voici arrivés au point, où portant toute notre attention sur l'Homme, nous allons le considérer dans les développemens de ses facultés morales et physiques. Tu vas me demander, sans doute, comment en sortant des mains de la nature, il établit ses relations avec les animaux habitans comme lui des montagnes, et ses rapports avec ses sem-

(*a*) Philosophie de la Nature.

blables ; s'il vécut d'abord isolé, ou si l'instinct de la société se développa chez lui avec son existence. Sophie ! voilà des questions bien embarassantes. Je ne me hasarderai pas d'y répondre après le grand homme (*a*) qui les a approfondies dans son discours sublime sur l'inégalité. Mais comme il faut pourtant satisfaire ta curiosité, je t'enverrai un conte primitif que le hasard a fait tomber entre mes mains. L'auteur y a mis en action une idée assez ingénieuse ; il prétend que c'est à l'amour qu'on doit l'origine de la société. Seulement tu permettras, avant de m'occuper du travail de le traduire, car il n'est point écrit en français, de parcourir le globe à grands traits et de déterminer ses développemens successifs, afin de complèter notre système cosmologique pour n'y plus revenir.

Nous avons dit que la population de la terre commença par les sommets des montagnes, après que la retraite des eaux eut laissé le champ libre à la végétation. A cette époque, la Terre se trouvoit divisée en un petit

(*a*) J. J. Rousseau.

nombres d'îles : les plus considérables étaient le Caucase, l'Atlas, les Alpes et les Cordellières, mais ces deux dernières, trop éloignées du berceau de la nature, ne furent longtems que des écueils solitaires.

Enfin la mer unique, diminuant sans cesse, abandonna le flanc des montagnes, réunit les îles en péninsules, et les péninsules en continens : alors se formèrent l'Asie et l'Afrique, non telles qu'elles sont aujourd'hui. La Sibérie, la Tartarie russienne, l'Arabie et peut-être l'Inde entière manquaient à l'Asie ; l'Afrique n'y tenait point encore ; l'Egypte, les vastes déserts de Barca, de Cyrène et d'Ammon étaient sous les eaux, ainsi que toute l'étendue du continent, depuis la ligne jusqu'au Cap de Bonne-Espérance.

Bientôt l'Europe naquit, mais isolée et circonscrite par les ondes ; ensuite se réunirent ensemble l'Asie, l'Afrique et l'Europe. L'Amérique parut la dernière et ajouta, par un autre hémisphère, un contre-poids au globe.

La formation des terres australes ne date que depuis peu de siècles. Le tems s'approche où toutes les îles qui les constituent se lieront ;

alors l'Europe tiendra à l'Amérique par la Tartarie russienne, et l'Asie s'y attachera par le massif austral. Cette jonction achevera de faire du monde un continent unique. Cependant le volume des mers qui va sans cesse en décroissant, baissera jusqu'au moment où le globe, entièrement privé de son humide radical, et n'offrant plus qu'une masse inerte, tombera dans le sein du soleil d'où il est émané ; à moins que, suivant la croyance des Egyptiens, il ne soit renouvellé par un embrâsement.

Cette dernière hypothèse me paraîtrait d'autant plus judicieuse, que le feu en mettant en fusion la masse granitique de notre globe, dégagerait les particules fluides des mers qui se sont métamorphosées en terre et en roches calcaires, les transformerait en vapeurs, et pourrait, en se refroidissant, présenter un nouveau lit à l'Océan, et un nouvel empire à la nature. (13)

Mais ne nous effrayons point de cet avenir funeste, quoique la terre ne soit plus dans la force de la jeunesse, elle est pourtant assez loin de la décrépitude, pour que la catastrophe qui doit amener sa destruction, soit

inaccessible à tous les calculs. Ne nous affligeons pas d'un malheur que le genre humain lui-même ne sera pas en état de voir; car, à cette époque, il se sera éteint par une dégradation insensible.

LETTRE IX.

ISHA,

HISTOIRE PRIMITIVE.

La pitié est la première des vertus.

TEL qu'un vaste tableau, dont la toile usée par le tems se déroule lentement à nos yeux, le passé chargé de mille événemens divers se découvre à notre mémoire ; nous appercevons, par intervalles, quelques traits épars, mais l'ensemble nous échappe. C'est une campagne immense, couverte d'épaisses ténèbres, dont nous ne pouvons distinguer les objets qu'à l'aide du flambeau de l'imagination qui les colore. Osons saisir aujourd'hui ce flambeau créateur, et remonter, à sa clarté épurée, jusqu'aux sources de l'histoire.

DANS ces tems reculés et voisins de l'origine du monde, où la terre livrée à sa fertilité naturelle, vierge encore et couverte de

forêts profondes, ne s'ouvrait pas en longs chemins, et n'offrait point aux regards du soleil sa tête couronnée de tours orgueilleuses; lorsque le fer agriculteur enseveli dans ses entrailles, ne les avait pas encore déchirées, et que le pin, habitant des montagnes, n'en était pas descendu pour braver les vagues des mers et présenter aux vents les aîles des vaisseaux : (a) dans ces tems heureux, où le taureau superbe ne connaissait point le joug, où le coursier généreux ne mordait pas le frein qui l'humilie; lorsque l'homme, à peine sorti des mains de la nature, étranger aux crimes comme aux vertus, exempt de travaux et de soins, sans besoins comme sans industrie, vieillissait sans sortir de l'enfance, et pour ainsi dire, existait sans soupçonner qu'il existât, un des plus beaux Adolescens que la terre eût encore porté sur son sein, se reposait, non loin d'une source d'eau vive, sur l'un des antiques sommets du Caucase. (14)

Molement étendu sur une touffe d'Acan-

(a) Tibule, 3e. élégie du liv. Ier. Hésiode, poëme des œuvres et des jours. Virgile, eglogue 4e.

thes, il se livrait aux douceurs d'un sommeil, léger quoique profond, qui semblait flotter plutôt que s'appesantir sur ses paupières. Ses cheveux blonds tombaient en désordre sur ses épaules et couvraient le gazon qui soutenait sa tête ; son front respirait l'audace; tous ses traits portaient l'empreinte de son ame indépendante et fière : un léger duvet terminait ses joues et en éloignait l'enfance; son corps absolument nud, à moitié caché par la plante élevée qui lui servait de lit, aurait pû servir de modèle à l'artiste, qui long-tems après, créa la superbe statue de l'Apollon Pythien.

Tout-à-coup un bruit lointain se fait entendre; il s'éveille, il est sur ses pieds. Il regarde et voit à une grande distance un chien, qui, le museau en avant, cherche une trace perdue; il sourit et pousse un cri que l'écho redit et prolonge. Le chien accourt, arrive et le lèche en rampant. L'Enfant de la nature flatte le fidèle animal, passe sa main dans sa gueule haletante, s'assied et l'attire à côté de lui. Mais le cri qu'il a poussé a été entendu; une foule d'animaux de diverses espèces arrive. Cette troupe paisible vient sans

crainte paître l'herbe fleurie, brouter les jeunes bourgeons, et folâtrer autour de lui. On distingue le cerf à la taille élégante, à la tête parée d'un bois vivant, qui, semblable à la cime des arbres, tombe et se renouvelle. Nul autre ne l'égale en légèreté, en beauté, en noblesse : la biche sa compagne est à côté de lui : un jeune faon suit sa mère et bondit sur ses pas. Le daim, le chevreuil viennent ensuite. Ils sont tous deux moins grands que le cerf, et leur tête est ornée d'un bois moins haut; mais le premier a plus de grâces, et le second plus de vivacité et de courage. L'élan, la gazelle, la renne, sont au milieu d'eux. A quelque distance, on voit le pétulant bélier, la douce brebis, amis des vallons, et le bouc importun, la chèvre aux mamelles pendantes, qui aiment les lieux escarpés et se plaisent à grimper de roche en roche. Le cheval indompté, le chameau patient, le fier taureau ne paraissent point : ils ignorent encore qu'ils seront un jour les compagnons les plus fidèles de l'homme. Le lièvre et le lapin timides s'aventurent davantage ; ils viennent chercher leur nourriture jusqu'aux pieds de celui qu'ils sont destinés

à fuir. L'Adolescent caresse tour-à-tour ces animaux et folâtre avec eux ; on dirait, à l'ardeur qu'il met à ses jeux, qu'il a résolu d'y passer sa vie, mais soudain une idée le frappe ; il les quitte brusquement et disparait avec la rapidité de l'éclair.

Le repos qu'il a goûté a rafraîchi son sang ; maintenant le besoin de le renouveler se fait sentir : l'Adolescent a faim, il cherche à la satisfaire. Comme il se nourrit de la plupart des alimens que les autres animaux se partagent, il trouve facilement sa subsistance : la nature pourvoit à ses repas et disperse partout ses bienfaits ; elle dresse sa table rustique sous un chêne et fait couler le nectar dans le premier ruisseau. (*a*)

Il arrive en un moment au pied d'un de ces arbres fertiles ; mais il y trouve un hôte affamé, farouche, qui se repaît avidement de ses fruits : c'est un sanglier terrible, à l'œil sanglant, au poil hérissé, qui gronde à son approche et découvre sa défense aigue. Accoutumé dès l'enfance aux intempéries de

(*a*) J. J. Rousseau, *Discours sur l'origine et le fondement de l'inégalité*, œuvres complètes, p. 58.



l'air, aux fatigues, aux dangers de toute espèce, l'Enfant de la nature est audacieux et robuste : s'il était né faible ou timide, il serait mort mille fois. (*a*) A la vue de son ennemi, il s'arrête et calcule ses forces : comme la vanité n'existe pas, même en germe, dans son cœur, et sur-tout que personne ne le regarde, il examine si le prix du combat en surpasse le danger : la faim qui le presse est un aiguillon irrésistible ; il se décide. D'un poignet ferme il saisit une branche grosse et raboteuse, la rompt comme si elle n'était qu'un frèle roseau, et se présente au devant du sanglier qui s'élance sur lui. Il l'évite avec adresse et laisse tomber sur sa tête sa massue énorme, dont le poids le force à s'incliner jusqu'à terre. Vainement l'animal se relève et redouble d'efforts, le jeune Sauvage voltige avec tant de légèreté et lui porte des coups si rapides, que bientôt épuisé, couvert de meurtrissures, le sanglier, écumant de rage, est contraint de prendre la fuite. Alors l'Adolescent jette son arme sans pré-

(*a*) J. J. Rousseau, *Discours*, etc.

voir qu'elle puisse jamais lui être utile, (a) et sans plus songer à l'ennemi qu'il vient de vaincre, il prend tranquillement son repas.

Cependant le jour s'obscurcit, l'horizon se couvre de nuages, et quelques éclairs précurseurs annoncent la tempête. L'Enfant de la nature, dont la conscience alarmée ne se figure pas dans le bruit du tonnerre un Dieu vengeur des crimes, s'endort sur la terre dure, dans un lieu découvert, avec autant d'assurance que s'il se fût couché sur le lit le plus voluptueux et dans le réduit le plus enfoncé des sérails de l'Asie.

Il s'endort sans prévoir la tempête affreuse qui le menace, sans craindre la mort dont il n'a nulle idée. Il ne s'éveille que lorsque le bruit retentissant du tonnerre frappe ses oreilles, que la pluie l'inonde par torrents, et que l'éclair porté sur des aîles de feu force ses paupières à s'ouvrir. Il se lève. La nuit est obscure; les vents déchaînés sifflent dans les montagnes; les nuages volent sur sa tête et se brisent sillonés par

(a) C'est ainsi que le Caraïbe vend son lit le matin, sans se figurer qu'il en aura besoin le soir.

la foudre. Le torrent où il s'est désaltéré s'est gonflé durant son sommeil, et roule maintenant avec fracas son onde écumante. Il marche battu par la pluie, et cherche un abri qui le dérobe aux fureurs de l'orage. Il arrive à l'entrée d'une grotte étroite et peu profonde, formée par un rocher qui s'élève en voûte; il est prêt à y pénétrer, lorsqu'il découvre à la lueur des éclairs deux êtres qui s'y reposent et en occupent toute l'étendue. Il ne peut y trouver place qu'en les forçant à l'abandonner.

La nécessité, l'instinct qui le porte à veiller à sa conservation, l'engagent à ne rien ménager; déjà même il a levé le bras pour employer la force, mais il distingue dans les deux êtres qu'il va sacrifier à sa sûreté, un vieillard vénérable et un faible enfant, également incapables de lui résister. A cette vue, un pouvoir inconnu, irrésistible, se fait entendre; attendri, malgré lui-même, il s'éloigne de la grotte, et se livre aux tourbillons des vents.

L'Adolescent démêle à peine que ceux qu'il épargne sont des hommes comme lui, des hommes respectables, parce qu'ils sont privés

de force ; mais la nature éveille dans son cœur le plus tendre et le plus impérieux des sentimens ; la pitié. C'est elle qui, sans raisonner, sans moraliser, sans même employer aucune suite d'idées ou de mots, puisque son langage n'est pas encore formé, lui dit de la manière la plus énergique : « Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il t'est possible. (16) »

La pitié est sa première vertu.

LETTRE X.

Suite d'ISHA. L'amour est la première des passions.

TOUJOURS poursuivi par l'orage, l'Adolescent arrive jusqu'au pied d'un orme antique; il se serre contre son tronc noueux, et cherche à s'abriter sous son feuillage. Mais déjà la tempête diminuait; la pluie ne tombait plus; les éclats du tonnerre s'affaiblissaient et laissaient entr'eux de longs intervalles; on n'entendait plus que quelques bouffées de vents qui s'engouffraient dans le fond des valons.

Accablé de fatigue, l'Enfant de la nature se laisse couler le long de l'arbre, tombe sur la mousse qui en couvre les premières racines, et s'y endort. A son réveil, l'air était pur, le ciel sans nuages, et le soleil, s'élevant à l'orient, se réfléchissait sur le brillant réseau dont la rosée avait couvert la verdure. Les oiseaux faisaient retentir les

bois de leurs concerts mélodieux. Le jeune sauvage, tout entier à ce qu'il voit, à ce qu'il entend, ne pense plus à la tempête; il prête une oreille attentive au ramage des oiseaux; il essaye de l'imiter : d'abord il murmure tout bas quelques sons; ensuite il s'enhardit; puis il laisse sortir sa voix dans tout son éclat. Ravi d'aise de son succès, il saute de joie; il recommence cent fois la même chose, et y trouve toujours le même charme. Tandis qu'il se complaît ainsi dans son talent naissant, et qu'avant de trouver les inflexions de la parole, il exerce celle de la voix, deux colombes viennent se percher sur un arbrisseau voisin de l'orme où se donne le concert rustique. Leur roucoulement est un nouveau sujet d'observations pour notre écolier. Il se tait. Il suit de l'oreille les modulations de leur tendre duo. Mais le frémissement répété de leurs aîles, les rapprochemens fréquens de leurs becs, tout lui annonce que la musique seule n'occupe pas ce couple fortuné. Il demeure immobile, plongé dans une extase délicieuse; des larmes de plaisir s'échappent sans effort de ses yeux et coulent le long de ses joues.

Tandis qu'il considère les deux colombes, et que son âme entière semble passée dans ses yeux, un vautour paraît au haut des airs, fond sur l'une d'elles et l'enlève. Sans réfléchir, sans raisonner, l'Enfant de la nature, cédant au sentiment impérieux qui l'entraîne, s'élance après l'oiseau ravisseur. S'il avait des aîles, il irait l'attaquer jusque dans la région des nuages. La rapidité de sa course passe l'imagination. Ses regards perçans suivent le vautour à une hauteur inconcevable; l'œil fixé sur lui, il franchit les colines, gravit les rochers, traverse les torrents; enfin, il parvient à cent pas de son aire. Un précipice épouvantable l'en sépare; mais il lui suffit de voir, à sa portée, l'oiseau qu'il poursuit. Au moment où chargé de son innocente proie, le ravisseur s'abat sur son nid, le vigoureux sauvage saisit une pierre, qui sort à l'instant de sa main comme un trait enflâmé : (17) le vautour est atteint; il tombe et laisse échapper la colombe qui, profondément blessée par ses serres cruelles, tombe avec lui sur les rochers qui bordent le côté opposé du précipice.

L'Adolescent veut voler vers la colombe;

mais comment franchir l'horrible distance qui s'y oppose ? Cet abîme, formé par deux rochers taillés à pic, présente une ouverture de vingt à trente pieds de largeur, et descend à une profondeur que l'œil mesure à peine : au pied de ces deux murailles escarpées bondit avec fracas un torrent écumeux. Le sauvage en gravit les bords, et jettant les yeux à droite et à gauche, cherche s'il ne découvrira point un endroit où les rochers, en se rapprochant davantage, lui présentent une étendue plus facile à franchir. Il voit à peu de distance une espèce de pont que le hasard a formé : c'est un tronc d'arbre desséché par le tems et privé de branches, que l'orage a déraciné, et qui, dans sa chûte, a joint les deux bords de l'abîme. Il y court rapidement, et sans s'assurer de sa solidité, le traverse avec la légèreté du daim. Il était parvenu à son extrémité et posait déjà le premier pied sur la rive opposée, lorsque l'arbre, pourri en cet endroit, se rompt et tombe avec fracas.

L'imprudent Sauvage était mort, son corps déchiré allait ensanglanter le torrent qui roulait au fond du précipice, si la crainte

eût obscurci un instant son instinct naturel; heureusement il ne se douta pas même du danger. Au moment qu'il sentit l'arbre se dérober sous lui, il saisit à deux mains les branches flexibles d'un saule qui croissait dans cet endroit, et y demeura suspendu au-dessus de l'abîme.

Sa situation, en cet état, était néanmoins épouvantable. Attaché à de frêles branchages que le poids de son corps faisait plier dans le précipice, loin du bord, où il lui était impossible d'atteindre, il fallait tôt ou tard que la lassitude le contraignît de les abandonner; et alors il était perdu sans ressource. Il n'y avait qu'un secours étranger qui pût le sauver de la mort. Le malheureux, comme si la nature lui eût indiqué les moyens d'intéresser d'autres êtres à son sort, jetait des regards douloureux au-dessus de lui, et forçant les tons les plus lamentables de son organe, répétait son cri d'appel:

Ish! ish!! disait-il: *ish! ish!!* répondait l'écho.

Plusieurs animaux attirés par ce cri, parurent successivement sur la cîme des rochers: le cerf, le bélier, la chèvre, et une

foule d'autres y vinrent. L'infortuné leur criait envain : *ish ! ish ! !* ils s'en allaient tous après l'avoir inutilement regardé. Le chien seul, penché sur le précipice, aboyait, et grattait de ses pattes la roche inébranlable.

Enfin, un être en tout semblable à lui, se présente à ses yeux ; il lui crie plus douloureusement encore qu'aux autres : *ish! ish!!* Celui-ci le considère un moment ; ensuite il lui répond en imitant son cri, mais d'un ton plus assuré, et en inclinant la tête : *ish ! ish !*

C'était la première fois, sur la face de la Terre, que l'homme répondait à l'homme. Le besoin d'une part, et la pitié de l'autre firent ce miracle (18).

Cependant l'être qui a répondu, arrache à la hâte une longue et forte branche d'arbre, et la dirige vers le malheureux qui s'en saisit. A l'aide de cette machine, dont la nature seule est l'inventrice, il le retire à lui, et le dépose sans accident sur le rocher. A peine l'Adolescent est-il en sûreté, qu'il fixe son libérateur et pleure ; son libérateur le fixe à son tour, et verse aussi quelques larmes : *Ish !* se disent-ils l'un à l'autre

d'une voix attendrie ; ensuite ils se séparent et s'éloignent à grands pas.

Le jeune Sauvage vole à l'endroit où il se souvient d'avoir vu tomber la colombe ; il la retrouve presque sans mouvement à côté du vautour qu'il a abattu. Il la prend dans ses mains, la porte à sa bouche, la réchauffe contre son sein ; et lorsqu'il la voit se ranimer, renaître à ses caresses, et battre des aîles comme pour le remercier de ses soins, il jouit de son premier bienfait.

Mais il faut aussi qu'il songe à appaiser la faim qui le tourmente ; il cherche son arbre nourricier : un chêne frappe ses yeux ; il y court. Dans la route, il apperçoit sur le sommet de la colline un être semblable à celui qui l'a retiré du précipice. Sa vue le frappe pour la première fois ; et, ce qui ne lui était pas encore arrivé, il s'arrête pour le considérer. Un sentiment nouveau fait palpiter son cœur ; il élève vers lui sa colombe en la tenant à deux mains, et, du ton le plus pathétique, lui crie à plusieurs reprises : *ish ! ish ! !*

Après s'être endormi, comme à son ordinaire, auprès de l'arbre qui l'a nourri, il

trouve à son réveil que la colombe qu'il y avait placée a disparu. Il se console de cette perte, et s'achemine, dans l'espoir de la réparer, vers une touffe d'arbustes qu'il apperçoit non loin de là. Le ramage des oiseaux dont ce bocage retentit le confirme dans son idée; il y pénètre, et regarde attentivement de tous côtés; il voit, non la colombe qu'il cherche, mais un objet non moins intéressant et plus rempli de charmes, un être ainsi que lui le chef-d'œuvre de la nature, mais plus sensible, et plus digne encore d'être aimé; une jeune fille qui, parée de ses seuls attraits, dormait sur le gazon solitaire. Sa chevelure, plus noire que l'aîle du corbeau, se répand sur son cou d'albâtre, descend en boucles vagabondes, et couvre une partie de son sein qui, tandis qu'elle repose, s'élève et s'abaisse comme le duvet du cygne voguant sur l'onde; le sommeil, appesanti sur ses yeux, en tempère l'éclat plutôt qu'il ne l'efface; et le gazon fleuri que pressent ses membres délicats en voile les contours voluptueux, qui semblent sortir des plis humides de la robe du matin.

L'Adolescent, d'abord trompé par la ressemblance, croit voir devant lui l'être qui l'a secouru, il ouvre la bouche pour lui adresser son mot chéri; mais un sentiment d'admiration dont il n'est pas le maître, change, avant la fin du mot, la direction de ses idées, et au lieu d'*ish*, il prononce *isha!*

Ce mot, articulé avec véhémence, éveille la jeune fille qui, à l'aspect d'un être inconnu, cédant à la timidité naturelle à son sexe, prend soudain la fuite; mais le sauvage l'a vue, il vole sur ses traces; rien ne peut la sauver. Le désir nouveau qui le maîtrise est un feu dévorant, une fièvre impétueuse qui le consume. Il n'est point de dangers, point d'obstacles qui puissent l'arrêter. Vainement la frayeur prête des aîles à la beauté fugitive : Atalante même n'échapperait pas à sa poursuite. Après avoir, sans succès, épuisé toutes les ruses, hors d'haleine et prête à succomber, elle est contrainte de revenir dans le bosquet d'où elle est partie. Il s'y précipite sur ses pas.

Le feuillage qui le couvre redouble d'épaisseur, et défend même aux rayons du

jour d'y pénétrer. Un Dieu seul y règne : c'est l'amour, le plus impétueux, le plus puissant des sentimens émanés de la Nature ; l'amour, la première des passions.

LETTRE XI.

Suite d'ISHA. Isha devient mère. Développemens de l'intelligence humaine. Découverte du feu. Événement.

L'HOMME sauvage sort du bosquet où l'amour l'a rendu heureux, il quitte celle que sa reconnaissance, unie à son admiration, lui ont fait nommer Isha ; mais, il faut le dire à sa honte, il ne la quitte pas plein de ce sentiment tendre et profond qu'éprouverait, dans cette circonstance l'homme social ; il la quitte sans regret, sans trouble, sans remords ; son cœur partage le calme de ses sens, et l'imagination, qui n'a pas été émue, ne lui retrace rien pour l'avenir. (*a*) Isha est dans une situation à-peu-près semblable. Si son amant demeurait auprès d'elle, peut-être le verrait-elle avec plaisir ; mais il s'éloigne, elle s'en sépare sans peine. Ils ne soupçonnent ni l'un ni l'autre les suites que

(*a*) J. J. Rousseau, *Discours*, etc. pag. 116.

doit avoir leur hyménée; leur faible entendement ne porte point la prévoyance jusques là; ils ignorent quels nœuds sacrés les unissent; ils ne savent pas qu'il existe déjà un être qui participe à l'existence de tous deux, et qui doit, en voyant le jour, sceller leur union d'un sceau irréfragable; ils se quittent sans former même le projet de se revoir : mais la nature qui marche irrésistiblement à son but, va hâter le moment destiné de tout tems à voir réunir la première famille, et naître la première société.

L'hymen formé sous ses auspices a été fructueux. Isha est mère. Pendant neuf mois elle porte dans son sein le gage précieux de sa fécondité; au bout de ce tems, elle donne le jour à un fils, et le reçoit dans ses bras, seule dans un bois solitaire, en présence du ciel, et sans autre guide que la nature. Elle approche d'abord ses lèvres débiles de son sein nourricier, et conduite par un instinct qui ne saurait l'égarer, fait couler dans ses veines un lait pur comme la rosée du ciel.

Heureuse d'avoir ainsi doublé son existence, Isha n'est point obligée, comme les femelles des autres animaux, de laisser son

enfant à l'abandon, caché dans quelque antre sauvage, pour aller chercher sa nourriture : elle le porte dans ses bras ; elle marche en le couvrant de baisers, avantage inappréciable dont l'homme jouit seul, et qui le dédommage bien de sa longue enfance ! (*a*) Lorsque la femelle du roi des forêts, la lionne même étant poursuivie, se voit contrainte d'abandonner ses petits à la merci d'un ravisseur ; la femme, au moindre bruit qui vient alarmer sa tendresse maternelle, saisit son enfant, seul objet de ses soins, et disparaît avec lui.

Mais tandis que la belle Isha, grâce aux bienfaits de la providence, nourrit son fils et protège sa faiblesse, son infidèle époux erre loin d'elle sans penser qu'il est père, sans se douter qu'il puisse l'être. Cependant, le tems qui s'est écoulé depuis leur séparation n'a point été tout-à-fait perdu pour lui. La Nature, qui le destine à être un des premiers fondateurs de la société, développe tous les jours ses facultés morales, et ajoute à son intelligence. A force de voir les ani-

(*a*) Rousseau, *Discours*, etc. p. 69.

maux divers qui peuplent sa demeure, il parvient à distinguer leurs espèces, à imiter leur industrie, à suivre leurs allures, à copier leurs cris différens. Comme il n'a point d'instinct particulier, il s'approprie celui de tous. Son entendement est comme une surface bornée et privée de caractères, mais qui peut s'étendre à volonté pour recevoir toutes les impressions. Tout lui est facile. Il court avec le daim, grimpe avec l'écureuil, lutte avec le taureau, nage avec les poissons, chante avec les oiseaux. Son corps résiste à toutes les fatigues; sa voix se plie à toutes les inflexions.

Deux hasards heureux qu'il n'oubliera jamais, lui ont appris à connaître les êtres de son espèce. Quoique sa raison ne soit pas assez formée pour saisir tous les rapports de ses aventures du précipice et du bosquet, elles sont toutes deux gravées dans sa mémoire en traits ineffaçables. Les deux mots qu'il a prononcés alors servent même à les lui retracer. Il ne voit pas un homme qu'il ne l'appelle *Ish ;* il ne découvre pas une femme qu'elle ne réveille l'idée d'*Isha.* Les hommes qu'il rencontre le plus souvent,

accoutumés à s'entendre donner ce nom, le lui rendent; de manière qu'après être devenu de simple cri d'appel, le nom d'un seul individu, *ish* s'applique enfin à l'espèce en général, et devient le synonime d'*homme*. (19)

On doit bien croire que l'Homme de la nature, tout fier d'avoir crée deux mots qui lui rappellent des souvenirs attendrissans, et de les avoir communiqués, ne perd pas l'occasion d'en créer de nouveaux qui réunisssent le même avantage. S'il lui arrive, dans une circonstance imprévue, frappante, de jeter un cri particulier, il le recueille et le conserve; s'il lance au loin, pour sa défense, une pierre rapide, s'il fait mouvoir d'un bras nerveux un pesant bâton, il en écoute le sifflement, et l'imite avec la voix; s'il entend un animal dont le cri le flatte ou l'effraie, il crie comme lui, et se le désigne ensuite par son propre cri. Ainsi son langage se forme et s'enrichit. La nature entière est le fond inépuisable où il cherche ses inflexions; son oreille, le sens délicat qui les juge et les classe; sa voix, l'instrument flexible qui les reproduit.

Presque tous les mots de cette langue

primitive sont passionnés, sonores ou imitatifs.

Passionnés, comme ceux des objets qu'il aime ou dont il reçoit des bienfaits journaliers, comme : *Isha*, une femme; *Ela*, un chêne; *Esh*, du feu; *Hu*, de l'eau; *Her*, la terre; *Ab*, du fruit, etc.

Sonores, comme ceux des choses qu'il admire, mais qu'il ne peut ni toucher ni entendre, comme : *Or*, la lumière; *Shou*, le soleil; *Mon*, la lune; *Sham*, le ciel; *to*, tout.

Imitatifs, comme ceux des êtres auxquels il applique des sons qu'ils rendent, comme: *Rouah*, le vent; *Raham*, le tonnerre; *Scyth*, une arme de trait; *Czar*, une arme tranchante; *Meh*, une brebis; *Miaou*, un chat; *Thur*, une tourterelle; *Corb*, un corbeau; *Boous*, un bœuf, etc (20).

Sa mémoire, qu'il charge de ces mots nouveaux, se développe par degrés. A l'aide de quelques pierres tranchantes, il taille des branches de bois dur, et s'en façonne des armes. Bientôt le feu lui fournit les moyens de varier sa nourriture, et ouvre une nouvelle source à son industrie.

Un jour, après un violent orage, il s'était rendu au pied de l'arbre fertile dont le gland le nourrit. Il s'apprêtait à y prendre son repas frugal, lorsqu'avec une surprise qu'il est difficile d'exprimer, il voit un être inconnu attaché à l'une des branches desséchées du chêne ; c'était le tonnerre qui, en tombant sur l'arbre, en avait embrâsé la partie la plus combustible. (*a*) L'époux d'Isha s'imagina que c'était un animal affamé qui venait lui disputer sa nourriture, et allait non-seulement épuiser les fruits, mais consumer l'arbre tout entier. Dans cette croyance, il grimpe avec agilité le long du tronc, et porte la main sur la flamme ondoyante pour la saisir. Un sentiment douloureux lui fait jeter un cri; il pense que l'animal l'a mordu; il renouvelle sa tentative avec plus de précaution que la première fois, et ressent une douleur encore plus vive. Il abandonne alors une lutte inégale, et descend de l'arbre, tout consterné de son malheur.

Cependant le feu qui se glisse de branche

(*a*) Diodore, liv. I. Rousseau, *Disc.* etc. p. 117.

en branche, petille dans les rameaux verds; s'attache à tout, dévore tout, s'augmente de ses propres ravages, et bientôt, malgré sa vigueur, envahit jusqu'au tronc robuste du chêne. Ce spectacle, nouveau pour le Sauvage, captive son ame. Comme la journée a été humide, et que lui-même a beaucoup souffert de l'orage, la chaleur qu'il éprouve à la distance où il est placé, le récrée et lui fait plaisir. Il avait d'abord pris le feu pour un faible animal, maintenant il le prend pour un être puissant, terrible, surnaturel. La douleur aigue qu'il a ressentie lorsqu'il a voulu lutter avec lui, la frayeur dont il a été saisi, l'étonnement où il est plongé à l'aspect de ses effets, les douces impressions dont il est pénétré, tout concourt à lui suggérer de la Divinité une idée qui, toute imparfaite et grossière quelle est, le remplit cependant de vénération.

Après avoir pris ailleurs son repas, le Sauvage revient voir son chêne embrâsé; il trouve que quelques brandons, en tombant, ont communiqué le feu à un amas de broussailles, que le hasard et le vent avaient accumulé en cet endroit; un instinct machinal

lui fait pousser d'autres débris dans le brasier, et sa joie est extrême de les voir s'enflammer aussitôt : ainsi il apprend à entretenir le feu. La conservation de cet élément devient pour lui une espèce de devoir religieux. Comme il s'apperçoit que le bois sec s'embrâse plus vîte que le bois encore verd, il s'attache à découvrir dans la forêt les arbres morts qui peuvent fournir des alimens à son foyer. (*a*) Cette recherche devient sa première occupation.

Un matin qu'il a pénétré dans un endroit extrèmement touffu de la forêt, ses oreilles sont frappées d'un cri lointain qui l'affecte douloureusement ; il suit la direction de ce cri, et marche aussi rapidement qu'il le peut sur un terrein hérissé de roches et de ronces. En peu d'instans il parvient à l'issue de la forêt, et se trouve précisément sur le bord du même précipice où il a failli perdre la vie. Il s'arrête et regarde du côté opposé.

Comment peindre le tableau déchirant qui se présente alors à ses yeux, et la situation

(*a*) Vitruve, lib. II.

affreuse dans laquelle il se trouve ! S'il n'est pas de tourment plus cruel pour un cœur sensible que celui de voir souffrir un être intéressant et faible, sans pouvoir lui porter aucun secours, qu'on juge de l'horrible agitation qu'il éprouve, à l'aspet d'une malheureuse femme luttant seule contre une bête féroce, dont la dent meurtrière menace, jusque dans ses bras, son jeune enfant, l'objet de ses sollicitudes. (*a*) Envain cette mère courageuse résiste au monstre; ses cris, ses efforts ne peuvent l'empêcher de saisir l'innocente victime, de briser ses membres délicats, et de déchirer de ses ongles les entrailles palpitantes de son fils.

Si l'on peut concevoir quelles sont, à cette vue, les angoisses du sauvage, qu'on se figure quelle est sa surprise, en reconnaissant dans la femme couverte de morsures et jetée évanouie à côté de l'enfant expirant, cette même Isha dont le souvenir a vécu dans son cœur! Rempli d'un sentiment dont il est impossible d'exprimer l'énergie, il court comme un

---

(*a*) Voyez Mandeville, fable des Abeilles : *the grumbling hive.*

furieux sur le bord du précipice, jette les yeux dans le gouffre, et grince des dents à l'aspect de l'obstacle insurmontable qui l'arrête.

Tout-à-coup, comme si un trait de lumière venait le frapper, il part avec la rapidité de l'éclair, vole sur les rochers inégaux qui bordent l'abîme, et parvient, après une course longue et pénible, à l'endroit où les rochers s'unissent et présentent un passage sur le torrent. Il franchit ce passage dangereux, et tournant de l'autre côté avec la même vîtesse, arrive, hors d'haleine, à l'endroit où s'est passé l'événement funeste dont il a été le témoin.

LETTRE XII.

Premier principe de la Société : l'amour conjugal. Conclusion d'ISHA.

A l'arrivée du Sauvage, il n'existait plus le moindre espoir de sauver l'enfant ; la bête féroce s'en était emparé, et l'avait emporté pour servir de pâture à ses petits. Isha, lorsqu'elle revint à elle-même, chercha vainement cet objet de sa tendresse ; les traces sanglantes qu'elle apperçut lui annoncèrent son malheur. Son désespoir alors n'éclata point par des cris. Immobile, assise sur la pierre ensanglantée, elle penchait sa tête sur le torrent, et fixait son onde impétueuse.

Lorsqu'elle put envisager le Sauvage, et qu'elle reconnut dans ses traits, les traits de l'enfant qu'elle venait de perdre, son corps éprouva un frémissement convulsif ; deux ruisseaux de larmes coulèrent involontairement sur ses joues ; elle tendit la main vers lui, le regarda expressivement, et lui mon-

trant ensuite le sang dont l'herbe était arrosée, lui apprit ainsi la mort d'un autre lui-même.

Pendant cette scène muette, le Sauvage, en proie à mille sensations diverses, debout, la tête inclinée sur sa poitrine, paraît absorbé dans sa douleur. Enfin il jette sur cette mère désolée des regards où la nature imprime pour la première fois le plus noble caractère : celui de la piété conjugale; il lui tend la main, et lui donne tendrement le nom d'Isha.

Isha comprend le nom qui lui est adressé, et le répète avec un accent enchanteur.

Le malheur qui vient de leur arriver éclaire les deux époux; il opère dans leur âme une révolution dont le genre humain doit éprouver les suites heureuses. La femme apprend qu'elle a besoin d'un secours étranger : l'homme sent combien il lui importe de veiller sans cesse à la conservation des objets de son amour. Tous deux forment tacitement le projet de ne se plus quitter. Les bras mollement enlacés, ils s'éloignent d'un lieu qui leur rappelle un souvenir funeste. L'époux d'Isha, pour premier témoignage de sa tendresse, la

conduit à l'endroit où ses soins entretiennent le feu céleste. La vue de cet élément réjouit Isha ; sa chaleur bienfaisante ranime ses sens ; elle apprend à le connaître, à ne pas le craindre, à le maîtriser, à s'en servir.

L'habitude d'être ensemble répand un charme nouveau sur tous les instans de leur vie. Mille choses qui ne les frappaient pas, étant isolés, les intéressent maintenant qu'ils sont réunis : ils admirent ensemble le lever du soleil, s'attendrissent à son coucher, évitent ses feux dévorans, et se retrouvent encore dans l'obscurité des nuits. Le Sauvage apprend à Isha les mots qu'il a inventés ; Isha les répète, et ces mots lui deviennent plus chers.

Mais Isha est mère pour la seconde fois. C'est alors que la tendresse de son époux ne connaît plus de bornes ; c'est alors que l'image de la bête féroce déchirant les entrailles de son fils, l'obsède jusque dans son sommeil, éveille toutes les ressources de son industrie, et lui suggère tous les jours de nouveaux moyens pour éviter un semblable malheur. Lorsque la tempête couvre

de ses aîles noirâtres les campagnes attristées, s'empare des voûtes du ciel, et verse sur la terre ou la pluie orageuse, ou la grêle retentissante, l'Homme sauvage ne souffre plus pour lui seul, il souffre pour sa femme et pour son enfant; il songe à les garantir des intempéries de l'air, et n'y songe pas envain. Il choisit un terrein propice et y construit, à l'aide de quelques branches enfoncées en terre, une hutte enduite d'argile, et couverte de ramée ; ainsi s'élève le premier Palais de la terre, sous les auspices de l'amour.

Isha est à l'abri des injures de l'air; mais ce n'est point assez, il faut qu'elle puisse se nourrir avec facilité. Comme elle a donné le jour à un troisième enfant, et qu'elle se trouve avoir un nourrisson de plus, elle ne peut, sans une fatigue extrême, les porter ensemble dans les forêts, d'ailleurs, des hivers longs succèdent à des étés brûlans ; souvent la Terre, dépouillée de fruits, n'offre, pour appaiser la faim de ses habitans, que quelques plantes rares couchées sur des sables arides, ou couvertes par des monceaux de neige; l'exemple des animaux donne à l'homme

la prévoyance dont il a besoin. Il examine quelles sont les racines qui se conservent le mieux, et il en fait des amas.

Isha n'est plus exposée à souffrir des atteintes de la faim ; mais ce n'est pas encore assez. Retenue dans la hutte par une famille qui s'augmente tous les ans, elle devient plus sédentaire, s'accoutume à un genre de vie plus doux, qui n'ajoute à ses grâces qu'aux dépens de sa force primitive : son époux, qui ne s'en éloigne jamais sans crainte, cherche les moyens de s'en éloigner le moins possible ; il imagine, pour cet effet, de rassembler autour de sa cabane autant de plantes et de fruits qu'il peut. A l'aide de pierres tranchantes et de bâtons pointus, il cultive quelques légumes grossiers. Bientôt le hasard l'instruit des lois de la végétation ; des fruits qu'il oublie dans la terre, y germent, s'y développent, et produisent des plantes qui portent des fruits semblables : la vue de ce phénomène lui inspire l'idée de faire avec méthode ce qu'il a fait sans dessein. Ainsi naît l'Agriculture, le premier des arts et la première occupation de l'homme : elle est l'ouvrage de l'amour conjugal.

Mais cette hutte si bien approvisionnée, cette hutte entourée de fruits, que l'époux d'Isha doit à son industrie, ne tarde pas à lui attirer de nombreux ennemis. Après les bêtes féroces, viennent les animaux sauvages et l'homme même. De-là naissent mille combats. La nécessité double ses forces ; il invente de nouvelles armes ; il s'exerce à tendre des piéges ; il déploie toutes les ressources de son génie naissant. Les bêtes féroces éprouvent son courage, les animaux sauvages son adresse ; et quant à l'homme, il a recours contre lui à d'autres moyens : il entoure sa demeure d'une espèce de palissades, au pied desquelles il creuse un fossé profond, en mémoire du précipice qui a deux fois arrêté son audace. Ensuite il dit : *Ceci est à moi* (*a*).

Ainsi naît la propriété, cette fille aînée de l'agriculture : la propriété, d'où découlent toutes les lois civiles, et qui sert de base à la société.

Ce n'est pas que quelques hommes ne tentassent de franchir le fossé, et d'arracher les

---

(*a*) Rousseau, *Discours*, etc., p. 115.

palissades; mais comme ils venaient isolément et sans précautions, ils furent repoussés. Les autres, frappés de cette invention nouvelle, cherchèrent plutôt à l'imiter qu'à la détruire : ensorte que le Caucase fut bientôt couvert d'une infinité de huttes semblables, dont les habitans furent tous intéressés à se prêter mutuellement secours.

Le premier animal qui s'y introduisit en qualité d'ami et de commensal, fut le chien. Dès long-tems il avait témoigné son attachement à l'homme, et méritait, à ce titre, de partager sa demeure; malheureusement il y apporta un exemple pernicieux, qui ne fut que trop tôt et trop constamment suivi: celui de poursuivre les animaux timides, de les égorger, et de se rassasier de leurs chairs palpitantes.

Malgré les palissades et le fossé, les plantes choisies dont la hutte d'Isha était remplie y attiraient une foule d'animaux; son époux, forcé de les combattre, les abattait souvent sous ses coups, et livrait ensuite leurs cadavres à son chien, qui les dévorait. A force de le voir ainsi profiter de sa victoire, son maître fut tenté de l'imiter : il osa porter

à ses lèvres un lambeau sanglant, et trouva qu'il pouvait s'en nourrir; il en fit goûter à sa famille, qui en mangea comme lui, et la sensible Isha, ayant déguisé cette chair en la faisant griller sur des charbons ardens, la préféra, comme eux, aux plantes les plus savoureuses.

Alors, au lieu d'écarter les animaux de sa hutte, le Sauvage leur tend toutes sortes de piéges pour les y attirer; mais ceux-ci, reconnaissant enfin le sort qu'on leur destine, s'en éloignent avec horreur. L'habitude de vivre de viande, une fois contractée, ne se perd plus. L'Homme, qui n'est déjà plus celui de la nature, a recours à l'adresse. Il choisit des animaux les plus dociles, pour en former des troupeaux, où il se promet de puiser au besoin; et quant aux animaux plus sauvages, il les réserve pour sa chasse, et suit encore à cet égard l'exemple du chien, qui devient l'instrument de ses plaisirs.

Mais déjà sa famille était considérablement augmentée. Des garçons robustes et fiers comme leur père, des filles belles et douces comme Isha, s'élevaient dans la hutte: les plus tendres rapports y unissaient les cœurs;

les sentimens les plus doux y rapprochaient les âmes : là, se réunissaient pour la première fois l'amour conjugal et paternel, la piété fraternelle et filiale.

Les autres huttes s'étaient peuplées à-peu-près de même. Les hommes qui les habitaient s'apprivoisèrent, se reconnurent, se rapprochèrent ; ils adoptèrent avec les inventions de l'époux d'Isha, ses habitudes et son langage : comme lui, ils entretinrent du feu, et lui rendirent une sorte de culte. Cependant leurs liaisons s'étendirent, leurs nœuds se resserrèrent ; ils se réunirent pour des chasses ; ils formèrent des engagemens et des alliances ; enfin la société prit de rapides accroissemens.

Les jeunes-gens des deux sexes s'accoutumèrent à se rassembler sous le même arbre, sur le même gazon : la danse et le chant, vrais enfans de l'amour, y naquirent de leurs loisirs. L'amour vint folâtrer au milieu d'eux, menant à sa suite l'hyménée qui, libre, mais constant dans son choix, acheva de raffermir la Société naissante, en lui donnant un garant de plus : le Bonheur.

L'époux d'Isha, avant de rendre à la Terre

sa dépouille mortelle, put voir ses enfans, et la suite nombreuse de ses petits enfans, jusqu'à la cinquième génération, bénir ses bienfaits, et verser sur ses cheveux blancs des larmes de reconnaissance. Isha, qui lui ferma les paupières, ne lui survécut que de quelques jours. Leurs descendans les inhumèrent ensemble sur les bords du même précipice où la bête féroce, en leur ravissant leur premier fils, leur inspira l'idée de se réunir, et prépara ainsi la félicité du Monde.

LETTRE XIII.

Du Peuple primitif et de ses Colonies.

MAINTENANT que, grâce au manuscrit d'Isha, tu as pu appercevoir de quelle manière la société humaine s'est formée, tu desires sans doute connaître les développemens des connaissances et des institutions de ce Peuple, dont l'origine t'a vivement intéressée. Je voudrais de bon cœur satisfaire ta curiosité; mais c'est ici que les difficultés se présentent en foule : comment, en effet, te donner des notions justes sur un sujet aussi vague? Tous les monumens sont détruits; non-seulement la race de ces hommes primitifs est anéantie, mais leur nom même est perdu; un faible souvenir surnage à peine sur les ténèbres profondes de l'oubli. Je n'ai, ma chère Sophie, que des conjectures à te donner; écoutes-les, si tu prends quelque plaisir à ces essais, et pardonne au désordre qui va régner dans cette lettre.



Nous avons vu comment l'homme sauvage put, à l'aide du feu, se former de la Divinité une idée imparfaite et grossière; mais j'aime à croire qu'à mesure que son entendement se fortifia, cette idée devint plus nette et plus pure. Le sentiment intime qu'il acquit que le feu n'existait pas par lui-même, lui persuada bientôt que la Nature, qu'il admirait, avait aussi un auteur, et cette persuasion dût le conduire aux pieds du souverain des Êtres. Mais les sens, qui aiment à se fixer, l'emportent toujours sur l'entendement ; il faut à l'homme un objet sensible. Le Soleil et l'Océan parurent à ses yeux des images dignes de l'Être suprême ; il commença par admirer Dieu dans ces images, et finit par adorer réellement le Soleil et l'Océan.

Après avoir hasardé cette conjecture sur le culte, je voudrais envain me taire sur le Gouvernement ; entraîné par mon sujet, je ne puis me dispenser de t'en dire un mot. Tout me persuade que le gouvernement de ce peuple dut être monarchique.

L'homme est né libre, sans doute ; mais il ne peut conserver toute sa liberté, qu'au-

tant qu'il peut se suffire à lui-même, et qu'il se résout à vivre seul ; dès qu'il a besoin de ses semblables, et qu'il se crée des biens d'opinion, il perd une partie de son indépendance.

On a fait des volumes pour chercher quel avait été le premier des gouvernemens. Je crois que c'est dans le sein des familles qu'il faut en chercher les principes, et que toutes les révolutions politiques peuvent se réduire à ce peu de lignes.

Plusieurs familles s'unissent ensemble pour se prêter un appui mutuel : voilà l'origine des républiques. Mais leur nombre s'augmente ; l'intérêt des chefs se croise ; l'ambition s'allume ; un des chefs l'emporte sur ses rivaux : voilà un roi. Si ce roi, que la force a placé sur le trône, s'y maintient par le consentement volontaire du souverain, c'est un monarque légitime ; son pouvoir est sacré ; sa personne devient inviolable : s'il s'y maintient par la force, c'est un tyran. Le peuple qu'il opprime médite sourdement une révolution, la consomme ; le trône s'écroule. Si ce sont des hommes puissans qui ont conspiré, l'aristocratie succède à la

monarchie ; si la multitude s'est insurgée, c'est la démocratie qui la remplace. Alors le cercle politique est parcouru. Ces dernières formes de gouvernement subsistent jusqu'à ce que l'aristocrate se fasse roi, que le démocrate se donne un monarque, ou qu'ils soient tous les deux anéantis par la conquête.

Le Peuple primitif, avec un culte et des lois, devait avoir aussi des arts ; mais pour désigner ceux que son industrie fit naître, la raison est trop faible, et l'imagination trop ardente : on dit que Prométhée fut son premier instituteur. (*a*) C'est ce même Promethée qui, suivant le récit des Poëtes, pétrit l'homme de ses mains puissantes, et l'anima du feu céleste. Quant à la supériorité physique de ces Pères du genre humain, toutes les traditions antiques s'accordent à dire que la Terre fut originairement habitée par une race d'hommes extraordinaires. Moïse dit expressément, que des anges ayant rendu mères les filles de Caïn, donnèrent

(*a*) Eschyle, monologue de Promethée, enchaîné au Caucase.

naissance à des enfans d'une taille colossale. (21) Toute l'antiquité a retenti du combat des Dieux contre les Titans ; les Scythes et les Siamois se donnent des géans pour législateurs : mais c'est sur-tout aux environs du Caucase que les Orientaux ont placé ces êtres supérieurs, qu'ils appellent Dives, (*a*) qui réunissaient, selon eux, à des facultés physiques et morales presque surnaturelles, une existence de mille ans.

Or, des géans qui vivraient plusieurs siècles, devraient acquérir nécessairement une intelligence supérieure à des hommes qui n'existent pas cent ans. D'ailleurs la Terre, dans son adolescence, nourrissait sans doute des êtres plus forts et plus industrieux que nous, qui ne l'habitons que dégénérée et dans son déclin.

Quoiqu'il en soit de ces hypothèses, on ne peut douter que parmi les arts en honneur dans ces tems reculés, celui de la navigation ne tînt le premier rang. Entourés des mers de tous côtés, les hommes durent chercher

(*a*) Herbelot, au mot *Dives*.

de bonne heure à subjuguer cet élément; la proximité des ondes facilita les expériences; la curiosité inspira les premiers moyens; et dans la suite, lorsque les puînées de la famille furent contraints de s'expatrier, et qu'ils rencontrèrent des bras de mer sur leur route, la nécessité doubla leur industrie, et l'art nautique se perfectionna.

Les causes de ces émigrations sont faciles à sentir. Le Caucase, chargé d'une population surabondante, ne pouvait plus suffire à la subsistance de ses habitans; il fallut songer à former des colonies qui allassent chercher, loin du peuple indigène, une nouvelle patrie. Heureusement la mer, dans sa retraite, avait laissé la chaîne de la montagne à découvert, et les nouveaux colons n'eurent qu'à suivre sa direction pour rencontrer des terres vierges, que leur culture rendit fécondes.

Mais si quelques colonies se fixèrent d'abord, d'autres errèrent long-tems sans se fixer. Tu sais, Sophie, combien la curiosité est inquiète; elle ne se rassasie que difficilement, et quand on est en voyage, on aime à tout voir. Tel est le Peuple que l'on nomme *Nomade*. Ce Peuple ne cultive pas la terre;

car, s'il la cultivait, il aurait un établissement fixe, et dès-lors il perdrait ce nom.

On distingue plusieurs sortes de Peuples Nomades : ceux qui vivent des fruits qu'ils rencontrent, et du lait de leurs troupeaux, sont appelés *Pasteurs :* on nomme *Chasseurs*, ceux qui, parcourant de vastes forêts, ont le courage d'y chercher leur proie, sans avoir l'industrie de les défricher : enfin, on désigne sous le nom d'*Ichtyophages*, ceux qui habitent les bords de la mer, où ils se nourrissent de poissons. C'est dans le sein des pasteurs que les poëtes antiques ont puisé leurs fictions les plus ingénieuses ; c'est leur âge qu'ils ont nommé l'âge d'or. (*a*) Les seconds leur ont fourni l'idée des héros et des conquérans : quant aux Ichtyophages, dont on rencontre encore quelques vestiges dans le voisinage du pôle, ils ne leur ont pas fait l'honneur d'en parler.

PARMI ces colonies primitives, il en

(*a*) Hésiode, *poëme des œuvres et des jours*, vers 108 et 230. Tibule, 3e. *élégie* du liv. Ier. Virgile, *églogue* 4e. Ovide, *métamorphoses*, etc. etc.

est trois qui méritent principalement de fixer notre attention, en ce qu'elles paraissent, à peu d'exceptions près, avoir été l'origine des nations puissantes, qui ont dominé tour-à-tour, soit en Afrique, soit en Asie, soit en Europe.

La première fut celle des Atlantes. Cette colonie alla s'établir sur le mont Atlas, auquel elle donna son nom, s'étendit successivement sur les bords de l'Océan, occupa l'Afrique entière, une partie de l'Europe, et les côtes de l'Asie : elle usurpa la première l'empire des mers, cultiva avec un égal succès le commerce et l'agriculture, et perfectionna l'art de la guerre : ses rois devinrent les maîtres du Monde, et long-tems après qu'elle eut disparu de la face de la Terre, ses héros furent les dieux des nations.

La seconde colonie qui descendit du Caucase, fut celle des *Péris* ou Perses, *Parsis* ou Parthes. Elle vint s'établir sur la partie de l'Asie la plus élevée, et la plus voisine du berceau de ses pères, et cultiva l'immense plateau qui s'étend à l'orient de la mer Caspienne. Elle s'étendit ensuite dans les plaines environnantes, à mesure que le Continent,

sortant du sein des eaux, offrit de nouvelles terres à son industrie. Favorisée par un ciel serein, par un climat doux et tempéré, elle developpa la première les trésors du Génie, dans cet âge du Monde, où l'esprit humain était encore dans toute sa vigueur. Ses Sages, dont les découvertes firent l'admiration des peuples, passèrent pour des êtres surnaturels, et leurs bienfaits pour des miracles ; ils devinrent, après leur mort, des esprits protecteurs, maîtres des élémens.

Les Scythes, ou Celtes, furent la troisième colonie qui se sépara du Peuple primitif. Celle-ci se répandit d'abord au nord de l'Asie, et pénétra en Europe depuis le Pont-Euxin jusqu'aux îles Britanniques, et depuis les rives du Tage jusqu'à celles du Borysthène. Elle devint la tige d'une foule de nations belliqueuses, qui ne connurent d'autre occupation que la guerre, et d'autre gloire que celle des combats. C'est du milieu d'elles que sortirent ces hordes vagabondes et cruelles qui, fondant sur les nations pacifiques, y portèrent, à diverses reprises, la dévastation et la mort.

Je pourrais, à l'aide d'une érudition plus

orgueilleuse qu'amusante, appuyer ce systême historique, dont la simplicité n'est pas le moindre mérite ; mais j'aime mieux que ses développemens lui servent eux-mêmes de preuves, et que la lumière s'élève sans effort, et s'augmente insensiblement, comme celle d'un jour pur qui chasse les ombres de la nuit.

Sans chercher à fixer l'époque des émigrations diverses, suivons-les dans leur route, et tâchons de rassembler quelques débris flottans sur le goufre des siècles ; pour en former les premières lignes de l'Histoire.

Quoique la colonie des Atlantes ne soit peut-être pas la première des trois, c'est elle néanmoins que je vais offrir la première à tes regards : ainsi la scène va changer, et le Caucase va faire place à l'Atlantide.

LETTRE XIV.

AFRIQUE.

Histoire des Atlantes.

Le Savant qui a le mieux connu l'analogie des langues, et qui, à force de travaux, a découvert l'existence d'une langue unique, dont toutes les autres sont dérivées, le laborieux Gébelin, dit que le nom d'ATLAS vient d'un mot primitif qui signifie *les grains conservés après la récolte.* (a) Je suis bien aise de trouver, dès le premier pas, une preuve de mon assertion, sur l'amour des Atlantes pour l'agriculture. J'espère que les noms des PÉRIS et des SCYTHES expliqueront aussi bien le goût que je donne aux uns pour les occupations pacifiques, et aux autres pour les combats.

(a) *Allégories orientales*, pag. 61.

Il est présumable que cette horde de jeunes colons, en descendant du mont Caucase, n'alla pas d'abord s'établir sur l'Atlas : cette longue route eût excédé ses forces. Tout me persuade qu'elle dût peupler le Liban avant de pénétrer jusqu'en Afrique. L'historien Josephe assure que la première ville du Monde fut bâtie sur cette montagne ; et un poëte ancien (*a*) nomme cette ville Béryte, qu'il qualifie d'Astre du Liban, de Nourrice des villes, d'asile charmant où Vénus aborde en sortant du sein des flots ; et où cette Déesse devient mère de Cupidon. D'après ces témoignages, il paraît certain que les Atlantes ont habité la Phénicie, l'Arabie, l'Éthyopie, la Lybie ; enfin toute la chaîne de montagnes qui s'étend depuis le Caucase jusqu'à l'Atlas, avant d'établir le siége de leur empire dans cette île fameuse, dont la recherche a coûté tant de peines, et fait naître tant d'erreurs.

J'entends parler de l'île Atlantide, submergée depuis plus de dix mille ans, suivant le récit de Platon, et que nos modernes

(*a*) Nonnus, cité par Court de Gébelin.

savans ont tenté de faire sortir du fond des abîmes.

Cette île célèbre, suivant le disciple de Socrate, était située sur les bords de la mer Atlantique, vis-à-vis le détroit de Gibraltar...... « Elle était plus étendue que » l'Asie et la Lybie ensemble..... Dans cette » Atlantide, il y avait des rois fameux par » leur puissance..... ils régnaient sur toutes » les contrées limitrophes de la Lybie jus- » qu'en Egypte, et du côté de l'Europe, » jusqu'à la Tyrrhénie..... Il survint d'affreux » tremblemens de terre, et des inondations » désastreuses...... Dans l'espace de vingt- » quatre heures, l'île et tous ses habitans » disparurent (*a*) ».

La recherche qu'on a faite de cette île a donné lieu à d'étranges hypothèses. L'un a cru la voir en Palestine; (*b*) l'autre l'a été chercher en Amérique; (*c*) celui-ci a fait voile vers les Canaries; (*d*) celui-là vers les

(*a*) Platon, *dialogue de Timée*.

(*b*) Baer, *Essai sur l'Atlantide*.

(*c*) Tournefort.

(*d*) Laborde, *Histoire de la mer du Sud*.

Antilles ; (*a*) tous ont tenté, argonautes nouveaux, la conquête de ce trésor, mais l'erreur systématique a toujours mal guidé leur navire. Enfin, un Suédois nommé Rudbeck prétendit avoir découvert, dans sa patrie, les débris de l'Atlantide de Platon. Sa patrie lui sut gré d'avoir transformé les bords stériles de la Suède en un séjour délicieux, et remplacé par le beau Ciel des Atlantes les brumes éternelles qui couvrent ses rivages ; mais l'Europe, moins crédule, détruisit, à l'aide du sceptre de la critique, ce fragile enchantement : la Suède cessa d'être le berceau des Dieux, et l'Atlantide resta sous les eaux.

Malgré ce revers essuyé par l'apôtre du Nord, le système de Rudbeck fit naître en France un ouvrage charmant : *les Lettres sur l'origine des Sciences et sur l'Atlantide*, adressées à Voltaire, par l'infortuné Bailly. L'écrivain français, plus hardi encore que le suédois, à l'aide d'une imagination brillante, et d'une logique ingénieuse, place dans le Spitzberg, et sous les glaces du pôle, la métropole du genre humain.

(*a*) *Essai sur la population de l'Amerique.*

MAIS sans nous arrêter encore à fixer d'une manière moins extraordinaire la situation de cette île qui, suivant la tradition la plus authentique, ne fut découverte et peuplée par Neptune, que long-tems après l'établissement des Atlantes en Afrique, tâchons de réunir quelques rayons épars sur ces hommes célèbres que l'admiration des peuples a déifiés.

Le premier dont le nom paraisse dans les annales du Monde, est Acmon qui, suivant Strabon, (*a*) descendit du Caucase pour venir habiter les rives du Thermodon. Je n'affirmerai point que cet Acmon ait été le guide de ces colons dont je viens de parler; mais je ne vois pas sans plaisir, de l'aveu des plus sages historiens de l'antiquité, un des premiers rois du globe, descendre de la montagne où j'ai placé le berceau du genre humain. Quoiqu'il en soit, Acmon bâtit une ville de son nom dans la Phrygie, et s'y établit; il fut le père d'Ouranos, dont le nom figure à la tête de la nombreuse famille des dieux du Paganisme. C'est sans doute lui que San-

(*a*) *Géogr.* liv. II.

choniaton, l'historien des Byblos, désigne sous le nom d'Elion. Je vais rapporter le commencement du fragment où il en parle, pour montrer la preuve de ma conjecture dans toute sa simplicité (*a*).

» Alors vivaient Elion, c'est-à-dire le » très-haut, et sa femme Berouth : ils habi- » taient aux environs de Byblos.

» D'eux naquit Epigée ou Autochtone, » que l'on nomma dans la suite Ouranos : » et c'est à cause de son admirable beauté » que le ciel fut appelé Ouranos.

» Et celui-ci eut des mêmes parens une » sœur nommée Ghé qui, à cause de sa beauté, » donna son nom à la Terre.

» Leur père, Elion, mourut tué par des » bêtes féroces : ses enfans lui offrirent des » sacrifices et des libations. »

D'après ce dernier paragraphe, il paraît qu'Acmon, surnommé Elion, ou le très-haut, s'étant trop exposé à la chasse, y périt victime de son imprudence, et que sa

(*a*) Second fragment de Sanchoniaton, traduit en grec, par Philon, et conservé par Eusèbe dans sa préparation évangélique.

famille, pour donner le change à ses regrets, fit son apothéose.

Je sais que des savans recommandables ont prétendu que toute l'histoire des Atlantes, n'était qu'une allégorie ingénieuse sur l'invention de l'Agriculture ; (*a*) mais je crois que la manie de tout allégoriser les a conduits trop loin. Il est impossible de lire attentivement ce qui nous a été transmis sur les Atlantes, sans y découvrir tous les signes de la vérité historique : ce sont des hommes qui s'y succèdent les uns aux autres dans l'ordre le plus naturel, et qui subissent toutes les vicissitudes de la vie humaine. Il est vrai que ces hommes ont cultivé et perfectionné l'agriculture, comme je l'ai dit, et qu'il est possible que leur histoire se soit embellie de quelques traits relatifs à cette science ; mais dire que tout y soit figuré, prétendre que les hommes et les choses y soient également symboliques, c'est vouloir faire de l'histoire ancienne un chaos vaporeux, que le moindre souffle peut arranger

(*a*) Court de Gébelin, *allégories orientales*, p. 19.

et déranger de mille manières ; c'est fermer les yeux à la lumière du jour, sous prétexte qu'elle est trop commune, pour ne les ouvrir qu'à la clarté factice des flambeaux. Sachons distinguer l'histoire de la Fable, et trouver sous le vernis même des allégories, le fond historique qu'elles couvrent (*a*).

OURANOS, dont les Latins ont fait Uranus, fut, dit-on, le premier des mortels qui porta le titre de Roi ; il civilisa les hommes, et leur apprit à mesurer l'année par le cours du soleil, et les mois par la révolution de la lune. Ses connaissances en astronomie, et ses découvertes dans la culture des terres, le firent croire d'une nature supérieure. Ses peuples, frappés de la justesse de ses observations, lui donnèrent le nom du Ciel même, et l'appelèrent le roi éternel des Êtres (*b*).

Ce monarque ne s'occupa point seulement

(*a*) C'est l'avis de Bailly. Voyez, *Essai sur les Fables*, pag. 19 et suiv.

(*b*) Diodore, liv. III.

d'astronomie : Diodore assure qu'il eut quarante-cinq enfans, dont dix-huit de Titéa son épouse, qui prirent de leur mère le nom de Titans. Titéa est la même que Sanchoniaton appelle Ghé : elle laissa, comme nous l'avons vu, son nom à la Terre. Cette union du Ciel et de la Terre a donné lieu à une foule de fables : la brillante imagination des Grecs ne s'est pas exercée envain sur ces deux personnages, et c'est ici peut-être où nous entrons dans le vaste champ de l'allégorie.

Né dans un climat brûlant, Ouranos ne put maîtriser la fougue de ses sens. Il était roi ; il lui fut facile d'être infidèle. Titéa, furieuse de se voir négligée, résolut de s'en venger. Voilà la source des malheurs qui accablèrent pendant long-tems une des premières familles du Monde.

Ilus ou Cronos, que nous nommerons toujours Saturne, parce que ce dernier nom a prévalu, était le fils aîné d'Ouranos et de Titéa ; il se laissa séduire par sa mère, et conjura contre Ouranos son père. Le complot réussit ; le roi des Atlantes, vaincu en bataille rangée, sans trône et sans sujets,

fut obligé de fuir. Saturne, qui sut la route qu'il avait prise, courut l'attendre à l'issue d'un défilé (*a*).

Le malheureux Ouranos, enveloppé des ombres de la nuit, arrive sans soupçon dans l'endroit fatal; son fils, armé d'un glaive tranchant, sort du lieu où il l'observait, s'élance sur lui, et, docile à la vengeance de la jalouse Titéa, le frappe, et le laisse incapable de consommer de nouvelles infidélités. (22) L'infortuné monarque ne survécut point à ce malheur; mais l'abominable Saturne ne jouit pas alors du fruit de ce premier crime. Basilée, fille aînée d'Ouranos, fut choisie pour lui succéder. (*b*) Cette reine, qui jusqu'alors avait témoigné beaucoup d'éloignement pour le mariage, cédant enfin au vœu de la Nation, épousa Hypérion, celui de ses frères qu'elle chérissait le plus.

Cet hymen incestueux ne fut point fortuné. Les Titans conçurent contre les deux époux

---

(*a*) Hésiode, *théogonie*.

(*b*) Sanchoniaton ne parle point du règne de Basilée; mon seul garant est Diodore.

une haine implacable, tant à cause de leurs vertus, que du bonheur dont les Atlantes jouissaient sous leur empire. La naissance d'Hélios leur donna de l'ombrage ; ils se liguèrent avec Saturne, l'assassin de leur père, et conspirèrent contre Hypérion. Ils le surprirent, l'égorgèrent, et noyèrent le jeune Hélios son fils, dans le fleuve qui baignait les murailles du Palais. A cette affreuse nouvelle, Sèléné, sœur d'Hélios, se précipite du haut d'une tour et se donne la mort; Basilée, leur mère, les cheveux épars, la rage dans le cœur, court, semblable à une Bacchante, le long du fleuve où les barbares ont enseveli son fils; épuisée de fatigue et dénuée d'espoir, elle succombe et s'endort. Alors Hélios lui apparaît en songe, et lui annonce que le soleil portera désormais son nom, et que l'astre paisible des nuits s'appellera Séléné, comme sa sœur : ainsi cette mère infortunée, errante sur la terre, a le plaisir de voir renaître son fils avec l'aurore, de le suivre tout le jour, et de le pleurer avec sa fille dans le silence des nuits (23).

Cependant Saturne, parricide et dégoûtant

encore du meurtre de son frère et de son neveu, ose monter sur le trône des Atlantes ; la fable dit que les Titans y consentirent, à condition qu'il égorgerait tous les enfans mâles qui naîtraient de Rhéa, son épouse légitime. (*a*) L'histoire se tait sur cette infâme convention ; mais il paraît, d'après les faits mêmes, que la fable a dit la vérité.

Saturne, comme le sont ordinairement les tyrans, était un homme faible : son ministre Hermès, que les Latins ont appelé Mercure, et les Egyptiens Thaut, après avoir façonné son cœur au crime, enhardit ses mains à le commettre. L'histoire dit qu'il l'engagea d'abord à épouser la querelle de Titéa contre Ouranos, (*b*) ensuite à se liguer avec les Titans pour assassiner Hypérion, (*c*) et il est très-possible qu'il l'ait aussi persuadé de monter sur le trône, à la condition barbare de l'inonder du sang de ses propres fils.

(*a*) Hésiode, *théogonie.*

(*b*) Sanchoniaton.

(*c*) Diodore.

LETTRE XV.

Suite de l'histoire des Atlantes.

MAITRE d'un état puissant, Saturne n'en fut pas plus tranquille; obsédé de remords et de défiance, il conçut des soupçons sur la fidélité d'un de ses frères, et son ministre Hermès lui persuada de s'en défaire. Cette nouvelle victime de la crainte et de la cruauté, fut Atlas, devenu célèbre dans l'antiquité par les connaissances astronomiques dont il avait hérité de son père.

Arrêtons-nous un instant, ma chère Sophie, sur la vie innocente de ce prince, pour reposer ton imagination et soulager ton cœur, que doivent avoir flétri les malheurs et les crimes des premiers hommes dont les noms soient parvenus jusqu'à nous.

Suivant Diodore, Atlas, à la mort d'Hypérion partagea l'Empire avec Saturne; il régna sur une partie de l'Afrique, et donna

à ses peuples des lois sages, un culte pacifique et des arts utiles. Ses sujets, dont il fut le père, prirent de lui le nom d'Atlantes. On croit qu'il inventa la sphère : ce qu'il y a de certain c'est que la Montagne qui lui servait d'observatoire reçut son nom. Comme il en gravissait les sommets les plus escarpés pour observer les astres, on feignit de dire qu'il soutenait le Ciel sur ses épaules. A sa mort cette allégorie s'accrédita, et dans la suite les poëtes l'embellirent de leurs vers. Peut-être voulut-on dire aussi qu'il prit la défense d'Ouranos et qu'il soutint la gloire de sa maison.

Atlas eut pour disciple le plus grand héros de son tems, Hercule, appelé Mélicerte par Sanchoniaton. (*a*) Cet Hercule, petit-fils d'Ouranos, ne doit pas être confondu avec le héros Thébain, nommé Alcée, que les Grecs, les plus grands plagiaires de l'univers, surnommèrent Hercule. Il est visible que le fils d'Alcmène ne put défendre Jupiter contre les Titans, ni délivrer Prométhée de l'aigle qui le dévorait ; car à l'époque où vivait ce dernier Hercule, les Titans, Jupiter, Promé-

(*a*) Dans le fragment conservé par Eusèbe.

thée n'existaient plus depuis long-tems. (24)

L'Hercule des Atlantes était donc petit-fils d'Ouranos. Lorsque cet infortuné monarque fut vaincu par son fils et contraint de prendre la fuite, il avait avec lui une de ses maîtresses que Saturne fit prisonnière sur le champ de bataille. Cette rivale de Titéa était enceinte ; elle accoucha bientôt d'un fils nommé Démaroon, qui fut le père de Mélicerte. Ce jeune prince, issu d'une mère étrangère, et par conséquent ennemie des Titans, devait-être enveloppé dans le désastre d'Hypérion ; mais le Ciel protégea son enfance. J'aime à croire que ce fut Atlas qui le sauva et le fit élever secrètement dans son palais. Il est certain du moins qu'il se plut à cultiver son esprit, à lui faire connaître et chérir la vertu ; il fortifia son corps par des exercices violens, et l'initia dans tous les mystères de l'astronomie. Son jeune élève répondit si bien à ses soins, que dans peu de tems, il devint le héros le plus accompli de son siècle. Ses connaissances ou ses exploits firent même feindre dans la suite qu'Atlas s'était reposé sur lui du fardeau de l'univers.

Saturne n'apprit pas sans un dépit mor-

tel l'existence et les vertus d'un petit-fils d'Ouranos ; il somma son frère de lui livrer cet enfant ; mais Atlas, trop magnanime pour obéir à un pareil ordre, fit partir secrètement le jeune Hercule, et manda au souverain que son neveu s'était échappé.

Voilà du moins ce que l'on peut conjecturer de plus vraisemblable. Hermès ne fut point dupe de ce stratagême, et comme il gouvernait l'esprit de son maître, il lui persuada aisément qu'Atlas était un ambitieux qui ne conservait le fils de Demaroon que pour s'en faire un mérite aux yeux du peuple. Saturne, qui craignait son frère, suivit encore une fois les conseils pernicieux de son ministre, et ordonna qu'on jettât Atlas dans une fosse profonde et qu'on l'y enterrât tout vivant.

Ce supplice atroce, pratiqué long-tems après en Italie, y fut sans doute apporté par Saturne qui en était l'inventeur. Atlas eut plusieurs enfans : un fils nommé Hesper, vertueux et regrettable, qui fut précipité par le vent du haut d'une montagne où il étudiait le cours des astres, et sept filles que Saturne fit enfermer dans un jardin entouré

de hautes murailles. Ce jardin fut appelé jardin des Hespérides à cause des filles d'Atlas auxquelles on donnait ce nom.

Après la mort de son frère, Saturne, laissant son empire sous la domination de trois personnages que Senchoniaton nomme Astarté la grande, Jov Demaroon et Adod, le roi des Dieux, entreprit un voyage de long cours dans le dessein de visiter ses vastes états. L'historien de Byblos ajoute qu'Astarté mit sur sa tête, pour marque de sa royauté, une tête de taureau : c'est sans doute de-là qu'est venu le croissant que les Grecs donnaient à Diane qui est la même que la lune ou Astarté (*a*).

Cependant le roi des Atlantes, s'avançant du côté de l'Occident, y établit son empire, et fait bâtir des forteresses sur les montagnes pour affermir son autorité. Sa méfiance et son humeur farouche ne l'abandonnent point dans ce voyage : sur un simple soupçon, il condamne son fils Sadid et le frappe de son propre glaive ; il immole de même une de

(*a*) Astarté signifie souveraine des Astres, (*Allégories orientales.*)



ses filles et devient ainsi le bourreau de son propre sang; cette action abominable irrite en vain les Atlantes; ils n'osent laisser éclater leur indignation.

En revenant vers l'Orient, Saturne fonde des villes et forme des alliances; les princes qui s'allient à lui prennent le surnom d'Eloïm, de son nom primitif Elos ou Ilus. Alors il signale sa générosité. Il donne Hierapolis à Astarté, Byblos à Dione, et l'Attique entière à Athéna. Il n'oublie pas son favori Hermès : il lui abondonne l'Egypte en toute souveraineté, et crée un trône en sa faveur.

Il y avait à Beryte un navigateur fameux qu'on disait fils de l'Océan. Saturne, pour récompenser ses exploits maritimes, lui donne la ville qu'il avait illustrée : ce navigateur se nommait Poseidon, ou Neptune. (25) C'est lui que nous verrons bientôt, vaincu par Jupiter, chercher un asile sur les flots, découvrir l'île Atlantide, et y fonder un nouvel empire.

A son retour dans sa capitale, le roi des Atlantes la trouve en proie au double fléau de la peste et de la famine. Au lieu de cher-

cher des remèdes propres à calmer la contagion, et des lois capables de ramener l'abondance, il s'imagine que le ciel irrité contre lui, veut qu'il expie le crime commis sur Ouranos ; aussi cruel que superstitieux, il fait circoncire tous les soldats de son armée et lui-même avec eux ; et comme cet étrange moyen n'appaise pas le courroux céleste, il offre en sacrifice le seul fils qui lui reste, et le consacre sous le nom de la Mort. La peste et la famine n'en continuèrent pas moins leurs ravages, et ce forfait inutile acheva de le rendre odieux à tout son peuple.

J'ai oublié de dire que lorsque Saturne s'unit à sa mère Titéa pour détrôner Ouranos, celui-ci, prévoyant que le sort des armes lui serait contraire, avait envoyé vers son fils trois de ses filles, Astarté, Dione et Rhéa, soit pour traiter secrètement avec lui, soit pour lui tendre des embûches. Saturne les séduisit et les épousa toutes trois.

Il eut d'Astarté sept filles surnommées les Tinanides ou Artémides, et deux fils appelés Cupidon et l'Amour. Dione lui donna aussi plusieurs enfans. Quant aux sept fils qui naquirent de Rhéa, il les étouffait tous à

mesure qu'ils voyaient le jour, soit pour complaire aux Titans auxquels il devait l'Empire, soit pour éluder un oracle qui avait prédit qu'il serait détrôné par l'un d'eux. (*a*) La malheureuse Rhéa, enceinte de Jupiter, trompa, une seule fois, la vigilance farouche de son époux; elle accoucha en secret de ce fils, et le confia aux soins de la nymphe Amalthée, qui l'éleva sur le mont Ida, pour être un jour l'instrument des vengeances célestes.

Outre ces enfans légitimes, Saturne eut trois fils d'une mère inconnue: ces enfans dit Sanchoniaton, (*b*) appartinrent à une terre étrangère nommée Péréa; ils furent appelés, l'un Cronos comme son père, l'autre Belus et le troisième Apollon.

CETTE généalogie et cette contrée ont singulièrement embarassé les savans: (*c*) Ils n'ont su de qu'elle manière arranger tout cela: rien cependant ne me paraît plus sim-

(*a*) Hésiode, *théogonie*.

(*b*) Dans le fragment déjà cité.

(*c*) Sur-tout Fourmont.

ple, et voici comme je l'explique. Saturne, dans le cours de son voyage, pénètre jusque dans la contrée nouvellement occupée par les Colonie des Péris, et y forme une union passagère ; ou bien, sans sortir de ses états, il s'allie avec un des rois des Péris : dans l'un ou l'autre cas, il a trois fils qui appartiennent à une terre étrangère. Cette explication me paraît d'autant plus satisfaisante que Belus, est regardé comme le législateur des Assyriens; (*a*) que Cronos, qui ne signifie au propre qu'une corne, mais qui, au figuré, est le symbole de la puissance, devient souvent le surnom des rois de l'Orient; (*b*) et qu'enfin Apollon lui-même est considéré comme originaire des îles hyperboréenes. (*c*) D'ailleurs il est impossible de n'être point frappé de l'analogie parfaite qui se trouve entre Péréa, le nom de la contrée, indiquée par Sanchoniaton, et Péris, le nom du peuple que je désigne comme devant l'habiter.

(*a*) Quinte-Curse, liv. V.

(*b*) *Allégories orientales*, pag. 39.

(*c*) Bailly, *Essai sur les Fables.*

Mais revenons à l'histoire de Saturne. J'ai dit au commencement de cette lettre, que le petit-fils d'Ouranos, Hercule, avait été forcé de s'expatrier pour échapper à la prévoyance cruelle d'Hermès : je présume qu'au sortir du Palais d'Atlas, il erra dans les forêts, où il eut plus d'une fois occasion d'essayer ses forces. Armé de la dépouille d'un énorme lion qu'il avait terrassé, il pénétrait sans crainte dans les lieux les plus sauvages, et sortait vainqueur de tous les combats. Également redouté des brigands et des monstres des bois, il fut bientôt l'espoir des opprimés et la terreur des méchans. Sa renommée se répandit; et une foule de jeunes héros jaloux de partager sa gloire, vint s'associer à ses travaux : Hercule alors put prétendre à de plus hauts exploits.

Les filles d'Atlas étaient prisonnières, il les délivra ; Saturne avait assassiné son bienfaiteur, il résolut de le punir. Le moment était propice pour opérer une révolution ; le nom du meurtrier d'Ouranos était partout abhoré, et déjà Jupiter, que le vœu du Peuple et la voix des Oracles appelaient au trône, forcé de combattre son père pour

conserver ses jours, allait remplir sa destinée.

Hercule joignit aux troupes de Jupiter ses compagnons et son courage ; et Saturne étant venu fondre sur eux à la tête des Titans, fut vaincu et mis en fuite.

Le monarque, humilié, ne changea point de caractère : ayant rencontré un berger, il le tua, se couvrit de ses vêtemens, et à la faveur de ce déguisement, se sauva en Italie, où il se tint caché. C'est là que Saturne, traînant une obscure vieillesse, introduisit son culte superstitieux et ses lois sanguinaires ; il récompensa les malheureux qui lui offraient un asile, en leur enseignant la pratique abominable des sacrifices humains, et l'art funeste des augures.

CROIRAIS-TU, Sophie, que cet infâme Saturne dont je viens de te crayonner l'histoire, ce Saturne, assassin de son père, bourreau de sa famille entière, a été le héros de tous les âges ? Les Poëtes ont placé l'âge d'or sous son règne ; ils ont feint qu'Astrée, ou la Justice, y était née ; enfin le tiers du globe a fait son apothéose. Carthage offrait

des enfans à ce monstre, et les plaçait dans les bras de sa statue embrâsée. Sous le nom de Moloch, les Cananéens lui immolaient leurs fils. Les Gaulois égorgaient des hommes sur ses autels. Les peuples d'Italie précipitaient, en son honneur, des vieillards dans le Tibre! Ce fut, dit-on, l'Hercule Thébain qui mit un terme à ces horreurs, en faisant substituer à ces malheureux vieillards, trente figures d'osier qui les représentaient. (*a*) Plaignons l'esprit humain, et puissent les longues erreurs de nos pères nous rendre plus tolérans et plus vertueux!

(*a*) Denys d'Halicarnasse.

LETTRE XVI.

Suite et conclusion de l'histoire des Atlantes. Découverte et désastre de l'Atlantide.

Nous avons laissé, ma chère Sophie, Saturne et les Titans vaincus par Jupiter, obligés de chercher leur salut dans la fuite. Les poëtes, en s'emparant de ce fait historique, l'ont arrangé à leur manière; ils ont dit que les Titans furent renversés à coups de foudre sous les rochers mêmes qu'ils avaient entassés pour escalader le Ciel, et que Saturne fut précipité dans le Tartare : (*a*) ces peintures, qui ne sont nées que long-tems après l'événement, se sont liées naturellement au tableau du désastre de l'Atlantide et du déluge, et n'ont plus représenté, au lieu d'un fait historique, qu'une allégorie relative au combat des élémens.

Au reste, Jupiter, vainqueur des Titans,

(*a*) Hésiode, *théogonie*.

ne doit pas être confondu avec un personnage du même nom, frère d'Ouranos, qui fut roi de l'île de Crète. Le Jupiter Crétois, connu seulement des Insulaires chez lesquels il régna, épousa une femme nommée Idé, dont il eut les dix Curètes, et mourut aussi obscur qu'il avait vécu. (*a*) Le Jupiter Olympien, dont l'histoire nous occupe, après avoir envahi tous les pouvoirs parmi les hommes, finit par ravir à l'Être suprême les autels qui ne sont dûs qu'à lui.

Vainqueur du farouche Saturne, il n'eut point de peine à ramener sous son empire les cœurs que son père avait aliénés ; il fit revivre, sous son règne, les beaux jours d'Acmon et d'Ouranos ; il bâtit des villes, civilisa des peuples, et mérita que ses sujets, dans l'enthousiasme de leur reconnaissance, le surnommassent *Zéus*, c'est-à-dire, Dieu vivant, et lui donnassent le titre de Père : *Jov-pater* (26).

Suivant la coutume des Atlantes, Jupiter épousa Junon, sa sœur aînée, après lui avoir pardonné sa révolte ; car elle s'était liguée

(*a*) Diodore, liv. III. pag. 455.

avec Athéna et Neptune, dans le dessein de replacer Saturne sur le trône. Jupiter, dans cette circonstance, fut encore secouru par Hercule et par Briarée, le plus fort des Titans, (a) qu'il avait eu l'adresse d'attirer dans son parti.

Hercule, après que Jupiter fut sans ennemis, retourna à ses premières occupations, et consacra de nouveau sa vie au soulagement de l'humanité. Tantôt terrassant les monstres des forêts, détruisant les brigands, creusant des lits aux fleuves vagabonds, il mérita, le premier, le nom de héros et de demi-dieu. C'est à juste titre que le savant Gébelin a vu dans les travaux attribués à ce premier Hercule, l'image du défrichement des terres; mais il a eu tort de faire d'Hercule même un personnage allégorique.

L'exploit le plus mémorable de cet Hercule antique, est le voyage qu'il entreprit autour du monde : cette navigation, dont les Grecs ont fait honneur à leur Hercule Thébain, est la véritable expédition des Argonautes, dont celle de Jason n'est que

(a) Hésiode, *théogonie*. Homère, *Iliade*.

la faible copie. C'est dans le cours de ce fameux voyage qu'il créa le détroit de Gibraltar, en coupant l'Isthme qui servait de barrière aux deux mers. (*a*) De retour auprès du monarque des Atlantes, il en fut reçu comme il devait s'y attendre. Jupiter lui donna le commandement de ses armées, et lui fit épouser Hébé, la plus belle de ses filles. Assis au pied du trône, le disciple d'Atlas trouva encore du bien à faire, et il en saisit l'occasion.

Prométhée avait irrité contre lui le fils de Rhéa, soit en divulguant ses secrets, soit en affectant sur le peuple primitif du Caucase une souveraineté dont il était jaloux; car vraisemblablement la colonie des Atlantes, parvenue au degré de gloire où elle était, avait fini par subjuguer sa métropole. Jupiter, pour punir cet audacieux rival, l'avait exilé sur les sommets les plus arides de la montagne. Hercule plaida sa cause, et obtint son rappel. Les poëtes, qui ne savent rien raconter sans l'embellir, ont fait de Prométhée un fils de la Terre, qui, sans

(*a*) Hist. phil. du Monde primitif, vol. VI. p. 325.

l'aveu des Dieux, fit des hommes d'argile, et les anima avec du feu qu'il déroba au Ciel; ils ont forgé des chaînes de diamant pour l'attacher au Caucase, et ont transformé les peines de ce Prince en un aigle qui rongeait ses entrailles toujours renaissantes : Hercule, selon eux, tua l'aigle, et rendit la liberté au Père des hommes.

Hercule, sauveur de Prométhée, n'eut pas le même bonheur à l'égard de Neptune. Jupiter, qui aurait dû lui pardonner d'avoir suivi le parti de Saturne, ne le voulut jamais; il le bannit; et le héros persécuté, chassé de Béryte dont Saturne lui avait cédé la propriété, fut obligé de chercher au sein des mers un asile que la terre lui refusait : c'est au malheur de Neptune qu'on dut la découverte et la population de l'Atlantide.

Voici le moment, Sophie, d'exposer sur cette île l'opinion du savant dont j'ai emprunté le systême cosmologique.

L'ATLANTIDE, dit il, était située dans l'endroit de la Méditerrannée où sont aujourd'hui la Sardaigne et la Corse, qui n'en sont que les débris; elle était en face des

colonnes d'Hercule, et la mer qui l'entourait s'appelait mer Atlantique (*a*).

La situation de cette île, ainsi placée entre l'Afrique et l'Europe, répond assez bien aux descriptions des anciens ; mais j'avoue qu'elle n'est pas à l'abri de toute critique, car il est assez difficile d'imaginer comment une île si vaste, si belle, si voisine des états de Saturne et de Jupiter, avait pu rester jusqu'alors inconnue et déserte : adoptons cependant cette solution d'un problême trop souvent débattu : j'aime mieux m'y arrêter que de faire un systême nouveau, comme je le pourrais, en faisant naviguer mon Neptune vers l'île Ogygie, et en l'exilant sur les glaces du pôle, ou sous les ardeurs de la Zône torride.

Quoiqu'il en soit, ce navigateur intrépide, arrivé dans cette île célèbre, n'y trouva, selon Platon, qu'une seule famille, composée du bonhomme Evénor, de sa femme Lucipe, et de leur fille Clito (*b*).

Clito avait quinze ans et des vertus ; il

(*a*) Hist. phil. du Monde primitif, vol. VI. p. 159.

(*b*) Platon, *dialogue de Critias*.

l'épousa, et fut plus heureux sous le chaume que dans le Palais de Jupiter. D'abord, il songea à fortifier sa demeure : il éleva autour de la colonie où il avait trouvé Evénor, un retranchement entouré de fossés; ensuite il l'embellit et la cultiva. Les amis de Neptune et ceux des sujets de Jupiter mécontens du gouvernement, vinrent en foule partager l'exil de ce Prince; l'île se peupla peu-à-peu, et la colonie, toujours croissante, aidée par un beau ciel, par des lois favorables, pouvait déjà se mesurer avec sa métropole, lorsque celle-ci commença à soupçonner son existence.

Neptune avait eu de Clito cinq couples d'enfans mâles et jumeaux; quand ils furent en âge de raison, il divisa l'Atlantide en dix parties. L'aîné eut en partage la montagne où avaient vécu ses aïeux : on lui donna le titre de roi; et ses frères, quoique souverains d'un peuple nombreux, se contentèrent de celui de juges (*a*).

Neptune mourut au sein de sa nombreuse postérité, après un règne doux et pacifique.

(*a*) Platon, *dialogue de Critias.*

Ses successeurs imitèrent ses vertus pendant plusieurs générations ; mais dans la suite, un roi eut la faiblesse de vouloir être conquérant : oubliant qu'il descendait des Atlantes, il leur déclara la guerre et les vainquit. Le luxe s'introduisit dans l'île avec la victoire : ses peuples prirent les mœurs dépravées des peuples qu'ils avaient vaincus ; et comme la soif des richesses s'augmente sans cesse avec la jouissance, ils ne mirent bientôt plus de frein à leur ambition. Non contens de dominer sur l'Italie, et sur l'Afrique presqu'entière, ils voulurent subjuguer l'Attique, où régnaient les descendans d'Athéna. Les deux peuples en étaient aux mains, lorsque la plus cruelle des catastrophes mit fin au combat : les flots de l'Océan, soulevés par l'irruption de quelque volcan, et poussés avec fureur dans la Méditerrannée, déchirèrent leurs antiques barrières. Il survint d'affreux tremblemens de terre. Tous les guerriers de l'Attique furent engloutis dans les abîmes, et l'Atlantide disparut (*a*).

DEPUIS ce funeste événement, on ne

(*a*) *Idem.*

trouve dans l'Histoire que de faibles traces des Atlantes et de leurs colonies; le souvenir de leurs héros échappa seul à la destruction. A cette époque, il y avait longtems que Jupiter n'existait plus; mais les peuples avaient fait son apothéose, comme ils en avaient usé à l'égard de ses ancêtres.

Ouranos avait été le Ciel, et Titéa, ou Ghé, la Terre inculte; Saturne fut le Tems, et Rhéa, la Terre cultivée. On avait fait d'Atlas le soutient de l'Univers, on fit de ses filles sept étoiles, qu'on nomma Pleïades, et l'on plaça son fils Hesper dans la plus brillante des Planètes. On adora Basilée, tantôt sous le nom de Cybèle, tantôt sous ceux d'Isis ou de Cérès, comme la Nature ou la Providence, et ses enfans, Hélios et Séléné, furent le Soleil et la Lune. Neptune, qui avait été navigateur, fut créé Dieu des Mers; et Jupiter, roi pendant sa vie, fut, après sa mort, le maître des Dieux. Jamais renommée n'égala la sienne, et jamais apothéose n'eut tant de succès; il eut par-tout des autels, et remplit les siècles de son nom; mais comme il n'y a rien d'immuable

que DIEU et la vertu, le tems a mis un terme à ses honneurs, et de tant de domaines, il ne lui reste aujourd'hui que sa planète.

Quant à Junon, la sœur et l'épouse du maître des Dieux, on lui rendit des hommages comme à la dispensatrice des honneurs et des richesses parmi les hommes. Athéna, reine de l'Attique, y fut révérée comme la déesse des arts, et donna son nom à la ville du Monde qui les cultiva avec le plus de succès. Astarté et Dione, filles comme elle d'Ouranos, eurent des autels en Phénicie et en Syrie.

La constance avec laquelle les Atlantes déïfièrent leurs premiers rois, doit prouver, ce me semble, qu'ils en reçurent de grands bienfaits : l'adulation n'est point si ingénieuse, et son enthousiasme n'est pas si durable : ces bienfaits furent principalement l'agriculture et l'astronomie.

Outre ces deux sciences, que les Atlantes paraissent avoir porté à un haut degré de perfection, leur histoire prouve qu'ils ont connu aussi différens arts.

Ouranos inventa les pierres animées ; c'est-à-dire, consacra aux Dieux des pierres taillées

d'une certaine manière et propres à conserver le souvenir des événemens remarquables (*a*).

Dagon, l'un de ses fils, trouva le premier l'art de cultiver le blé, et inventa la charue; ce qui lui valut le nom de Jupiter laboureur (*b*).

D'une des filles d'Astarté, Jupiter eut sept fils nommés Cabires et Esculape, qui, dans la suite, fut révéré comme le Dieu de la médecine (*c*).

Pontos ou l'Océan, père de Neptune, eut une fille nommée Seïdon, douée d'une voix admirable, qui inventa le chant des Odes (*d*).

Hermès, ministre de Saturne, fut le premier qui connut le pouvoir de l'éloquence. On dit qu'afin de déterminer les Titans à combattre contre Ouranos, il leur adressa un discours enchanteur. Non-seulement il perfectionna la parole, mais encore il apprit aux humains l'art de fixer les idées au moyen de signes tracés : voilà

(*a*) Sanchoniaton expliqué par Court de Gébelin, *Allégories orientales*, pag. 58.

(*b*) *Idem.*

(*c*) *Idem.*

(*d*) *Idem.*

l'invention admirable qui lui fit donner les noms divers de Thaut, Hermès ou Mercure, qui tous signifient *l'Homme aux signes* (*a*). Il fut aussi savant dans la Peinture : il tira, dit-on, le portrait de tous les Dieux. Il donna à Saturne, pour emblême de la royauté, quatre yeux, deux pardevant et deux par-derrière, avec quatre aîles sur les épaules ; tandis que deux aîles se baissaient et que deux yeux se fermaient, deux yeux veillaient et deux aîles restaient déployées : il voulait faire entendre par là que Saturne veillait en dormant et qu'il se reposait quoiqu'il veillât. Les autres Dieux n'étaient peints qu'avec deux aîles, pour marquer leur dépendance de Saturne, auquel, d'ailleurs, il avait donné deux aîles au haut de la tête, pour peindre son intelligence.

Les Cabyres, et Esculape leur huitième frère, furent les premiers, qui, instruits dans l'art sublime inventé par Hermès, mirent par écrit l'histoire des siècles passés (*b*).

(*a*) Court de Gébelin, *hist. de Mercure*, p. 101.

(*b*) Tous ces détails se trouvent dans le second fragment de Sanchoniaton.

J'AI bien peur, ma chère Sophie, moi chétif imitateur de ces fameux Cabires, de faire ici un mauvais usage de leur invention ! Qu'y faire ? Je n'ai pas reçu comme eux la science de la première main ; Hermès n'a pas été mon instituteur. Attends pour me juger plus sévèrement que j'aie quitté ce monde conjectural où j'erre dans les ténèbres. Bientôt les faits vont amener la variété, et la variété chassera l'ennui : nous verrons Bélus, Sémiramis, Cyrus, les Assyriens, les Mèdes et les Perses, paraître sur la scène ; de leurs différentes physionomies pourront naître d'heureux contrastes, qui, en variant le fond de mes tableaux, leur donneront plus de mouvement et de vie. Le tems n'en est pas éloigné, et ta patience n'a pas encore long-tems à s'exercer.

LETTRE XVIII.

ASIE.

Histoire des Dives et des Péris.

Le Peuple Atlante a disparu, mais du moins quelques feuillets épars de ses annales nous ont guidé dans la recherche des vérités historiques des siècles primitifs. Nous ne pouvons pas espérer le même secours pour le Peuple qui fertilisa le plateau de la Tartarie. Des conquérans farouches l'ont anéanti, et le tems impitoyable n'a rien laissé subsister que son nom. Tout ce que la raison humaine a pu faire, en se repliant sur elle-même, a été de deviner son existence et de pressentir les services importans que ce Peuple instituteur a rendu à l'humanité.

Le nom de Péris, sous lequel j'ai désigné la seconde colonie du Caucase, se trouve presqu'entièrement dans celui de cette superbe contrée d'Asie que nous appelons Perse,

et que les naturels du pays appellent indifféremment *Pars* ou *Phars* : (*a*) ainsi je n'ai pas eu tort de dire dans ma treizième lettre que les noms de Péris et Perses, Parsis et Parthes étaient sinonymes (27).

L'écrivain qui me sert toujours de guide, lorsqu'il s'agit d'éthimologie, le laborieux Gébelin, m'assure que le mot *Péris* est formé d'une racine primitive qui signifie *fertilité* ; (*b*) et je vois dans un autre endroit qu'il peut se traduire par *fleur* et *fleurir* (*c*) : or, s'il existe une contrée qui puisse prétendre à une semblable dénomination, c'est assurément la Perse.

C'est là, suivant le récit des voyageurs, que la nature étale toute sa magnificence. Le soleil y achève son cours comme il l'a commencé, sans nuages qui interceptent sa lumière ; et l'air est d'une telle pureté que les vases où l'on renferme les liqueurs ne se

(*a*) La Perse, selon Danville, (*géog. anc.* pag. 267) porte, dans l'Ecriture, le nom de *Paras.*

(*b*) Court de Gébelin, *Allégories*, pag. 54 et 78.

(*c*) Dictionnaire de Calepin, aux mots *flos* et *floreo.*

bouchent qu'avec une rose ou avec un œillet. Rien n'égale la fertilité de ce sol heureux ; presque tous les fruits y parviennent, sans culture, à leur maturité (*a*). Toutes les fleurs des autres climats y sont indigènes : c'est un vaste parterre émaillé des plus vives couleurs. On trouve, jusque dans les endroits déserts, des forêts d'orangers et des touffes innombrables de rosiers qui donnent des roses jaunes, blanches et rouges à la fois. La plus belle fleur de la Perse nous est inconnue ; c'est le Gulmikek. On voit sur chacune de ses tiges une trentaine de boutons, qui, lorsqu'ils sont éclos, forment une espèce de couronne de l'éclat le plus vif et du parfum le plus énivrant. Les fidèles Musulmans croyent que les célestes houris passent à cultiver le Gulmikek les instans qu'elles dérobent à l'amour.

Les Persans modernes sont grands amateurs de fleurs. Ce qui me prouve que les Péris, leurs ancêtres, leur ont transmis ce goût, c'est que les Chinois, la plus ancienne colonie de ce Peuple pacifique, ont pour

(*a*) Voy. de Chardin, tom. III. p. 23.

la culture des fleurs une véritable passion (*a*). Ils ornent leurs appartemens de vases remplis d'arbrisseaux odorans ; et les gens même qui logent toute leur vie sur l'eau, ne manquent jamais d'en avoir dans leurs barques.

Cet amour des Péris pour les fleurs, prouvé par leurs noms et par les usages des Peuples modernes qui en descendent, cette contrée enchanteresse qu'ils habitèrent, tout me persuade que ce Peuple, ainsi que je l'ai avancé, cultiva les arts pacifiques et se livra de bonne heure aux charmes de l'imagination. D'abord inhabile au métier des armes, il ne l'apprit que lorsque des ennemis barbares le forcèrent à se défendre. Souvent envahi, il parvint plusieurs fois à changer les mœurs de ses vainqueurs, et à leur inspirer sa mollesse. Il eût mieux fait, sans doute, de prendre leur férocité ; en survivant à ses premiers revers, il n'eût pas succombé victime d'une dernière défaite.

JE voudrais, Sophie, arrêter tes regards

(*a*) OEuvres de Paw, tom. IV. p. 240.

sur ce Peuple intéressant ; mais l'obscurité la plus profonde règne sur son tombeau, et j'entends une voix qui s'écrie en Orient: *Qu'est devenu le peuple de Gian-ben-Gian ? Regarde ce que le temps en a fait ?* (*a*) Cependant, malgré ces ténèbres qui l'environnent, il suffit des débris qu'il a laissés de sa gloire pour nous prouver son existence, et mériter notre admiration. Consultons ces débris antiques, et prêtons un moment l'oreille aux discours de ces Mages vénérables qui, sur les montagnes du Corozan, la tête ceinte d'une thiare resplendissante, entretiennent encore, en dépit de l'intolérance musulmane, le feu sacré, et révèrent dans le plus pur des élémens, l'Être éternel qui régit l'univers.

Il exista, disent-ils, au pied du Caucase et sur les bords de la mer Caspienne, une race de créatures nommées Dives et Péris : les Dives étaient des géants redoutables, les Péris, des sages pacifiques ; les uns et les autres sortirent des mains de l'Eternel, long-tems avant l'homme qui règne aujour-

(*a*) Herbelot, *Bibliothèque orientale*, pag. 396.

d'hui sur la Terre. (*a*) Les Dives ont gouverné le monde pendant sept mille ans; les Péris, qui leur ont succédé, y ont exercé la même puissance pendant deux autres mille ans (28).

Les Arabes leur donnent le nom commun de *Ginn*. Ces deux peuples se firent longtems une guerre cruelle. Les Péris, pour repousser les attaques des Dives leurs ennemis, élevèrent des remparts formidables aux environs du Caucase, et fermèrent tous les défilés qui pouvaient donner passage dans les plaines qu'ils habitaient. Ces monumens existent encore. (*b*) Toute cette partie de l'Asie est hérissée de ruines, qui attestent une population nombreuse, et rappellent les combats des peuples qui s'en disputaient l'empire.

Salomon, ou Soliman, fut le nom générique des rois du Caucase. Les mages de la Perside en comptent jusqu'à soixante-douze. On voyait dans l'intérieur de la montagne, une galerie bâtie par un géant nommé Argenk,

(*a*) *Ibidem*, aux mots *Dives* et *Péris*.

(*b*) *Géogr. anc.* de Danville.

dans laquelle les statues de tous ces monarques étaient conservées. Canoun ou Fanoun était la capitale de ces Solimans ; (*a*) trois d'entr'eux y avaient régné mille ans.

Lorsque les Dives, vainqueurs des Péris, les faisaient prisonniers sur le champ de bataille, ils les enfermaient dans des cavernes profondes qu'ils avaient creusées dans les entrailles de la Terre ; lorsque les Péris, à leur tour, vainquirent les Dives, ils s'emparèrent de ces cavernes, et les firent servir de prison à leurs ennemis.

En nous transmettant l'histoire de leurs aïeux, les mages de la Perside la chargent de tout ce que leur imagination brillante et vagabonde à pu lui prêter. Le pays habité par les Péris était placé, selon eux, sous le plus beau ciel du monde ; il se nommait le Ginnistan. (*b*) C'était le séjour des Fées. Ces êtres puissans commandaient à la Nature, disposaient des élémens, créaient tout ce qui pouvait leur plaire. Les Fées doivent

(*a*) Herbelot, pag. 820.

(*b*) *Ibidem.* On nommait aussi ce beau pays *Scha-du-Kian*, c'est-à-dire, desir et plaisir.

aimer les diamans : la ville capitale du Ginnistan en était entièrement bâtie. (a) D'un coup de baguette, les diamans, les rubis, l'or, les marbres, les cristaux précieux se taillaient, s'élevaient en portiques; les eaux les plus limpides coulaient sur des gazons toujours frais, sous des ombrages toujours verds; les fleurs succédaient aux fleurs; les fruits prenaient la place des fruits; la beauté, elle-même, devenait immortelle. Charmant pays! Pourquoi faut-il qu'il n'existe plus que dans les romans, où la plume de nos modernes auteurs remplace si imparfaitement la baguette des Fées!

Gian-ben-Gian régnait dans ce pays enchanteur, lorsque les Dives furent vaincus. S'il faut en croire les Mages ses historiens, ce monarque des Péris fut fameux par des expéditions militaires; il parcourut l'Univers à pas de conquérant, et bâtit en Égypte les Pyramides, ces monumens d'orgueil et d'esclavage. Il possédait un bouclier merveilleux, dont la vertu magique le mettait à l'abri de tous les enchantemens, et défiait la malice

(a) On la nommait *Gheuler-Abid*, ville des bijoux.

de ses ennemis éternels, les Dives. (a) Ce bouclier, aussi fameux que ceux décrits par Homère ou Hésiode, comprenait dans son orbe éclatant toute la sphère céleste : l'astronomie avait présidé à sa composition.

Ce monarque, aveuglé par trop de prospérité, oublia celui dont il tenait sa puissance. Dieu, mécontent de son orgueil, suscita contre lui le redoutable Eblis. Après un règne de deux mille ans, Gian-ben-Gian fut vaincu, et la nation des Péris entièrement dispersée. Il ne resta de l'un et de l'autre qu'un vague souvenir exprimé dans l'épitaphe que j'ai rapportée : *Qu'est devenu le peuple de Gian-ben-Gian? Regarde ce que le temps en a fait!*

Il me semble, Sophie, qu'on ne peut réfléchir sur la disparition totale et subite des Péris, sans être frappé de la similitude parfaite qui existe entr'elle et la submersion de l'Atlantide. Si je ne me trompe, cet événement dut être plus que l'effet d'une révolution politique, et tient à quelque

(a) Herbelot, au mot *Gian-ben-Gian.*

grande catastrophe du globe. Tout, jusqu'au nom du vainqueur de Gian-ben-Gian, Eblis prouve en faveur de cette supposition. Eblis, dans les langues de l'Orient, est le nom de l'esprit infernal, il signifie *le Diable.* (29) Cet Eblis pourrait bien n'être ici que l'emblême de quelque fléau destructeur, tel qu'un déluge, un volcan, un tremblement de terre; et les Péris, contemporains des Atlantes, auraient bien pu subir le même sort. J'avoue que cette solution d'un des problêmes historiques le plus difficile à résoudre, n'est pas à l'abri de toute critique; mais il me suffit de jeter un rayon de lumière sur ce chaos; je laisse à le débrouiller à des écrivains plus heureux et plus habiles que moi.

LETTRE XVIII.

Suite de l'histoire des Péris : leurs connaissances et leurs institutions.

Les êtres surnaturels que les Persans se donnent pour Ancêtres, les Dives et les Péris, dont l'histoire merveilleuse remonte à plus de neuf mille ans, ne ressemblent en rien aux héros de la famille d'Ouranos que les Atlantes comptent parmi leurs aïeux; ce n'est donc pas à tort que je les ai distingués les uns des autres, et que je les ai faits descendre du Caucase à deux époques différentes.

Le tems qui exagère et embellit toujours le passé, a opéré sur ces deux Peuples l'effet que l'éloignement produit sur l'ordonnance d'une décoration théâtrale. Te rappelles-tu, Sophie, d'avoir vu à l'Opéra des toiles grossièrement peintes se changer, grâce au lointain et à la magie de la perspective, en des palais enchantés ? Eh bien, c'est ainsi que

les faits historiques vus dans la profondeur des siècles se colorent à nos yeux ; c'est ainsi que des Peuples entiers se changent pour nous en génies, ou que des rois chéris de leurs sujets prennent la place des Dieux : voilà pourquoi ces Atlantes dont j'ai tracé l'histoire, ont obtenu des autels ; voilà pourquoi les Péris se sont métamorphosés en fées.

Mais si les Dieux de Rome et de l'ancienne Grèce tirent évidemment leur origine de l'Afrique, on ne peut nier que les fées ne soient nées en Asie. L'imagination vive et légère des Orientaux a donné naissance à la féerie et à ses enchantemens, comme l'imagination superstitieuse des Africains, a produit la théogonie et ses obscurs mystères.

Nous verrons bientôt comment l'humeur sombre et belliqueuse des Scythes et leur caractère féroce, enfantèrent, en Europe, ces monstres et ces phantômes sanguinaires, dont se sont peuplées les cavernes infernales. Alors nous nous persuaderons plus que jamais que la famille humaine, d'abord composée d'un seul peuple, s'est divisée en trois branches, d'où sont sortit une infinité de rameaux. La

première a donné des Dieux aux nations ; c'est celle des Atlantes : la seconde leur a donné des génies et des fées ; c'est celle des Péris : la troisième enfin, celle des Scythes, a produit des fruits dignes de l'âpreté du climat où elle a été transplantée ; on en a vu sortir les spectres sinistres et les esprits dévastateurs.

Avant de parler de cette dernière Colonie, arrêtons-nous encore un instant sur celle des Péris : rien de ce qui concerne un peuple si bon et si sage, ne doit être omis.

Le nom des Péris, ainsi que nous l'avons vu, vient d'un mot qui signifie *fleur* et *fleurir* ; (*a*) ce nom leur fut donné sans doute à cause de leur caractère aimable et de leur beauté : les Persans qui en descendent sont encore les plus beaux des hommes. Le nom des Dives, leurs ennemis, signifie *insulaire* ; (*b*) il prouve leur haute antiquité,

(*a*) *Supra*.

(*b*) *Dib* ou *Div*, signifie encore une île dans les Indes, ainsi qu'on le remarque dans l'île de Serendib et dans celles des Maldives et des Lacquedives.

puisque les îles ont été la première patrie des Peuples ; la dénomination de Ginn, que leur donnent les Arabes, démontre qu'on ne doit point les prendre pour des êtres imaginaires, puisque ce mot, conservé en Chine dans toute sa simplicité, signifie encore *un homme* ; ainsi l'on doit entendre par le Ginnistan, *la demeure de l'homme par excellence.*

Cette demeure dévastée par une horde farouche, n'a plus d'habitans : plus cruels que les vagues mutinées et les feux dévorans qui submergèrent l'Atlantide, les Scythes n'ont pas même souffert que le dernier cri de leurs victimes retentit jusqu'à nous.

Mais s'il est facile d'exterminer les amis des arts et d'anéantir jusqu'à la moindre trace de leur existence, il ne l'est point d'éteindre le flambeau que leurs méditations ont allumé : ce flambeau, dont la lumière perce enfin la profondeur des siècles, suffit pour nous rappeler leurs vertus et pour nous montrer leurs ennemis dans toute leur laideur. C'est ce flambeau sacré qui nous a servi, ma chère Sophie, à remonter vers le

peuple instituteur auquel nous devons nos connaissances.

En quittant les sommets de Caucase, les Péris se répandirent sur le plateau de la Tartarie; terrein vaste et fertile, de six cents lieues de circonférence, où les plus grands fleuves de l'Asie prennent leur source. (*a*) D'abord Nomades, ils cessèrent de l'être en se réunissant en société. Comme les hommes de Caucase, ils eurent des lois, un culte; et bientôt les arts suivirent ces premiers pas de l'esprit humain.

L'un des premiers arts qui dut prendre naissance sur ce Peuple pacifique fut sans doute celui de l'écriture. Hermès, chez les Atlantes, avait inventé les hiéroglyphes; mais j'attribue aux Péris l'invention des caractères plus simples et plus amis de la raison. La peinture avait devancé l'écriture; car un hiéroglyphe n'est autre chose qu'un tableau, et la musique devait avoir devancé la peinture; car la main de l'homme ne

(*a*) Ces fleuves sont; l'Oby, l'Irtitz, la Léna, l'Enissei, l'Amur et le Hoango. Voyez Danville, *géogr. anc.*

peut dessiner un oiseau avant qu'il n'ait essayé d'imiter son ramage. Tu sens bien, Sophie, qu'en parlant de musique, j'entends la mélodie la plus simple : cette harmonie si douce, qui pénètre les cœurs, lorsqu'à ta voix flexible tu maries, avec autant de grâce que de goût, les accords de ta harpe ou de ton piano, n'a pu être le fruit que d'une étude lente et réfléchie.

L'architecture et la sculpture durent suivre de près la peinture : la nécessité inspira les premiers élémens de l'une, et l'amour peut-être, ainsi qu'on l'a raconté, inventa l'autre. Tu sais qu'une amante en donna la premiere idée en fixant, à l'aide d'un crayon, l'ombre de son amant errante sur une muraille.

Quant à la poésie, elle naquit avec le premier sentiment tendre : dès qu'il y eut un amant, il exista un poëte.

Les Mages des Péris, en devenant dans la suite les instituteurs d'une foule de nations, leur communiquèrent leurs connaissances. La dispersion de la nation entière et les catastrophes dont la terre a été le théâtre, ont anéanti leurs titres ; mais quoique nous n'ayons connu les arts que divisés, il

est facile de voir qu'ils tiennent à un système général : ce sont des rameaux qui, détachés du même tronc et transplantés de climats en climats, font encore, après mille siècles, le bonheur de ceux qui les cultivent.

Le savant auteur des lettres sur l'origine des sciences, l'infortuné Bailly, dit expressément que le Peuple qui tenait jadis le sceptre des sciences dans l'Asie, est l'auteur de toutes les idées philosophiques qui ont éclairé le monde (*a*).

Ce Peuple qu'il ne nomme pas, mais qu'il place sur le plateau de la Tartarie vers le 49me. degré de latitude, c'est-à-dire, sous le même climat que Paris, Londres et Berlin, est certainement celui des Péris. J'offre pour preuve de ce que j'avance le respect profond que l'Asie entière porte à ce nom.

Les Brames, qui sont les prêtres les plus instruits de l'Inde, aiment à être appelés Périmanes ou Paramanes ; (*b*) Ils conservent même de leur descendance un vague

(*a*) *Lettres sur les Sciences*, p. 205 et suiv.

(*b*) *Idem*, p. 202.

souvenir ; ils disent que, dès le principe des choses, le Dieu suprême a formé Birma d'une fleur flotant sur le grand abîme. (*a*) Cette allégorie ne me paraît pas difficile à expliquer. La fleur surnageant sur les débris du monde n'est, selon moi, qu'un des Péris échappé au désastre de sa patrie, se réfugiant dans l'Inde et y portant ses connaissances et son culte. J'ai déja dit que Péris et fleur sont synonimes.

Il nous est impossible, à la distance où nous sommes placés, de dire au juste quelles étaient les connaissances physiques et morales des Péris ; mais il suffit d'interroger les débris qui en existent dispersées parmi les nations pour en concevoir la plus haute idée.

Ce peuple croyait en un Dieu unique, éternel, immuable, et mettait les actes les plus remarquables de la puissance divine au nombre de trois : ces actes sont ceux de créer le monde, de le conserver, de le détruire. Il enseignait que Dieu est ineffable, (*b*)

(*a*) *Dogmes et opinions phil.* tom. I. p. 123.

(*b*) *Zendavesta*, par Anquetil. Paris, in-4°. vol. Ier,

et défendait de sonder la profondeur de son essence.

On retrouve encore chez les Brames Indiens la plupart de ces idées sublimes, mais couverte de la rouille des tems. Ils reconnaissent dans *Achar* le Dieu unique ; l'univers existe en lui seul ; tout ce qui paraît à nos yeux n'est qu'une seule et même chose qui est Dieu ; comme tous les nombres 10, 100, 1,000, etc, ne sont qu'une seule et même unité répétée. *Birma*, chez eux, est la puissance qui créé ; *Vitsnou*, celle qui conserve ; *Routren*, ou *Sib*, celle qui détruit. Les Guèbres, issus des anciens Persans, ont également Orosmade et Arimane. (*a*) Orosmade représente la lumière ; c'est le Génie du bien : Arimane préside aux ténèbres ; c'est le génie du mal. Ils révèrent le feu comme l'emblême de l'être suprême, et le nomment Mithras.

Dans la Tartarie, le Thibet, la Chine, le Japon, la même idée s'est conservée sous des formes plus grossières. *La*, *Fo*, *Amida*, principales divinités de ces contrées, sont

(*a*) *Dogmes et opinions phil.* tom. III. p. 9.

représentés par des statues à trois têtes (*a*), pour exprimer à la fois l'unité de l'Être suprême et la trinité de ses attributs.

Il paraît que les Péris avaient adopté le systême de l'ame universelle. C'est de ce systême si beau, si grand, qu'est né le dogme bisarre de la Métempsycose, dogme généralement répandu dans l'Inde, et reçu même des Égyptiens.

Il est de l'essence de l'homme que ses connaissances, portées au plus haut point de perfection, dégénèrent bientôt et se dégradent. C'est ainsi que l'astronomie, perfectionnée sur la plateau de la Tartarie, est devenue dans la Chaldée une étude vaine et conjecturale appelée astrologie judiciaire.

Le Peuple instituteur, suivant Bailly, est l'auteur de la découverte des montagnes de la Lune, et de la pensée hardie qui place des habitans dans cette planète, et qui, non contente de cet essor, s'en va peupler tous les mondes lumineux. C'est lui qui, le premier, a trouvé le vrai systême de l'univers, et qui, malgré le rapport de ses sens qui

(*a*) *Lettres sur les Sciences*, pag. 122.

lui indiquait l'immobilité de la terre, l'a suspendue au milieu des airs et l'a fait tourner autour du Soleil, entraînée par des lois constantes. Il a inventé le Zodiaque, l'a communiqué aux Atlantes qui l'ont enseigné aux Egyptiens, d'où il est parvenu aux Grecs et à nous; il a connu la véritable durée de la révolution solaire, et a appris aux Peuples à ajouter un jour tous les quatre ans, comme nous faisons depuis Jules-César; enfin il a mesuré la terre et a connu la juste étendue du méridien. « Ces belles et utiles » découvertes, (*a*) ajoute l'auteur que j'ai » cité, ne peuvent avoir été faites dans des » âges d'ignorance. C'est le fruit du Génie; » c'est le travail d'un siècle éclairé, dont » les lumières sont effacées par le tems in- » terposé, comme les objets par la masse de » l'atmosphère ».

Ce siècle, auquel s'attache le premier chaînon de nos connaissances, n'est plus pour nous qu'un point lumineux, perdu dans l'immensité des siècles. Les Péris qui en furent l'ornement ont disparu avec les Atlantes

---

(*a*) *Lettres*, etc. pag. 215.

leurs contemporains. J'ai déjà eu occasion de remarquer que ces peuples n'étaient pas étrangers l'un à l'autre. Les trois fils qu'Ouranos eut de Péréa, m'ont fourni la preuve qu'ils contractaient des alliances; leur application mutuelle, et leurs progrès dans l'astronomie, sont venus appuyer cette opinion; mais une chose plus remarquable encore, c'est que celui des Atlantes qui s'est le plus distingué dans les sciences, Hermès, appelé aussi Thaut et Mercure, a été surnommé Paramon; (a) dénomination assez semblable à celle de Paramanes, dont nous avons vu que les Bramines sont jaloux. Toutes ces preuves, jointes ensemble, doivent nous convaincre que les Atlantes et les Péris sont deux peuples contemporains, rivaux en puissance comme en gloire, issus de la même tige, et peut-être victimes des mêmes malheurs.

(a) Pausannias, cité par Court de Gébelin. *Préface de l'hist. du Calendrier.*

LETTRE XIX.

EUROPE.

Histoire des Scythes.

On croit communément que le nom des Scythes dérive du mot primitif *Scyth*, (*a*) qui peint assez bien le sifflement d'une flèche qui divise l'air avec rapidité. J'adopte d'autant plus volontiers cette étymologie, qu'elle se lie parfaitement avec l'idée que j'ai conçue de ce Peuple guerrier.

En quittant les sommets du Caucase, les Scythes se répandirent sur les bords du Tanaïs. Toutes les contrées arrosées par ce fleuve, et l'Europe presqu'entière, étaient alors couvertes de forêts épaisses, impénétrables à la clarté du jour ; (*b*) les Scythes

(*a*) *Hist. phil. du Monde primitif*, tom. VII. p. 2.

(*b*) Homère, *Odyssée*, Chant XIe.

s'y répandirent, y vécurent du produit de leur chasse, et s'y propagèrent sans songer ni à les défricher, ni à s'y établir. Quand une forêt ne fournissait plus à leurs besoins, ils passaient dans une autre; quand leur nombre devenait trop considérable, ils se séparaient en plusieurs corps, et chacun allait où son goût et le hasard lui indiquaient d'aller.

Ainsi toujours errant, toujours se divisant, les Scythes s'éloignèrent insensiblement du berceau de leurs pères, et perdirent de vue leurs institutions. La vie vagabonde qu'ils menaient dans l'absence absolue des lois, leur inspira un amour de l'indépendance qui dégénéra en férocité. Sans cesse nourris de chair, ils s'accoutumèrent à l'effusion du sang. Après avoir sacrifié les animaux à leur sûreté, à leurs besoins, ils les immolèrent à leurs caprices, et finirent par tourner leur fureur contre eux-mêmes. L'homme devint l'ennemi de l'homme. Les armes consacrées à la défense devinrent des instrumens de meurtre. Le fort dépouilla le faible; et le faible, usant de ruse, se rallia, tendit des piéges au fort, et l'accabla sous le nombre.

Ainsi naquit la guerre avec tous les maux qu'elle traîne à sa suite.

Il faut bien que cet état de guerre ne soit point absolument étranger à l'homme, ou que la Nature, ayant prévu ce désordre, ait placé le remède à côté du mal, car il est prouvé que les nations belliqueuses prennent un accroissement plus rapide que les nations pacifiques. On dirait que, semblables aux têtes de l'hydre, les peuples dévastateurs renaissent sous le glaive tranchant qui les mutile.

Les Scythes, malgré les maux qu'ils se firent à eux-mêmes, malgré l'âpreté du climat qui leur échut en partage, se multiplièrent prodigieusement. En peu de siècles, et tandis que les Atlantes d'Afrique et les Péris d'Asie soupçonnaient à peine leur existence, ils peuplérent l'intérieur de l'Europe, et pénétrèrent, dans cette partie du Monde, jusqu'aux climats glacés, où les Grecs placèrent long-tems après les régions des vents et celles de la nuit. C'est-là qu'ils se fixèrent sous le nom de Cimmériens, (30) nom qui exprime assez bien leur position aux extrémités de la Terre; tandis que, sous celui

de Celtes, (a) ils descendirent à l'occident, et vinrent habiter les terres fertiles arrosées par le Danube et le Rhin : je présume que ce fut sur les bords de ces deux fleuves qu'ils formèrent le premier établissement régulier, et adoptèrent le nom de Celtes, en adoucissant celui de Scythes, qu'ils avaient porté jusqu'alors.

Il ne faut pas croire, Sophie, que j'entende par l'établissement régulier que j'attribue ici aux Celtes, rien de semblable aux établissemens des Atlantes et de Péris; jamais, quoiqu'en aient dit des auteurs plus enthousiastes que judicieux, ni les Scythes, ni les nations qui en sont directement descendues, ne sont arrivés au point d'une civilisation assez parfaite, pour suivre avec assez de constance les études nécessaires aux progrès des arts. Le Nord a enfanté plus de guerriers que de savans; il a été la pépinière du Genre humain, mais non pas le foyer de ses lumières. Les Scythes, froids et farouches, n'ont pu, sous un ciel rigoureux,

(a) Pelloutier, *Hist. des Celtes*, Liv. I. ch. III. et X. pag. 55 et suiv.

sur un terrein durci par les hivers, atteindre ni aux riches conceptions des Asiatiques, ni aux combinaisons savantes des Africains. Doués de plus de forces que d'imagination, (a) ils n'ont su que subjuguer et détruire. Souvent on les a vus, contraints d'abandonner leur patrie surchargée d'habitans, se répandre en flots tumultueux, et fondre sur les nations voisines, non comme un fleuve débordé qui fertilise du moins le sol qu'il inonde, mais comme un torrent fougeux qui tombe et bondit sur des terres cultivées, y creuse d'affreux ravins, et roule chargé de débris.

Après avoir soumis un pays, les Scythes ne se contentaient pas d'en rendre les habitans esclaves; quelquefois il les envoyaient peupler les climats qu'eux mêmes avaient abandonnés : voilà pourquoi on rencontre jusque dans le sein de l'Europe, les usages de l'Asie et de l'Afrique, souvent en s'établissant dans ces contrées lointaines, les Scythes forçaient les Peuples vaincus à adopter leurs

---

(a) Malet, *Introduction à l'hist. du Danemarck*, pag. 68.

mœurs : (*a*) voilà pourquoi on trouve les coutumes septentrionales jusque dans les climats les plus reculés du Midi, tels que l'Inde ou la Chine. (*b*) Quant aux colonies que les Atlantes ou les Péris avaient fondées sur les côtes méridionales de l'Europe, il n'est pas étonnant d'y voir réunis l'esprit, les arts et le caractère des trois Peuple primitifs, puisqu'elles ont passé tour-à-tour sous leurs différentes dominations, et qu'elles n'ont joui que fort tard de leur indépendance.

Cette similitude singulière existante dans les usages des peuples les plus opposés, a fait conjecturer à quelques écrivains que les sciences, nées dans le Nord, étaient descendues vers le Midi; et ils ont conclu par dire que les Lapons avaient été les instituteurs des Indiens et des Chinois ; mais ces écrivains, quoique profondément instruits sur d'autres points, ont erré dans celui-là. Ils ont confondu la transmigration des

(*a*) Diodore, Liv. II. p. 302.

(*b*) *Hist. phil. du Monde primitif*, tom. VII. p. 15. et œuvres de Paw, tom. II. p. 304.

hommes avec celle des lumières ; ils ont cru les Scythes les législateurs des nations parce qu'ils en avaient été les vainqueurs, et tont vu en eux les plus grands des hommes parce qu'ils en avaient été les plus terribles. Non ! le flambeau du Génie s'éteint également sur les glaces du Pôle et sous les feux dévorans de l'Equateur; il ne s'allume et ne se conserve que dans les climats tempérés. C'est de-là que ses rayons bienfaisans se sont enfin prolongés sur le reste de la terre, malgré les efforts successifs des barbares pour les étouffer.

Ce qui me persuade, sur-tout, que les Scythes ont long-tems méconnu les arts, c'est que leur histoire nous est absolument inconnue, et que ces superbes vainqueurs, dont la guerre était l'unique passion, n'ont pas su conserver la mémoire de leurs exploits. Ils ont détruit et dispersé les nations ; ils ont changé, à plusieurs reprises, la face de la terre, sans jamais illustrer ni transmettre le souvenir de ces évènemens auxquels ils attachaient tant de prix. Il y a plus. Eclairés à la longue par les peuples vaincus, ils se sont voués eux-mêmes à l'exécration en.

déplorant les ravages dont ils étaient les auteurs.

Mais en voilà trop sur cet objet. Impatiente de connaître cette colonie guerrière, tu m'accuses, Sophie, de perdre trop de tems à de vaines discussions. Eh bien, je vais te satisfaire et te dire en peu de mots tout ce que j'en sais.

L'OPINION la plus générale est, comme je te l'ai dit, que l'Europe entière dût aux Scythes ses premiers habitans. (*a*) Suivant le récit des anciens, les Peuples connus sous ce nom joignaient à un taille extraordinaire un air féroce et sauvage; ils portaient des habits taillés d'une manière barbare et toujours marqués de signes distinctifs qui servaient à faire connaître les familles : on assure que, d'abord imprimés sur la peau, (*b*) selon la méthode usitée en-

(*a*) Pelloutier, *hist. des Celtes.*

(*b*) Strabon, en parlant des Illyriens et des Thraces, rapporte cette coutume. Cicéron en parle aussi, *Offices*, Liv. II. chap. VII. Diodore, Liv. XIV., et Pomponius Mella, Liv. II., citent la même chose.

core en Amérique, ces signes en passant des vêtemens sur les armes, ont donné naissance au blason et aux caractères héraldiques dont on se sert parmi nous.

Hérodote et Diodore racontent sur l'origine des Scythes des fables sur lesquelles je ne m'arrêterai point. Ces fables me paraissent d'une invention trop récente et je ne dois pas oublier que j'écris l'histoire conjecturale des tems antérieurs au désastre de l'Atlantide. D'ailleurs les anciens ont très-peu connu les Scythes : Josephe avoue qu'il n'ont rien dit de vrai sur eux. Le seul livre qui me paraisse mériter quelque attention c'est l'Edda, espèce d'évangile qui tenait dans le Nord, avant l'établissement du Christianisme, le rang que le Zend et le Shastah tiennent encore dans l'Inde. On trouve dans ce livre une espèce de théogonie que je tâcherai de débrouiller dans ma prochaine lettre.

LETTRE XX.

Suite de l'Histoire des Scythes.

Je présume que le Peuple savant, établi sur le plateau de la Tartarie, effrayé de l'immense population des Scythes, de leur humeur belliqueuse et des irruptions fréquentes qu'ils tentaient, essaya d'abord d'opposer des digues à ce torrent; il bâtit des remparts, et ferma les défilés des montagnes avec des portes d'airain; (*a*) mais lorsqu'il vit que tous ces moyens devenaient inutiles et que les flots irrités par les obstacles, allaient les renverser, il forma le projet hardi d'apprivoiser ces êtres farouches et d'en faire des hommes. Il ne fallait pour cela que leur donner des lois, un culte et des arts. L'entreprise était difficile; mais ceux qui en avait conçu l'idée sublime étaient en état de l'exécuter : il l'exécutèrent en

(*a*) Herbelot, au mot *Damavend.*

effet, et retardèrent ainsi de plusieurs siècles la destruction de leur empire et l'anéantissement des lumières.

On ne connaît ni les ressorts que firent mouvoir ces sages imposteurs pour captiver l'attention des Sauvages, ni les prodiges, ni l'éloquence qu'ils employèrent pour frapper leur imagination. L'Edda dit seulement qu'ils sortirent de l'Asie au nombre de trois, (*a*) et vinrent au milieu des Scythes annoncer l'arrivée des Dieux. Comme ils connaissaient le caractère et le goût dominant des hommes qu'ils voulaient séduire, il ne leur fut point difficile de s'entourer de tout ce qui pouvait flatter leurs desirs. Le Palais d'Asgard, entièrement couvert de boucliers d'or dont l'éclat s'élevait jusqu'aux cieux, était rempli d'armes étincelantes ; des beautés naïves y versaient la bierre et l'hydromel dans des vases précieux ; on ne pouvait pénétrer sous ses voûtes élevées sans être saisi de respect : un pouvoir inconnu y maîtrisait l'ame et y subjuguait les sens. Les prophètes, assis sur des

(*a*) *Edda*, ch. I.

trônes d'un travail merveilleux, annonçaient le Dieu des hommes, le Dispensateur de la victoire, l'Eternel, l'Être vivant.

Gilfe, l'un des chefs de la contrée, (*a*) ébloui par l'appareil magique offert à ses yeux, ou peut-être séduit par des promesses cachées, embrassa le culte nouveau. Une grande partie du peuple imita son exemple. Bientôt la pompe des sacrifices, l'éclat des fêtes, l'attrait des mystères, décidèrent ceux qui ne s'étaient pas encore rendus; l'esprit de religion se communiqua de proche en proche: les Scythes alors eurent un culte, et ne tardèrent pas à avoir des lois.

Les prophètes Asiastiques, que l'Edda nomme Har, Jafnhar et Tredie, profitèrent avec adresse de ce premier enthousiasme; ils choisirent parmi les sauvages mêmes les hommes les plus capables de répondre à leurs vues, les créèrent ministres de la Divinité, et les envoyèrent dans divers endroits de la Scythie, avec le titre de Gouverneurs des hommes et de représentans des Dieux; (*b*)

(*a*) *Edda*, ch. I.

(*b*) *Id.* ch. VII.

ceux-ci firent des Prosélytes et des élèves ; ils devinrent dans la Celtique européenne, la tige des Druïdes, et fondèrent dans la Scythie asiatique la puissance des Lamas. (*a*) Ils choisissaient leur demeure ordinaire dans les forêts antiques et sur les sommets des montagnes. Cependant les premières villes s'élevaient. Les Asiatiques, initiés dans tous les secrets de la Nature, avaient appris aux Scythes à creuser dans les entrailles de la Terre, pour en extraire les métaux. La contrée où dominait le Palais d'Asgard, était fertile en mines d'or et de cuivre. On les exploita avec soin. (*b*) Ensuite on bâtit des ateliers ; on dressa des enclumes, où le marteau retentissant façonna les métaux, et en forma des instrumens, avec lesquels on fabriqua des armes brillantes et des meubles commodes et précieux.

Ces occupations diverses opérèrent, en peu de tems, le changement que les Asiatiques s'étaient promis. Les Scythes, attachés

---

(*a*) OEuvres de Paw, *Recherches sur les Américains*, tom. II. p. 295 et suiv.

(*b*) *Edda*, ch. VII.

à leur culte, s'attachèrent à leur pays; les lois firent disparaître insensiblement ce que leurs mœurs avaient de plus âpre et de plus barbare; quelques peuplades se fixèrent successivement, et une sorte de luxe qui se glissa dans la nation entière, en leur imposant de nouveaux travaux, éloigna de leur esprit les idées d'envahissement et de guerre. Ainsi leur civilisation fut quelque tems la sauve-garde de leurs voisins.

SANS doute tu seras curieuse, Sophie, de savoir où était situé ce Palais d'Asgard, si fameux parmi les Scythes. L'Edda dit que c'était au milieu du Monde; les historiens du Nord croyent que c'était dans la Scythie; mais la Scythie a compris l'Europe entière et une grande partie de l'Asie, et le milieu du monde est par-tout. Voilà une situation bien indiquée! Voyons si je serai meilleur géographe.

Le naturaliste Pallas, en parcourant les vastes domaines de la Russie, a découvert dans le nord de l'Asie, et sur les bords de l'Irtisch et de l'Enisséï, les restes d'un peuple

détruit. (*a*) Il a vu dans une montagne riche en métaux, qu'il nomme la montagne des Serpens, (*b*) des mines creusées par la main de ces hommes antiques ; il est descendu dans leur sépulture, et y a trouvé, dans les unes des poignards et des pointes de flèches en cuivre, dans les autres des bouts de lances et des ornemens en cuivre et en or. On lui a assuré que pour peu que l'on creuse dans l'intérieur des terres, on rencontre des instrumens de diverses espèces, tels que des maillets, des hoyaux, des marteaux faits d'une pierre très-dure. On lui a même montré des trétaux de bois, sur lesquels étaient posés les morts. Ces trétaux sont ornés de toutes sortes de figures en cuivre, fondues en ronde bosse ; la plupart, à cause de leur long séjour dans la terre, sont pétrifiés et couverts d'une poussière de cuivre et d'or natif. Il est à remarquer que le fer ne paraît point dans aucunes de ces dépouilles, et qu'on ne trouve sur la terre aucun vestige d'habitation humaine.

(*a*) *Voyage de Pallas*, tom. IV. p. 372 et suiv.

(*b*) *Schlangenberg.*

Ces travaux, ces tombes magnifiques garnies d'or et de choses précieuses, que le sage naturaliste dit être si nombreuses dans les agréables montagnes de l'Enisséï, donnent une haute idée des *Tschoudes*, (c'est ainsi que les Russes nomment ce peuple) mais ne présentent aucun éclaircissement sur leur origine. Les Tschoudes ne peuvent pas cependant descendre des Mongols ni des Tartares, puisque ceux-ci ont connu de tout tems la préparation et la fonte du fer, tandis qu'ils ignorent encore aujourd'hui celles du cuivre et de l'or. Quelle est donc cette nation? Quels sont ces hommes assez anciens pour que leurs tombeaux mêmes soient pétrifiés, tandis que le tems a détruit jusqu'aux pierres de leurs édifices? Cette nation, j'ose l'affirmer, est celle des Scythes: ces hommes sont les mêmes qui élevèrent le palais d'Asgard, et creusèrent les mines dont il est parlé dans l'Edda. Examinons, pour nous en convaincre, la similitude frappante des noms. L'*y* du mot *Scythe* n'est autre chose que l'*u* des Grecs, dont nous avons fait un *i*, mais que beaucoup de nations prononcent *ou*; le changement des lettres *sc* en *tsch*,

et de *th* en *d*, est extrêmement commun : ainsi, *Tschoude* n'est que le mot *Scythe* prononcé à la manière des peuples du Nord. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que les habitans de la Finlande, qui assurément sont d'origine celtique, conviennent d'avoir porté le nom de Tschoudes. (*a*)

Voilà la situation de la métropole des Scythes trouvée : Le Palais d'Asgard était donc placé sur les bords de l'Enisséï, à la latitude de 55 ou 56 degrés : c'est-à-dire, 6 à 7 degrés plus loin dans le Nord que l'Empire des Péris. Je suis enchanté de cette découverte ; il me semble que je vais écrire avec plus de plaisir, maintenant que je puis fixer mes idées sur quelque chose.

Après la fondation d'Asgard, ce que l'Edda m'apprend de l'histoire civile des Scythes est tellement mêlé aux fables allégoriques de l'Histoire religieuse, que je ne puis les séparer, sans courir le risque de les défigurer l'une ou l'autre. J'aime mieux

(*a*) Idman, *Recherches sur l'ancien peuple Finois*, cité par Bailly ; *Lettres sur l'Atlantide*, pag. 259.

les rapporter ensemble, et laisser à ton discernement le soin de juger le degré de croyance qu'elles méritent.

L'évangile du Nord distingue trois nations précisément comme je les ai distinguées : ces nations sont celles des Dieux ; des Génies et des Géans, d'où sont descendus les hommes *(a)*.

La résidence des Dieux est dans la ville sacrée d'Ydrasil. Là, s'élève un frêne, sous l'ombrage duquel les Dieux s'assemblent pour rendre la justice ; frêne merveilleux dont les rameaux immenses s'étendent sur tout l'univers. Au pied de cet arbre révéré, coule à flots de cristal la fontaine du Savoir ; les Dieux le nomment Mimis. Trois vierges immortelles, nommées Nonirs, sont assisses sur ses bords toujours fleuris : ce sont, *Urda* le passé, *Verandi* le présent, *Skulda* l'avenir : elles dispensent les âges et président à la destinée des nations.

Les Génies lumineux demeurent à Alf-

(a) *Edda*, ch. VIII.



ham ; (*a*) ils possèdent la plus belle des villes, Gimle qui surpasse en éclat le Soleil lui-même : c'est le berceau des fées ; elle est toute bâtie de pur argent.

La contrée habitée par les géans, couverte d'éternels frimats, est voisine des royaumes de la Nuit. La Nuit y naquit et donna la naissance à la terre qui fut accordée au Père du jour, qui est de la famille des Dieux. Cette contrée n'est point éloignée de la demeure des hommes ; elle touche au pays des Nains, qui cherchent toujours à s'allier avec les Dieux pour les corrompre. Le Père des hommes, Ash, et Emla sa femme, habitent non loin du pays des Génies auprès de Midgard.

Après avoir, d'après les traditions de l'Edda, établi cette géographie qui coïncide si parfaitement avec ce que j'ai dit des Atlantes, des Péris et des Scythes, je vais passer aux récits qui se trouvent dans ce livre extraordinaire.

(*a*) *Alfham* signifie la demeure des esprits : c'est la traduction exacte de *Ginistan*, qui est la demeure des Péris. Gimle est la même ville que *Gheuler-Abid*.

Suivant ce qui y est rapporté, Odin fut le premier roi, ou le premier Dieu de la Scythie. (*a*) Il était de la race des Génies, et existait déjà avant que rien n'existât : c'est-à-dire, sans doute, qu'il était savant dans tous les arts avant que les Scythes fussent civilisés. A sa voix, ses ennemis frappés d'épouvante perdaient l'usage de leurs sens et demeuraient immobiles ; ses soldats, au contraire, se précipitaient, sans cuirasse, au milieu des combats, et sentaient augmenter leurs forces avec le danger. Les ancêtres d'Odin passaient pour avoir créé l'univers, et lui-même était regardé comme le Père des hommes. Voici de quelle manière ces prodiges étaient racontés (*b*).

Dans l'aurore des siècles, il n'existait ni mer, ni rivage ; les étoiles n'avaient point de demeure ; le soleil n'avait point de palais ; la lune ignorait son pouvoir.

Alors il n'existait qu'un monde lumineux, brûlant, enflammé, qui occupait tout

(*a*) *Edda*, ch. X.

(*b*) Mallet, *introduction à l'hist. du Danemarck.*

l'espace : de ce monde s'écoulaient sans cesse des torrens de feu, qui tombaient dans l'abîme et le remplissaient de parties hétérogènes. L'abîme se combla : le géant Ymer naquit et donna naissance au terrible Bure, qui fut le père de Bor. Bor, le plus aimable des géans épousa Beyla fille de Baldorn. Il essaya d'abord d'adoucir le caractère farouche d'Ymer ; mais voyant qu'il ne pouvait pas y parvenir, il conspira contre lui de concert avec les fils qu'il avait eu de Beyla : ces fils étaient les trois Dieux, Odin, Vili et Vei. Tous ensemble, ils se saisirent d'Ymer et le percèrent : le sang jaillit de sa blessure avec tant d'impétuosité et d'abondance qu'il causa une inondation, où la race impie des géans périt toute entière, à l'exception d'un seul, nommé Belgemer, qui s'étant mis sur une barque, échappa avec sa famille.

Grâce à la victoire des Dieux, un nouveau monde se forma. Les fils de Bor traînèrent le corps d'Ymer dans l'abîme et en firent la terre : ses ossemens énormes en devinrent les montagnes, et son sang ruisselant sur ses plaies forma les mers et les fleuves qui la fertilisent. Cependant le ciel se

courba en voûte au-dessus d'elle, et les astres s'allumèrent pour l'éclairer ; alors les jours furent distingués, et les années eurent leur nombre.

Ensuite les fils de Bor créèrent l'homme et la femme.

Un jour, Odin, Vili et Vei, rencontrèrent deux morceaux de bois flottans sur l'Océan: ils les prirent et les animèrent. Le premier reçut d'Odin la vie, de Vili l'esprit, et de Vei l'ouïe et la vue : ce fut l'Homme. Le second, outre tous ces dons, reçut encore la beauté, et ce fut la femme. L'homme fut nommé Ach. et la femme Emla : ils devinrent la tige du genre humain (*a*).

On remarque facilement à travers l'allégorie de cette narration, trois époques distinctes. Premièrement, l'organisation de l'univers par le feu, dont il paraît que les Asiatiques ont communiqué la première idée aux Scythes ; secondement, la descente de l'Océan, que les Bardes du Nord ont confondue avec la catastrophe qui submergea la terre ; troisièmement enfin, la civilisation

(*a*) *Edda*, ch. IV.

de l'homme ; car on sent bien que ces morceaux de bois que les Dieux animent ne sont que l'emblême des hommes stupides, auxquels des législateurs donnent une existence nouvelle au moyen des institutions civiles.

LETTRE XXI.

Suite de l'Histoire des Scythes : leurs idées religieuses.

ODIN, après avoir créé l'homme, c'est-à-dire, après l'avoir civilisé, songea à consolider sa puissance ; il entoura de hautes murailles le palais d'Asgard, et se rendit redoutable par sa vigilance et sa sévérité. On a feint, pour exprimer sa pénétration, qu'il avait deux corbeaux : l'un nommé *Hugin* la pensée, et l'autre *Munin* la mémoire, qu'il envoyait tous les matins parcourir le monde, et qui, chaque soir, venaient lui faire leurs rapports.

Ce monarque eut pour femme la fille du géant Fiorgun, la belle Fréa, qui, après sa mort fut révérée comme la Déesse des amours. On la nomma la protectrice des amans, la flamme du Nord, la plus favorable des Déesses. Les femmes s'honorèrent de porter son

nom. (*a*) Aussi éprise des guerriers que l'Aphrodite des Grecs, ou la Vénus des Latins ; mais plus hardie qu'elles, Fréa suivait Odin à la guerre ; armée d'un glaive étincellant, elle courait de rang en rang et portait par-tout une mort inévitable : voilà pourquoi on lui consacra, dans la suite, une partie des ames de ceux qui mouraient dans les combats.

Le fils aîné d'Odin et de Fréa, fut Thor : Thor le plus redoutable des Dieux. A peine fut-il en âge de gouverner que son père Odin lui donna un vaste royaume ; il y fit construire un palais magnifique composé d'une infinité de salles (*b*), et inventa un char d'une forme nouvelle, traîné par des rennes. C'est sur ce char qu'il allait dans le pays glacé où régnaient les géans, et qu'il leur livrait de rudes combats. Les Scythes, frappés de sa valeur impétueuse, en firent

---

(*a*) En Allemagne, on qualifie les femmes du nom de *frau*, mot qui signifie la même chose que celui de *dame* en français, ou *donna* en italien.

(*b*) L'Edda en porte le nombre à 540.

le Dieu des tempêtes, et le surnommèrent *Taranis* ou le tonnerre. Ils feignirent qu'il possédait une massue qui revenait dans sa main, après avoir été lancée, et une ceinture qui ranimait ses forces à mesure qu'il en avait besoin.

Les frères de Thor étaient Balder aux regards étincellans, Tyr, l'ami des héros, et Bragé dont les lèvres distillaient la persuasion. La femme de ce dernier, (a) nommée Iduna, avait la garde des pommes destinées à nourrir les Dieux, et qui leur conservaient une éternelle jeunesse.

Suivant toutes les apparences, Odin eut un ennemi redoutable qui s'opposa à ses desseins, et peut-être chercha à renverser son empire naissant. Il se nommait Locke : comme il fut vaincu dans les combats, les Bardes s'étudièrent à noircir sa mémoire ; ils en firent le mauvais principe, le satan des Hébreux, et lui donnèrent pour enfans le loup Fenris, le serpent Midgard, et *Hela* ou la Mort, (b) monstres également ab-

---

(a) *Edda*, ch. XIV.
(b) *Ibid.* ch. XVI.

horés des hommes. Locke, enfermé par Odin dans une caverne formée par trois pierres tranchantes, frémissait de rage et causait des tremblemens de terre ; il fallut lui donner un gardien ; le sénat divin nomma Heimdal.

Heimdal, selon l'évangile du Nord, était fils de neuf vierges : (*a*) Voilà la première fois, dans l'histoire des superstitions, que je trouve un nombre aussi considérable de mères pour un seul enfant. Ce Heimdal avait les dents d'or, et l'ouïe d'une finesse admirable : au moindre bruit qui retentissait dans l'Univers, il brandissait une épée qui atteignait par-tout, et embouchait une trompette dont le son terrible frappait d'épouvante. L'aveugle Hoder, et Vidar, le courrier, étaient sous ses ordres.

Vainqueur de tous ses ennemis, paisible monarque des Scythes, Odin parvint à une extrême vieillesse. On assure qu'au moment de mourir, voulant persuader à ses sujets qu'il n'y aurait que ceux qui mourraient de quelques blessures qui pourraient entrer dans

(*a*) *Edda*, ch. XV.

le Valhall, paradis des héros, dont j'aurai occasion de parler, il se fit ouvrir le côté d'un coup de lance. Niord, son successeur, en usa de la même manière ; car il était généralement établi que pour être admis dans la compagnie d'Odin, et jouir des délices du Valhall, il fallait terminer ses jours par une mort sanglante.

Ce Niord, qui succéda à Odin, n'était pas de sa famille; on ignore par quel événement il monta sur le trône des Scythes. L'Edda rapporte qu'il avait été élevé dans le pays des Vanes, (a) peuple qui faisait la guerre aux Dieux. Les Vanes le donnèrent en ôtage, afin d'obtenir la paix. On peut croire qu'Odin, s'intéressant à son sort, lui donna la souveraineté de quelque île, où il s'établit. Quoiqu'il en soit, Niord, sous le nom de Dieu des Mers, devint, après Odin, la Divinité la plus révérée des Scythes. Son Palais, situé au milieu des flots, se nommait Noatun. Ce nom, qui a beaucoup de ressemblance avec celui de Neptune, pourrait bien avoir eu la même origine.

(a) *Edda*, ch. XII.

Niord quittait tous les neuf jours cet humide palais, pour venir passer autant de nuits auprès de son épouse, la chaste Shaka, qui, malgré son amour pour lui, n'avait pu se résoudre à quitter la demeure agreste que son père habitait au sein des montagnes. Niord, roi de l'onde azurée, chantait souvent : « Que je hais le séjour des lieux » montueux ; on n'y entend que les hurlemens des loups et des animaux féroces, » au lieu du doux chant des cygnes qui » habitent les rivages. » Mais Shaka redisait sans cesse : « Puis-je dormir dans la couche » du dieu des Mers, tandis que les oiseaux » accourant tous les matins de la forêt, me » réveillent par leurs cris. »

Shaka aimait passionnément la chasse. Les Scythes la révérèrent, après sa mort, comme la Déesse des forêts. Les deux enfans qu'elle eut de Niord obtinrent aussi les honneurs divins : c'étaient Frey et Freya. Frey donnait à la Terre son heureuse fécondité ; Freya inspirait l'amour, et présidait à la reproduction des êtres. (*a*) C'est de leurs

---

(*a*) *Edda*, ch. XIII.





Dessiné par Durand Gravé par De Launay

noms que viennent, en français, les mots *frai* et *frayer*, en parlant des poissons, et en languedocien, ceux de *fringà*, faire l'amour, et *fringaire*, amant, dont on avait ignoré jusqu'ici l'étymologie.

Cette facilité singulière avec laquelle les Scythes déifièrent leurs rois, enfanta une quantité prodigieuse de Dieux; bientôt chaque peuplade eut le sien propre; bientôt chaque élément, chaque objet fut gouverné par une intelligence particulière. Vainement les Mages d'Asie avaient tenté de leur donner une religion simple et douce; à la mort de leurs instituteurs, elle prit la teinte de leur caractère féroce. Tout ce qu'ils conservèrent d'eux, ce fut de ne donner à la Divinité d'autres temples que l'Univers. (*a*) Long-tems leur Dieu suprême, Odin même, ne fut représenté que sous l'emblême d'une épée placée au haut d'un bûcher (*b*).

Les Druïdes de la Celtique, et les Lamas

(*a*) Mallet, *Introd. à l'histoire du Danemarck*, pag. 68.

(*b*) Hérodote, Liv. IV. p. 45. et suiv.

de la Scythie furent aussi établis sur le modèle des Mages de la Perside ; les uns et les autres marchèrent d'abord sur les traces de leurs maîtres ; mais les Druïdes ne tardèrent pas à s'en écarter, et à perdre de vue que le but de leur institution avait été la civilisation des hommes. Ils usurpèrent la puissance des rois, et pour régner plus facilement, asservirent la nation sous le joug honteux de l'ignorance. (*a*) Leur Dieu ne fut plus le Père des hommes, l'Eternel, l'Être vivant, mais le Père du carnage, le Dépopulateur, l'Incendiaire. Alors on lui sacrifia des victimes humaines. (*b*) Ces Prêtres sanguinaires, pour inspirer à leurs disciples je ne sais quelle horreur, qu'ils appelaient sacrée, tenaient leurs assemblées, non dans les villes, non en pleine campagne, mais dans le silence des bois, dans les endroits les plus sombres et les plus déserts. Aussi leurs Dieux devinrent-ils autant de tyrans invisibles, leurs dogmes autant de mystères impénétrables.

(*a*) *Dogmes et opinions phil.* tom. I. p. 220.
(*b*) Hérodote, liv. IV. p. 46. Lucain, *Phars.*

Non contens des Dieux que j'ai cités, les Druïdes créèrent encore un Dieu pour le meurtre et un autre pour le duel : ce dernier, souvent invoqué par les Celtes, pénétra par-tout où ils pénétrèrent. Ils dégradèrent l'idée sublime de l'immortalité de l'ame, au point de la rendre méconnaissable : l'Enfer fut l'ouvrage de leur politique farouche. Ce lieu de douleur et de peine ne pouvait être imaginé ni par les Atlantes, ni par les Péris, peuples doués d'une imagination riante : aussi est-il évident que les nations d'une antiquité moins reculée qui l'ont adopté, n'ont fait que l'emprunter des Druïdes, qui en furent les inventeurs. (*a*) L'Enfer s'est appelé Tartare, du nom d'une des régions de la Scythie : là, Odin est devenu Pluton ; (*b*) Fréa, qui s'emparait des ames des morts, a pris le nom d'Hécate. Les trois Nonirs, Urda, Verandi et Skulda ont été les trois parques ; et jusqu'au loup Fenris,

---

(*a*) Homère place l'Enfer dant le pays des Cimmériens, *Odissée*.

(*b*) Pluton, en grec, était surnommé Adès. Voy. *Lettres sur l'Atlantide*, p. 325 et suiv.

et au serpent Midgard, tout y a trouvé sa place.

Le Valhall des Celtes peut aussi avoir donné l'idée des Champs Eliséens : voici l'image qu'ils s'en formaient. C'était un palais vaste et superbe, où l'ame des héros morts dans les combats était seule admise. Pour entrer dans ce lieu de délices, il fallait y être invité ; c'est pourquoi un nombre infini de vierges, nommées Valkires, était chargé par Odin de choisir dans les armées ceux qui devaient être tués, et de les conduire dans le Valhall. Là, ces héros jouissaient des honneurs et des plaisirs qu'ils avaient le plus desirés pendant leur vie : ils buvaient de la bierre et de l'hydromel dans des tasses formées du crâne de leurs ennemis ; (*a*) les Valkires leurs versaient ces liqueurs et leurs servaient de la chair succulente du sanglier. Dans l'intervalle de leurs repas, ils s'exerçaient encore au métier des armes et se livraient des combats où les morts ressuscitaient aussitôt pour combattre de nouveau.

(*a*) Hérodote, liv. IV. p. 48.

Cette vie devait durer jusqu'à la fin du monde : c'est-à-dire jusqu'au jugement dernier ; car les Celtes admettaient le dogme du renouvellement de l'Univers par le feu. Voici de quelle manière leurs Bardes annonçaient ce grand événement (*a*) :

Il viendra, disaient-ils, un tems d'horreur et d'épouvante, un âge d'épée, où le frère tuera le frère, où le père deviendra l'assassin de son fils. Un hiver aura lieu ; hiver horrible, où la gelée durcira la terre et desséchera les mers. Trois hivers semblables se succèderont sans étés : alors tous les monstres enchaînés rompront leurs fers ; le loup Fenris dévorera le Soleil ; les étoiles s'enfuiront, les géans attaqueront les Dieux.

Soudain Heimdal se lève ; il brandit son épée ; il sonne de la trompette. Odin paraît revêtu de sa cuirasse éclatante et de son casque d'or ; il attaque le loup Fenris qui le dévore ; mais le loup meurt. Aussitôt Thor est étouffé par le dragon qui expire de même. Le feu consume tout, et la flamme s'élève jusqu'au Ciel ; mais bientôt

(*a*) Mallet, *Introduct. à l'hist. du Danemarck.*

il sort du sein des flots une nouvelle terre ornée de verdure et couronnée de fleurs. Les champs y produisent sans culture ; les calamités y sont inconnues ; un Palais superbe la décore : c'est le séjour des justes.

Celui qui gouverne tout prononce ses jugemens. Il renvoie les méchans dans un lieu éloigné, dont les portes sont tournées vers le Nord ; lieu de ténèbres et d'horreur, où pleut le poison, où roulent mille torrens chargés des cadavres des parjures : c'est l'empire de la mort et la demeure éternelle du dragon.

LETTRE XXII.

Annonce d'un antique manuscrit. Commencement de l'histoire d'Adim et Evehna.

Si je me suis arrêté aussi long-tems sur l'histoire des Scythes, c'est que j'avais, ma chère Sophie, à détruire de fortes préventions en leur faveur. Des écrivains estimables, sous le prétexte que les Scythes ont subjugué toutes les nations, leur ont fait hommage de toutes nos connaissances. Pour appuyer ce systême, ils ont employé une dialectique souvent très-ingénieuse ; mais enfin je pense que les faits doivent parler. Les Scythes ont été des guerriers farouches, et rien de plus. (*a*) Si nous leur devons quelque chose, ce sont des fers et des superstitions. L'agriculture et les sciences qui en dépendent sont nées chez les Atlantes ;

(*a*) Hérodote. liv. 4. pag. 47. Diodore, liv. 2. pag. 300.

nous tenons des Mages de la Perside les arts aimables et toutes les idées sublimes sur la morale et la philosophie (*a*).

Maintenant que j'ai dépeint d'un pinceau assez hardi et sous des traits assez neufs ces trois colonies primitives; que j'ai trouvé les Dieux chez la première, les Génies chez la seconde, les Géans et les monstres infernaux chez la troisième, je devrais peut-être établir la génération des peuples d'une antiquité mitoyenne; mais avant de nous arracher pour jamais au Monde primitif, n'es-tu pas tentée de franchir avec moi l'abîme des tems pour revoir encore une fois l'Atlantide? Serais-tu fâchée de te voir transportée en imagination dans cette île célèbre? Non, sans doute. Eh bien, le moment est arrivé, où tu vas jouir de ce plaisir.

Un hasard assez heureux a fait tomber entre mes mains un manuscrit précieux. Ce n'est pas qu'il jette sur les événemens antérieurs une lumière exempte de toute obscurité; j'avoue même qu'il renferme des choses qui appartiennent moins à la sim-

(*a*) *Supra.*



plicité de l'histoire qu'au tissu d'un roman ingénieux, imaginé, peut-être, dans ces tems reculés, pour l'amusement d'une jeune beauté curieuse et sensible comme Sophie. Je vais le soumettre à ton jugement, certain que ton intelligence saura rejeter tout ce qui n'appartient qu'à l'imagination de son auteur.

Il importe assez peu de savoir comment ce manuscrit m'est parvenu. Un autre se prévaudrait de quelque note marginale pour dire que cet ouvrage, écrit originairement dans la langue sacrée des Atlantes, fut traduit par les prêtres de Saïs en égyptien vulgaire, et remis à Solon qui le traduisit en grec et le déposa dans la bibliothèque publique d'Athènes; il ne manquerait pas d'insinuer que c'est cet ouvrage que Platon commenta dans la suite et transporta, en partie, dans ses dialogues de Timée et de Critias; mais moi, je dirai tout bonnement qu'il n'existe aucun renseignement de cette espèce; j'avouerai même que le titre et le commencement du manuscrit manquent, et qu'il y avait beaucoup de lacunes dans le cours de l'ouvrage, auxquelles il n'a pas été toujours possible de suppléer.

ADIM ET EVEHNA,

HISTOIRE ANTÉ-DILUVIENNE.

Hymne à Vénus. Portrait d'Evehna.

. . . .
. . . .
. . . . « Toi qui naquis avec l'Univers, et qui entretiens dans son sein le mouvement et la vie, source éternelle de volupté, sœur aînée de la Nature et fille chérie du roi des êtres, douce Vénus !.....

« Tu donnes l'existence par le plaisir, tu dois la conserver par le bonheur...... Ta main puissante a touché mon cœur; ta flamme a pénétré mes sens; fidèle aux loix que tu imposes, j'ai obéi à ta voix qui a retenti dans mon ame; tu as nommé la belle Evehna...... j'ai aimé !.....

« Et cependant Evehna est demeurée insensible, soit qu'à l'instant où l'éclair sympathique s'échappa de ton flambeau tes feux

n'aient pas su pénétrer son cœur, ou qu'ils se soient tous concentrés dans le mien.

« Attiré par un objet qui me repousse, j'éprouve plus que la mort qui ne ferait que changer mon existence ; j'éprouve la douleur. O Vénus ! j'existe et je souffre ! Contradiction funeste, qui, si elle était générale, amènerait le chaos de la Nature.....

« Répare cette erreur. Divise ou éteint la flamme qui me dévore ; inspire également l'objet aimant et l'objet aimé, et rétablis ainsi l'harmonie dans ton empire ».

Ainsi parlait le jeune Adim ; il était prosterné au pied de la statue de Vénus, où sa main faisait fumer l'encens le plus suave et le plus pur.

Adim avait à peine vingt ans, et joignait aux grâces de la jeunesse toutes les qualités estimables du cœur et de l'esprit. Son père, le sage Eloïm, (31) grand prêtre de Neptune, n'avait rien négligé pour le rendre le plus accompli des habitans de l'Atlantide, île autrefois merveilleuse et sainte, mais depuis long-tems pervertie par le luxe et l'ambition de ses rois.

L'amour, ainsi qu'on l'a pu juger par la prière du jeune homme, s'était glissé dans son cœur : Adim aimait, Adim n'était pas aimé. Tandis qu'il parlait, deux ruisseaux de larmes coulaient sur ses joues ; ses cheveux noirs flottaient en désordre sur ses épaules, et ses yeux, fixés sur la statue de la Déesse, semblaient implorer son assistance.

Tout-à-coup le temple où il avait devancé l'aurore s'ouvre ; les voûtes brillantes de l'édifice retentissent des chants les plus mélodieux ; une foule de jeunes garçons et de jeunes filles, couronnés de myrte, et parés des habits les plus voluptueux, entre : ce jour était consacré à Vénus.

Ce que l'Univers possédait de plus beau semblait s'être réuni pour célébrer dignement la fête de la Déesse de la Beauté ; mais l'objet le plus digne d'attirer les regards, était la jeune Prêtresse qui allait présider au sacrifice. Depuis que l'Atlantide avait été peuplée par les enfans de Neptune, jamais rien de plus parfait ne l'avait embellie. La Déesse même, dont elle annonçait la puissance, n'eût pas emprunté d'autres charmes,

si elle avait voulu se communiquer aux mortels.

Les vêtemens de la prêtresse, formés d'un tissu léger, dessinaient les contours de sa taille élégante, et en laissaient deviner les formes enchanteresses; son sein, dont les tendres boutons, tantôt paraissait, tantôt se perdaient sous les boucles vagabondes de ses cheveux blonds, surpassait en blancheur le duvet du Cygne; son teint avait la fraîcheur des roses du printems; son front libre et ouvert portait l'empreinte de son ame; si elle souriait, le corail de ses lèvres laissait entrevoir un double rang de perles; si elle parlait, on était ému du son de sa voix; au moindre regard, le ciel se peignait dans ses yeux; au moindre mouvement, toutes les grâces s'empressaient autour d'elle.

Adim ne l'eut pas plutôt apperçue, qu'il pâlit; un rapide frisson courut dans ses veines; ses genoux chancelans purent à peine le soutenir. Il s'avança néanmoins vers elle, et les yeux baissés, se mêla dans la-foule, que les adorateurs de la Déesse grossissaient moins que ceux de la belle Evehna.

La jeune Nymphe (*a*) le vit, et lui adressa un regard enchanteur qui l'aurait comblé de joie, si un instant avant, elle n'eût pas accordé la même faveur à deux ou trois jeunes gens qui se trouvaient aussi sur son passage. Fière du pouvoir de ses charmes, Evehna ressemblait au papillon qui voltige de fleur en fleur, et laisse dans l'incertitude celle sur laquelle il doit se fixer.

Accompagnée d'un murmure approbateur, elle monte à l'autel, et commence le sacrifice. Tous les yeux la suivent, tous les cœurs volent sur ses traces. Adim la regarde quelque tems immobile d'admiration; mais bientôt, jaloux que tant de rivaux partagent son bonheur, il se retourne pour cacher ses larmes.

Lorsque le sacrifice fut terminé, cette jeunesse brillante se répandit dans les bosquets sacrés qui entouraient le temple, et s'y livra à des jeux en l'honneur de Vénus. Les jeunes gens disputèrent tour-à-tour le prix de la danse et du chant.

(*a*) On donnait ce nom aux filles des Atlantes avant qu'elles fussent mariées. Diodore.

Evehna, assise sur un trône décoré de fleurs, distribua des couronnes de myrte à ceux qui déployèrent le plus de grâces, ou qui firent entendre les airs les plus mélodieux; un sourire, un regard dont elle les accompagnait, enfantèrent des prodiges. Adim fut l'un des heureux qu'elle couronna.

Il voulait, en se jetant à ses pieds, et suivant un antique usage de l'Atlantide, se déclarer publiquement son amant, et la forcer, par cet aveu solemnel, à rejeter ou accepter son hommage; mais il ne put jamais trouver des expressions pour rendre ses idées : toute son ame semblait fixée dans ses yeux, et sa voix, comme privée de son secours, expirait sur ses lèvres.

Evehna remarqua son trouble ; mais il n'excita en elle qu'un sentiment vague qui n'alla point jusqu'à son cœur. Ce ne fut qu'en reprenant la route du temple, et lorsqu'elle passa devant la fontaine qui servait aux lustrations, qu'elle se rappela les transports d'Adim, en voyant sa propre image réfléchie sur le cristal mobile de l'onde.

Cependant, le même cortège qui l'avait accompagnée au temple, la reconduisit dans

le palais de son père, qui était, après le roi et le grand Pontife, le plus puissant des Atlantes. Le triste Adim, après avoir suivi des yeux la foule enivrée de ses rivaux qui remplissaient l'air de leurs acclamations, le cœur gros de soupirs, s'achemina vers le temple de Neptune, dont son père exerçait le suprême sacerdoce.

LETTRE XXIII.

Description de l'Atlantide. Corruption des Atlantes.

Le temple de Neptune était le chef-d'œuvre et le plus bel ornement de l'Atlantide : la nature et l'art semblaient s'être réunis pour en faire la merveille de l'Univers : rien n'égalait sa magnificence. Elevé au centre de la ville, et sur la même colline où Neptune avait trouvé le bonhomme Evénor, il répondait par cent rues larges et bien bâties, à cent temples qui communiquaient à autant de palais : les premiers étaient dédiés aux Dieux de la famille d'Ouranos ; les seconds étaient occupés par le roi, les archontes et les puissans de l'Etat.

Les rues, tirées au cordeau, et bordées par une allée d'arbres odoriférans, étaient embellies par des fontaines qui, placées de distance en distance, y entretenaient la pro-

preté, et répandaient dans l'air une agréable fraîcheur. Le temple lui-même, entouré d'un double rang de colonnes de porphyre, était entièrement bâti de marbre blanc; les voûtes intérieures, revêtues d'or et d'ivoire ciselé, éblouissaient les yeux, tandis que les pieds foulaient l'argent et l'oricalque dont le pavé était recouvert.

ADIM, en entrant sous les portiques de ce temple superbe, apperçut le sage Eloïm, son père, qui s'avançait au-devant de lui. Jamais le vieillard n'avait paru plus triste qu'en ce moment; tous les traits de son visage portaient l'empreinte de la méditation et de la mélancolie. Il prit tendrement la main de son fils, et sans lui donner le tems de parler, il le conduisit dans le sanctuaire.

La statue du Dieu des Mers, placée sur un char traîné par six chevaux marins, entourée de cent Néréïdes assises sur des dauphins, s'élevait jusqu'au faîte de l'édifice. On voyait autour d'elle les statues des rois qui avaient succédé aux enfans de Neptune, et non loin une colonne d'airain, sur laquelle étaient gravées les lois qui, pendant un si

grand nombre de siècles, avaient fait le bonheur de ses descendans (32).

« Le tumulte qui a régné dans la ville, et les cris du peuple, dit le vieillard, m'ont annoncé la fête de Vénus et votre triomphe. Je ne suis point fâché que vous ayez signalé, en présence des Atlantes, votre piété et votre adresse; mais prenez garde, mon fils, de n'offrir à la Déesse que l'encens qui lui est dû; ne confondez point la fille d'Ouranos avec la fille impudique de Saturne : la première fait le bonheur de l'Univers, tandis que la seconde le remplit de trouble et de calamités; l'une mène au plaisir par la vertu; l'autre, au contraire, ne présente la coupe de la volupté que pour abreuver l'homme d'un poison funeste qui éteint sa raison, et le rend capable de tous les crimes. La malheureuse Atlantide ne distingue plus ces deux Divinités. Ses habitans oublient Ouranos et le grand Jupiter, pour courir en foule aux autels de Vénus. Le temple de Neptune est désert. Les rois, loin de s'opposer à ce débordement, semblent l'autoriser par leur exemple. De quelque côté que je jette les yeux sur cette île jadis si sainte, je ne trouve

plus ces peuples religieux et sages qui méprisaient tout, excepté la vertu; qui n'avaient que des pensées justes et élevées, dont le luxe corrupteur ne troublait point le repos. Ces mœurs douces et pures ont disparu : les Atlantes ont cru devenir plus heureux en accumulant des richesses injustes, et plus grands en augmentant le nombre de leurs esclaves. Leurs rois, tourmentés de la soif des conquêtes, les ont entraînés dans des contrées lointaines, pour y dépouiller des peuples pacifiques; ils ont répandu le sang des hommes par un vain desir de gloire et de bonheur, qu'ils auraient plus sûrement trouvés, en faisant régner dans leur patrie la justice et la paix.

« Ce renversement dans la morale annonce, ô mon fils! un bouleversement prochain dans l'ordre physique de la nature. Jupiter, gardien des mœurs et vengeur des lois, Jupiter qui voit tout a vu la dépravation des Atlantes, et s'apprête à les punir : déjà Neptune agite son trident redoutable, et du fond des abîmes menace d'engloutir l'île rebelle qui méconnait ses lois. Une catastrophe terrible s'approche ».

Ainsi parlait Eloïm, éclairé par une sagesse profonde et par le Dieu dont il servait les autels. Son fils écoutait avec attention, faisant effort sur lui-même pour vaincre les nombreuses distractions où le jetait le souvenir de la belle Evehna.

Le vieillard poursuivit son discours : il rappela à son fils de quelle manière l'île qu'ils habitaient avait été peuplée, et comment les Atlantes d'Afrique, dont elle tirait son origine, étaient eux-mêmes descendus du sommet du Caucase.

« Cette montagne fameuse, continua-t-il, qui fut le berceau du genre humain, peut encore lui servir d'asile. Il faut, mon fils, que vous alliez visiter le pays que nos aïeux ont habités. Un navire, préparé par mes ordres, vous transportera au pied du Mont Atlas. C'est là que vous trouverez le recueil des lois dictées par Ouranos. Vous les transcrirez avec soin : à votre retour, je les proposerai aux Atlantes comme le seul remède à leurs maux, comme le seul moyen d'éviter les malheurs qui les menacent ; si je ne puis rien sur ces cœurs endurcis ; s'ils s'obstinent à suivre les sentiers de l'erreur ; s'ils

continuent à se plaire dans leurs débordemens, alors nous partirons avec l'épouse que vous aurez choisie, et nous fuirons ensemble une terre que la corruption de ses habitans aura dévouée à la vengeance des Dieux ».

Adim n'entendit pas ces dernières paroles sans éprouver une vive émotion. « L'épouse que j'aurai choisie : Ah ! mon père, que dites-vous ? La seule que je puisse choisir, Evehna qui me dédaigne, aujourd'hui que je lui présente un rang digne d'elle, voudra-t-elle suivre un infortuné qui n'aura plus à lui offrir qu'un désert et son cœur » ?

« Oui, mon fils, elle le voudra. Il y a longtems que j'ai lu dans votre ame ; je ne blâme point l'amour qui s'y est élevé. Evehna, un moment énivrée par l'encens contagieux qu'elle a respiré dans le temple de Vénus, ne tardera point à prendre d'autres sentimens. Neptune, qui peut-être vous a choisi pour conserver son nom parmi les hommes, saura toucher son ame, et dissiper les nuages qui en obscurcissent la pureté. Demain, lorsque l'aurore nous ramènera au pieds des autels, je vous donnerai les moyens de le servir sans hasarder votre bonheur ».

Adim, en quittant son Père, alla vainement chercher le repos; le calme de la nuit augmenta le trouble de ses sens. L'avenir funeste et la catastrophe terrible que le vieillard présageait, l'affectaient moins que le voyage qu'il se voyait contraint d'entreprendre. Comment s'éloigner d'Evehna ? Comment renoncer au bonheur de la voir tous les jours, sans mourir de douleur ? mais, aussi, comment ne pas obéir à la voix respectable d'un père si tendrement aimé ?

Tels que des vents opposés soulèvent les flots de l'Océan, dont ils se disputent l'empire, ainsi la nature et l'amour se combattaient dans son cœur et le livraient aux orages tumultueux des passions.

A peine apperçut-il les premiers rayons du jour qu'il se rendit dans le sanctuaire du temple où le sage Eloïm l'avait devancé.

Le vieillard lui donna de nouvelles instructions sur ce qu'il exigeait de son obéissance, et reçut ses sermens; ensuite il lui remit deux pommes d'or, cueillies dans le jardin des Hespérides, et lui enseigna de quelle manière il devait s'en servir.

Rempli d'une douce espérance, Adim s'achemina vers le temple de Vénus, y invoqua la fille d'Ouranos, et pénétra dans les bosquets sacrés où il se tint quelque tems à l'écart. La beauté des jardins y attirait un concours prodigieux. La jeune Prêtresse ne tarda pas à s'y rendre, suivie du cortège le plus élégant. Dès qu'Adim l'eut apperçue, il s'avança vers elle, et rassurant son cœur qui palpitait de crainte et d'amour, se jeta brusquement à ses pieds.

» O vous ! s'écria-t-il, que j'adore comme la divinité même que vous adorez, recevez l'aveu solemnel d'un amour que j'ai trop long-tems renfermé dans mon ame ; je l'avoue à la face du ciel, suivant nos lois antiques, et je le confie au peuple qui m'écoute : une flamme aussi pure que la mienne ne saurait craindre la lumière du jour ».

En prononçant ces paroles, Adim dépose aux pieds de son amante les deux pommes d'or que son père lui avait données le matin. Sur l'une étaient tracés ces mots : *Adim jure par Vénus de n'avoir qu'Evehna pour épouse.* L'autre était couverte d'un tissu léger qui lui servait de voile.

A la vue d'un spectacle qui ne lui était point étranger, mais que l'oubli des mœurs primitives rendait extrêmement rare, le peuple laisse éclater la joie la plus vive ; il remplit l'air de battemens de mains, et mille voix répètent à l'envi : « Adim, seul, est digne d'Evehna; c'est au plus beau à posséder la plus belle; que Vénus protège ce couple fortuné ! ».

Cependant les rivaux d'Adim pâlissaient, et la nymphe interdite revenait avec peine du trouble où l'avait jetée cette déclaration inattendue.

Il suffit d'un moment pour assurer le triomphe de l'amour. Adim était aimable; Evehna n'était point insensible. Le tumulte avait cessé; la foule, pressée autour d'eux, attendait en silence la réponse d'Evehna, qui, après avoir rappelé ses sens, prononça ces mots consacrés par l'usage : « Je consulterai mon cœur. »

Elle hésitait encore à ramasser les pommes d'or qui étaient à ses pieds ; mais un sentiment involontaire, qui naquit dans son ame, l'empêcha de faire de nouvelles réflexions; elle y porta la main en rougissant, et lut les paroles tracées sur la première, sans pour-

tant oser déchirer le voile qui couvrait la seconde.

Le Peuple, que sa réponse favorable avait rempli d'ivresse, recommença ses acclamations, et l'accompagna jusqu'au temple, où elle attendit la nuit pour se rendre dans le palais de son père.

CEPENDANT Adim, suivi d'une foule nombreuse qui applaudissait à son choix, sortit des jardins de Vénus. L'action qu'il venait de faire dilatait son ame; tout prenait à ses yeux un aspect plus riant; l'espoir qui avait pénétré ses sens, répandait un charme nouveau sur toute la nature. Il marchait sans s'appercevoir qu'il marchât, laissant au hasard le soin de diriger ses pas.

Il ne fallut pas moins que le tumulte nouveau qu'il entendit autour de lui pour le tirer de sa distraction; il leva les yeux et vit qu'il était sur le port. La vue des flots qui semblaient se confondre avec les nuages, et celle des navires, dont les vents enflaient les voiles, lui causèrent une émotion difficile à exprimer : il pâlit; un froid mortel

circula dans ses veines. Déjà il avait fait quelques pas pour s'éloigner de ce lieu funeste; tout à coup, son père, accompagné de deux inconnus, se présente à ses regards. Le vieillard, sans lui donner le tems de revenir de sa surprise, lui annonce que l'instant de son départ est arrivé. « Voilà, dit-il, Hyram et Séys, les plus expérimentés de nos pilotes, qui vont guider notre navire. Le vent est favorable; partez mon fils, remplissez vos sermens. Allez, si les Dieux ne trompent pas mon attente, la lune, qui mesure le tems, n'aura pas renouvelé douze fois sa carrière, avant que je ne vous aie pressé de nouveau dans mes bras. »

Le malheureux Adim se penche, à ces paroles, sur le sein de son père, pour y cacher ses pleurs, et serrant ses mains avec un mouvement convulsif, causé par la douleur, pousse un profond soupir.

« Je vous entends, mon fils; mais soyez sans inquiétude; Ouranos touché de votre piété, veillera sur votre bonheur. Si, comme je n'en doute point, Evehna déchire le voile qui couvre la pomme d'or consacrée à

Neptune, rien ne saurait l'enlever à votre amour. »

Adim fixe son père; il veut parler, mais les sanglots étouffent sa voix; la tristesse serre son cœur, et ses lèvres palpitantes ne laissent échapper que des sons vagues qui ne forment aucun sens.

Eloïm ne s'était point attendu à de moindres marques de désespoir. Trop sage pour opposer de vains raisonnemens à ces premiers transports du sentiment, il n'ajoute rien à ce qu'il vient de dire; il prend son fils par la main et l'entraîne vers le vaisseau, où le malheureux amant se laisse conduire comme la victime qu'on destine au sacrifice. A peine a-t-il franchi la planche qui unit le navire au rivage, qu'on lève l'ancre; on part.

Accablé de douleur, Adim tourne pour la dernière fois ses yeux humides sur les lieux chéris qu'habite son amante, et se laisse tomber sans connaissance sur un banc de sa mobile prison.

LETTRE XXIV.

Premiers symptômes d'amour. Curiosité d'Evehna. Voyage d'Adim.

Le vaisseau qui séparait Adim de tout ce qu'il avait de plus cher au monde, faisait partie d'une flotte nombreuse qui devait se séparer à peu de distance du port. Cent navires, destinés à passer les colonnes d'Hercule, devaient porter de nouveaux habitans sur les côtes de l'Océan Celtique, et visiter les îles Cassitérides, pour y échanger les productions de l'Atlantide, contre l'étain et le fer, qui germent en abondance dans ces climats glacés ; ces navires devaient revenir par l'île Hyperborée, tandis qu'un plus grand nombre cinglait vers l'Orient, pour y porter les guerriers destinés à soumettre les contrées habitées par les descendans d'Athéna. Car la guerre était allumée entre les deux Peuples.

Mais tandis que le triste Adim vogue

sur les ondes, et que la nuit couvre de son voile silencieux l'île chérie où il a laissé sa bien-aimée, Evehna éprouve, pour la première fois, une inquiétude dont elle ne saurait définir la cause; le sommeil fuit ses paupières; le repos se refuse à son cœur. Seule dans son appartement que remplissent les parfums les plus délicieux, elle reste immobile, appuyée sur la table d'ivoire où elle a déposé les deux pommes d'or qu'elle a reçues d'Adim. Le voile qui couvre l'une de ces pommes n'est point déchiré; elle se promet bien de n'y pas porter atteinte; mais résistera-t-elle long-tems au pouvoir réuni de l'amour et de la curiosité? L'image d'Adim, qu'elle se rappelle en rougissant, les discours de ce jeune homme qui retentissent encore dans son ame, une facilité plus grande qu'elle éprouve à s'attendrir, un sentiment vague de félicité qui lui fait trouver du plaisir à verser des larmes, une émotion nouvelle qui se manifeste dans le mouvement irrégulier de son sein, tout prouve que l'amour est entré dans son cœur, où son sexe et l'instinct de la nature ont placé la curiosité. Déjà plusieurs fois elle a

étendu la main vers la pomme voilée et l'a retirée vivement. Tout-à-coup elle se lève et marche avec action ; ensuite elle cherche à se distraire par l'examen des objets précieux qui ornent sa chambre : une statue de Vénus , placée sur une estrade d'oricalque, la frappe ; elle s'arrête et veut invoquer la Déesse ; mais bientôt son esprit s'égare , et son ame erre dans le jardin des Hespérides , tandis que sa voix poursuit seule l'hymne qu'elle a commencé.

Elle se rapproche enfin de la table d'ivoire : un desir irrésistible l'y entraîne ; elle se persuade que le seul moyen de rétablir le calme dans ses sens , est de déchirer le voile qui couvre la pomme fatale ; elle s'étonne de la faiblesse qu'elle a témoignée jusqu'à ce moment, et croit que sa fierté même est intéressée à ne rien redouter. Elle saisit la pomme d'or, la découvre et lit ces mots : *Evehna jure par Neptune de n'avoir qu'Adim pour époux.* A peine a-t-elle prononcé ces paroles qui l'engagent à jamais , que les airs brillent d'un éclat imprévu ; un son harmonieux se fait entendre , et le palais , s'ébranle jusque dans ses fondemens.

Emue de ces marques certaines de la volonté des Dieux, Evehna marche en tremblant vers le réduit sacré qui lui sert d'asile, et se couche sur un lit voluptueux; mais le sommeil ne lui verse point ses pavots; elle s'agite, et trouve le lendemain les roses de son teint flétries pour la première fois.

Les rayons du Soleil commençaient à peine à visiter les hautes montagnes de l'Atlantide, que la belle Evehna s'était déjà rendue au temple de Vénus. Elle ne s'attendait pas à la funeste nouvelle qu'elle y devait apprendre.

La déclaration solemnelle qu'Adim avait faite de son amour, avait produit une assez vive sensation, pour que son départ précipité occupât tous les esprits. Suivant les uns, le grand Prêtre de Neptune, irrité que son fils eût choisi pour épouse une Prêtresse de Vénus, l'avait forcé de s'expatrier; suivant les autres, cette rigueur était la suite d'une ancienne querelle qui s'était élevée entre Eloïm et Zathan, le père d'Evehna, à cause des tentatives que ce dernier avait faites pour usurper le suprême sacerdoce. On racontait le départ du fils d'Eloïm avec les circons-

tances les plus capables d'accréditer ces bruits. On disait que ce malheureux amant, victime de la plus affreuse tyrannie, entraîné par les satellites de son père, n'avait pu résister à leurs efforts. On le dépeignait se débattant entre leurs bras féroces, prononçant le nom de sa maîtresse, invoquant Vénus, et porté sanglant sur le navire qui devait le livrer à la vengeance de Neptune.

On peut juger de l'effet que cette nouvelle imprévue produisit sur Evehna, si l'on se rappelle que son cœur, où l'amour ne régnait que depuis quelques instans, n'était pas encore accoutumé à ses peines cruelles. Ce fut vainement qu'elle voulut remplir les devoirs de son ministère; elle se vit obligée de sortir du temple avant la fin du sacrifice, pour chercher un réduit solitaire où elle pût cacher ses larmes. Le sort ne permit pas qu'elle jouit long-tems de cette triste consolation.

L'orgueilleux Zathan, informé de l'audace d'Adim, et furieux de l'espèce de honte que le départ de ce jeune homme faisait rejaillir sur sa maison, avait résolu de se venger. Il ne voyait qu'avec peine Eloïm remplir

une place qui avait été, de tous tems, l'objet de ses desirs; les vertus austères de ce vieillard le fatiguaient autant que sa puissance même ; le moment lui paraissait favorable pour le dépouiller d'un éclat qui blessait sa fierté, et tout le pressait d'en profiter. Il vint trouver sa fille dans le fond de l'appartement où elle s'était retirée, et tâcha, par ses discours, de faire passer dans son ame les sentimens de vengeance qui le dominaient; mais il ne tarda point à s'appercevoir que tous ses efforts étaient vains, et qu'une voix plus puissante que la sienne se faisait entendre dans le cœur d'Evehna : alors il changea de ton, et exigea de son obéissance ce qu'il avait attendu vainement de sa tendresse.

En peu de jours, et grâce à ses soins turbulens, la ville entière fut agitée. Eloïm, frappé du souffle impur de la calomnie, passa pour un tyran inquiet, un père dénaturé; ses vertus ne furent plus qu'un voile trompeur dont il colorait son ambition. Les ministres des autels se divisèrent entre eux. Les plus audacieux, ralliés autour de Zathan, parlèrent de le proclamer grand

Pontife. La fermentation portée à son comble, annonça l'explosion terrible qui devait la suivre.

CEPENDANT le navire où gémissait Adim s'étant séparé du reste de la flotte, traversa sans accidens la mer qui baigne les rivages d'Afrique. Hyram et [illegible]ys, habitués à parcourir ces parages, cotoyèrent le mont Atlas, et dirigeant leur course vers l'Orient, laissèrent à droite l'île des Hespérides, que les Amazônes rendirent depuis si célèbre. Ils découvrirent bientôt le lac Tritonide, et la ville où régnèrent autrefois les enfans d'Ouranos. C'était là que devait se borner le voyage du jeune Adim ; c'était là du moins que son père en avait fixé le terme; mais le Ciel, impénétrable dans ses desseins, le réservait à de plus longs travaux.

Cet amant sensible et malheureux, qu'un ordre sévère éloignait de sa bien-aimée, avant même qu'il sût qu'il n'était pas haï, sentit son cœur pénétré d'une douce émotion à la vue des lieux qu'avaient habité ses ancêtres. Quels que soient les tourmens de l'amour, il semble que la sensibilité à laquelle

ils disposent l'ame la rende plus susceptible de recevoir les douces impressions de la nature.

Adim visita le temple d'Ouranos, et remit au grand Pontife les lettres de son père. Il en obtint facilement la communication des manuscrits précieux conservés dans le sanctuaire du temple. Il lut les livres d'Atlas, ceux d'Horos, d'Hermès et du grand Ouranos lui-même, et les transcrivit avec soin.

Parmi les monumens antiques qui attirèrent son attention, celui qui réveilla les plus doux souvenirs, fut le jardin des Hespérides, situé à l'occident du lac Tritonide. Il parcourut cette enceinte sacrée qu'Ouranos avait fait élever pour y conserver les arbres odorans qui se couvrent de fruits dorés, et que le farouche Saturne transforma, dans la suite, en une prison impénétrable pour y renfermer les filles d'Atlas.

A la vue des pommes d'or brillant à travers le feuillage, il pensa à celles qu'il avait laissées entre les mains de la belle Evehna, et soupira profondément.

Mais enfin, le travail que son père avait exigé de lui était terminé; déjà le navire

préparé pour son retour au sein de l'Atlantide, s'éloignait des rivages d'Afrique ; un ciel calme et serein lui présageait une navigation heureuse ; Hyram et Séys, qu'il interrogeait à tout moment, lui promettaient la fin de ses inquiétudes ; tout-à-coup, et sans aucun signe apparent d'orage, les vents déchaînés soufflent avec furie du côté de l'occident ; le vaisseau, poussé par une force inconnue, et malgré tout l'art des pilotes, suit une direction nouvelle ; il vogue avec la rapidité de la flèche, et cotoie les bords africains jusqu'à la Mer Erythrée. (*a*) Il entre, ou plutôt se précipite dans cette mer couverte d'écueils ; et après avoir été quelque tems le jouet des tourbillons et des vents tumultueux, il échoue sur une plage habitée par les Ethyopiens.

(*a*) Aujourd'hui, *la Mer Rouge*. Il faut se rappeler qu'à cette époque l'Afrique ne tenait point à l'Asie, et que l'Isthme de Suez était sous les eaux.

LETTRE XXV.

Suite du voyage d'Adim. Archipel Panchéen. Rêve d'Adim, et théorie des Volcans.

Les Ethyopiens ne furent pas plutôt avertis du naufrage d'Adim, qu'ils se saisirent de tous ses compagnons et les réduisirent en esclavage; ils l'exceptèrent seul de cette loi barbare, mais pour lui faire subir un sort encore plus rigoureux. Les prêtres le destinaient à expier le crime de la nation.

L'Oracle de l'Ethyopie, consulté à l'occasion d'un fléau qui ravageait la contrée, avait répondu que le peuple ayant irrité le Soleil, il fallait, pour appaiser sa colère, qu'un jeune étranger, aimé des Dieux, s'exposât seul sur les flots, et allât à la recherche de l'île fortunée (33).

Adim fut jugé digne d'exécuter l'oracle; on le plaça dans une barque assez légère pour être gouvernée par un seul homme, et on lui donna des vivres pour six mois. On lui dit que si les Dieux le favorisaient au point

de le conduire dans l'île fortunée, le peuple jouirait de la plus grande prospérité pendant six cents ans, et que lui-même n'aurait pas lieu de regreter sa patrie; mais que si, au contraire, les flots le ramenaient sur les bords de l'Ethyopie avant qu'il eût achevé son entreprise, les Ethyopiens regarderaient son retour comme une marque du courroux du Soleil, et qu'ils lui feraient subir le supplice des sacriléges.

Adim n'aurait pas eu beaucoup de peine à démontrer que le sacrifice exigé de lui, était une violation des droits les plus saints; mais la raison pouvait-elle conserver quelqu'empire sur un Peuple que la superstition avait instruit à ne point respecter le malheur? Il n'obtint des prêtres qui l'accompagnèrent jusqu'au rivage, que la consolation de savoir qu'au sortir de la mer Erythrée, il trouverait un groupe d'îles, où il lui serait permis de s'arrêter avant de poursuivre son voyage.

Il partit. La barque fragile qui le portait atteignit, après une navigation pénible, l'embouchure de la mer Erythrée et toucha une île qui était au centre de l'Ar-

chipel, dont les Prêtres Ethyopiens lui avaient parlé : on la nommait l'île sacrée. A peine les habitans de cette île l'eurent-ils apperçu qu'ils s'amassèrent en foule autour de lui. Un vieillard vénérable, auquel le soin de recevoir et d'instruire les étrangers était confié, le reçut au sortir de sa frêle nacelle, et le conduisit dans sa maison.

Après quelques momens de repos, dont le fils d'Eloïm avait le plus grand besoin, le vieillard lui présenta le seul mets dont ses compatriotes fissent usage : c'était le fruit du jonc marin. Cet arbuste précieux fournissait une nourriture saine et un breuvage délicieux. Les habitans de cette île, reste des anciens habitans de l'Archipel, étaient frugivores : jamais le sang des animaux n'avait rougi, ni la salle de leurs festins, ni l'autel de leurs Dieux. Quoique voisins d'une île où le luxe s'était introduit, ils conservaient les mœurs primitives de leurs ancêtres. Ils possédaient tous une égale portion de terre ; le roi n'était distingué que par un domaine plus étendu qu'il faisait valoir lui-même. La dixième partie des fruits était destinée aux besoins de l'état.

A quelque distance de l'île sacrée, on découvrait l'île Panchaye, qui avait donné son nom à l'Archipel; c'était la seule qui eût des magistrats et des lois.

Le vieillard y conduisit Adim, afin d'y découvrir, à des signes certains, si c'était là l'étranger annoncé par l'oracle.

Le temple de Jupiter était bâti sur le penchant d'une colline. Mille colonnes embellies de tous les ornemens de la sculpture, supportaient un dôme immense qui paraissait se perdre dans les nues. Les portes, dont l'arbre qui porte l'encens avait fourni les premiers matériaux, étaient revêtues de feuillages d'or et d'ivoire : elles roulaient sur des gonds d'argent, et ne s'ouvraient que pour laisser voir dans l'intérieur des objets dont les yeux étaient éblouis. Le piédestal, sur lequel était posée la statue de Jupiter était un bloc d'or massif, dont le travail surpassait encore la valeur. A côté de ce piédestal s'élevait une colonne dont l'inscription, gravée de la main de Thaut (*a*) était inintelligible pour la plupart des hommes.

(*a*) C'est le même qu'Hermès ou Mercure.

Ce fut au pied de cette colonne que le vieillard Panchéen conduisit Adim. A la vue des caractères sacrés, l'amant d'Evehna laissa éclater la joie la plus vive; il les lut à haute voix, les reconnaissant pour les mêmes qui étaient tracés dans le temple de Neptune, et que son père lui avait expliqués mille fois.

A peine en avait-il prononcé les premiers mots que le vieillard, le serrant dans ses bras, s'écria : « Trois fois heureux le jour où je vous reçus dans cette île, ô vertueux jeune homme, digne de la brillante destinée qui vous attend ! Nouveau père des hommes, allez; les vents retiendront leur haleine, et les flots obéissans vous transporteront dans l'île fortunée ». Et en parlant ainsi, il le prit par la main et l'entraîna hors du temple.

Ils traversèrent ensemble le bois sacré qui environnait l'édifice : ce bois planté de myrtes et de palmiers était divisé par une avenue de quatre stades de long. On y voyait de grandes statues d'airain, placées de distance en distance. A l'extrémité de l'avenue, sortait en cascade une fontaine si abon-

dante qu'elle formait, dès sa source, un fleuve navigable, dont l'onde limpide fertilisait l'île entière, et servait de boisson à ses nombreux habitans : on le nommait le fleuve du Soleil.

Adim et son vénérable conducteur, parvenus au sommet de la montagne qui dominait toute l'île et qu'on appelait le Mont Olympe, montèrent au haut d'une tour : alors toute l'île s'offrit à leurs regards.

« Voyez, dit le vieillard, ces quatre villes dont vous pouvez distinguer les remparts et qui tiennent au temple par quatre avenues ornées de monumens antiques et semblable à celle que vous avez parcourue : ces villes sont Hyracie, Dalis, Océanis et Panara. Elles sont peuplées par les Doïens et par les Océanites leurs vainqueurs. Les premiers se prétendent fils de la Terre ; les autres, sortis de l'Océan, vinrent dans ces contrés et s'y établirent. On croit que ce fut Acmon, leur chef, qui renversa Doïa, l'ancienne métropole, et bâtit Océanis sur ses ruines ».

Tandis qu'il parlait, Adim ne pouvait se lasser d'admirer l'air de prospérité et de

grandeur répandu autour de lui. Il exprima son ravissement dans des termes qui firent soupirer son vénérable guide.

« Les apparences sont trompeuses, mon fils ; souvent le peuple qui paraît au faîte de la gloire, touche aux bords de l'abîme. Les Panchéens efféminés et gouvernés par des Prêtres, ne ressemblent plus aux hommes des premiers âges. Si les Dieux favorisent votre voyage, vous sentirez l'intervalle énorme qui sépare la prospérité réelle, qui est l'ouvrage des mœurs, de la prospérité factice, qui n'est que l'ouvrage du luxe. Vous ne verrez pas dans l'île Fortunée les hommes les plus utiles relégués dans les dernières classes de la société. Nos Panchéens oublient les vertus qui ornent l'ame pour penser à de vaines parures : ils s'habillent avec des étoffes dont la douceur énerve le corps. Semblables aux femmes ils portent des colliers, des bracelets, et suspendent des anneaux d'or à leurs oreilles. Les Prêtres mêmes surpassent en délicatesse les plus riches citoyens : leurs robes sont du lin le plus fin ; ils ornent leurs têtes de mitres d'or filé, et leurs pieds de sandales travaillées avec

élégance ; ils chargent leurs mains oiseuses de bijoux, et leurs oreilles de perles et de pierres précieuses. Ils se traitent entr'eux avec une recherche singulière, et négligent Jupiter dont ils tiennent leur puissance; mais Jupiter irrité épaissit le bandeau qui leur couvre la vue : leur ruine est inévitable. Pour vous, mon fils, que le ciel a préservé de la contagion, allez ; voguez vers l'île Fortunée. Je voudrais pouvoir vous y suivre ; mais le sort qui m'attache à ma Patrie, y a marqué mon tombeau ».

Après ce discours, le sage vieillard indiqua au fils d'Eloïm la route qu'il devait suivre, et l'ayant ramené dans le temple, lui montra sur une table d'airain, des lignes tracées qui exprimaient la position de l'île fortunée au milieu de l'Océan. Ils offrirent ensemble un sacrifice en invoquant l'assistance d'Ouranos. Ensuite Adim prit congé de son généreux guide et s'abandonna de nouveau au caprice des ondes.

JOUET des vents et des flots, Adim erra quatre mois sur une mer inconnue. Souvent appuyé sur la rame qui demeurait immobile

entre ses mains, et transporté en imagination dans les jardins de Vénus, il se voyait encore aux genoux de son amante; il croyait entendre sa voix enchanteresse : les regards de la belle Evehna semblaient se fixer sur lui avec une expression qui le faisait tressallir; mais bientôt le sifflement des vents, et l'onde écumante qui venait battre les flancs de son frêle navire, le tiraient brusquement de sa rêverie, et le rendaient à sa triste solitude : alors il levait les yeux au ciel et versait des larmes.

Une nuit qu'épuisé de fatigue et cédant au besoin de dormir, il laissait au hasard le soin de diriger sa course, Jupiter favorisa son sommeil d'un songe prophétique. Le Dieu des mers, tel qu'il était représenté dans le temple de l'Atlantide, parut devant lui : les traits de son visage et ses yeux qui brillaient d'un feu divin, offraient un mélange indéfinissable de colère et de pitié; un trident redoutable armait ses mains.

« Suis-moi, dit-il à Adim ». Et soudain il le conduit sur les ondes, qui le supportent et s'abaissent avec respect. Guidé par une main toute puissante, Adim franchit en un instant l'intervalle immense qui le sépare de

sa patrie, il revoit la métropole de l'Atlantide : ses temples, ses palais s'offrent à ses regards. Il entend le tumulte du Peuple nombreux qui l'habite ; aucune de ses actions ne lui est cachée : le voile est par-tout déchiré. Frappé de la dissolution qu'il envisage, il veut détourner les yeux ; mais le desir de revoir Evehna les fixe malgré lui. Il apperçoit son amante baignée de larmes, traînée par son père au milieu d'une foule furieuse qui porte des flambeaux et des armes, et mêle des cris de rage à des chants de l'hyménée ; comme il se retourne pour demander à son divin guide la cause de tant de cruauté, un nuage funèbre enveloppe l'île et ses habitans ; la foudre gronde et sillonne l'air de traits enflammés ; il voit les Dieux assemblés dans les demeures célestes, et le fils de Saturne assis sur le trône immuable, d'où il contemple et juge les générations (*a*)...... Soudain Neptune frappe de son trident les bords de l'Atlantide. L'île s'ébranle à ce coup redoutable ; un vaste abîme s'ouvre, et laisse voir jusqu'au fond des entrailles de la terre. Adim y descend sur les pas du Dieu des mers.

(*a*) Platon : *Dialogue de Critias.*

La nature en travail présente à ses regards tous les germes de la prochaine destruction des mortels : la Pyrite humectée par l'onde amère fermente sourdement, allume le soufre qui l'avoisine, fait circuler, de caverne en caverne, un feu dévastateur, et communique l'incendie à l'amas énorme de naphte, de pétrole, de charbons fossiles, de substances alumineuses et de matières combustibles, dont elles sont remplies. Ce feu terrible, s'irritant des obstacles qu'il rencontre, dilate avec violence l'air qui l'environne, secoue la charpente des continens, et brisant les voûtes sur lesquelles reposent les villes, lance leurs débris dans les airs, ou les fait disparaître dans la profondeur des abîmes (34).

Adim contemple ce spectacle d'horreur; il entend le fracas épouvantable causé par l'éruption des volcans; il voit des torrens de lave sortir embrâsés de ces soupiraux de feu, se mêler aux vagues mutinées de l'Océan, et porter en tous lieux le ravage et la mort. Cependant la mer franchit ses bornes, inonde ses rivages, et devient pour tous les êtres vivans, un vaste tombeau. Le fils d'Eloïm se trouve seul au sommet d'un écueil solitaire.

Il distingue des cris qui déchirent son cœur....... il regarde....... il voit son amante qui lutte contre les vagues....... Au moment où il s'apprête à la secourir, tout s'évanouit; il s'éveille, et se trouve à la vue d'une île que l'aurore naissante a couvert de son manteau de pourpre, et dont les bords enchanteurs semblent être la demeure des Dieux.

. . . .
. . . .
. . . .

IL paraît, ma chère Sophie, qu'il y a ici une lacune considérable dans le manuscrit. Ce qui manque contenait sans doute la situation de l'île fortunée, et la manière dont Adim y fut reçu. Diodore, que j'ai consulté, assure que l'île était située dans l'Océan méridional, précisément sous l'équateur.

Parmi les savans qui ont commenté Diodore, les uns assurent que c'est l'île de Ceylan ; et d'autres, au contraire, veulent que ce soit Sumatra ou les Maldives. Il importe assez peu d'éclaircir ce point. Ce qu'il im-

porterait davantage, ce serait de connaître l'histoire primitive de cette île dont la population se perd dans la nuit des tems; mais pour remplir à cet égard le vide du manuscrit, il me faudrait des matériaux qui me manquent absolument. Je tâcherai néanmoins de recueillir quelques détails, que je t'enverrai plus tard. En attendant, nous nous occuperons des aventures d'Adim, pour ne point interrompre le cours de son voyage.

. . . .

LETTRE XXVI.

Suite du voyage d'Adim ; son séjour dans l'Isle Fortunée. Arrivée d'Adim chez les Péris d'Asie.

JE reprends le manuscrit à l'endroit où sa vétusté me permet d'en déchiffrer les caractères.

. . . .
. . . . ASSIS à l'ombre d'un platane, Adim écoutait l'habitant de l'Isle Fortunée ; il ne pouvait assez admirer les connaissances profondes que ce vieillard avait des choses passées, et gémissait intérieurement de la faiblesse orgueilleuse des Atlantes, qui se croyaient le premier peuple civilisé de la Terre.

Tandis que le sage parlait, un jeune homme l'aborde, et lui annonce que le chef de sa tribu, ayant atteint l'âge prescrit par les lois, va s'endormir dans l'éternité, et qu'il

doit s'apprêter à lui succéder. A cette nouvelle, le vieillard se lève, et Adim le suit.

Parvenus au centre d'une prairie émaillée des plus vives couleurs, ils voient une foule immense qui s'approche en remplissant l'air de chants mélodieux. Cette foule s'ouvre ; un vieillard vénérable en sort : il porte dans ses mains un sceptre, symbole de son pouvoir ; sa tête est ceinte d'un brillant diadême. Après avoir détaché lui-même le bandeau sacré, et l'avoir remis, ainsi que le sceptre, entre les mains de son successeur, il prend une couronne de lys et d'immortelles. Le tumulte cesse à l'instant ; le silence le plus profond règne autour de lui. Cependant, le visage tourné vers le Soleil, il se prosterne, et prie l'Être des êtres, dans le sein duquel il est près de tomber ; ensuite il se couche à terre, et repose sa tête sur une plante, dont l'odeur, qui lui procure une douce léthargie, l'entraîne insensiblement dans le sommeil de la mort.

A l'instant où ses yeux se ferment, la plaine retentit de mille cris de joie. On enlève son corps, et on le porte avec pompe sur le rivage de la mer, afin que l'onde l'en-

traîne, ou qu'elle lui élève un monument, en amoncelant le sable autour de lui.

Telle était la manière que ce peuple avait adoptée pour sortir de la vie ; celle qu'il employait pour former l'éducation des enfans n'était pas moins extraordinaire. Adim fut témoin de l'épreuve terrible qu'on leur faisait subir avant de les reconnaître dignes d'entrer dans la société des hommes. Elle succéda immédiatement au spectacle funèbre qui venait d'avoir lieu.

Le Magistrat chargé de ce soin plaçait, en présence de tout le Peuple, l'enfant qu'on voulait éprouver sur le dos d'un aigle vigoureux, qui l'enlevait aussitôt jusqu'aux nues. Celui qui soutenait sans trembler la rapidité du vol, était conservé ; mais on immolait sans pitié l'infortuné qui donnait les plus légères marques de frayeur.

Le nouveau chef de la Tribu, auquel Adim demanda la raison de cet usage barbare, lui répondit que la vie humaine n'étant qu'un pénible voyage, les législateurs de l'Isle Fortunée avaient pensé qu'on ne devait y exposer que ceux dont l'ame était assez forte pour en supporter les fatigues.

MAIS déjà le tems accordé par la loi aux étrangers pour séjourner dans l'île, était près d'expirer. Adim profita des derniers jours qui lui restaient pour faire les apprêts de son voyage ; il s'instruisit de la route qu'il devait suivre pour retourner dans sa patrie, et fournit sa barque des choses qui lui étaient les plus nécessaires. Il avait eu soin pendant son séjour, de recueillir toutes les traditions de l'Isle Fortunée, pour les joindre à celles qu'il avait puisées dans l'Archipel Panchéen; il espérait les offrir à son père avec les ouvrages d'Ouranos et d'Hermès, que les Ethiopiens lui avaient permis de conserver : il ne prévoyait pas le malheur qui devait s'opposer à l'exécution de son pieux dessein.

Le jour de son départ étant arrivé, une foule nombreuse l'accompagna jusqu'au rivage, où il s'embarqua. Le Ciel était serein, et les flots paisibles n'étaient agités que du souffle heureux des zéphirs. Il suivit d'abord la direction du Soleil, et vogua vers l'Occident jusqu'au moment où des courans impétueux, l'entraînant vers le Nord, le forcèrent de suivre une route nouvelle. Après

plusieurs jours d'une navigation rapide, il entra dans une mer assez ressemblante à la mer Erythrée (*a*).

Il apprit dans le premier port où il put aborder, que la mer inconnue où il se trouvait engagé s'étendait depuis l'Océan méridional jusqu'au Caucase, et que la contrée qu'elle baignait dans toute sa longueur était sous la domination de Gian-ben-Gian, monarque des Péris.

Adim, en entendant nommer le Caucase, se rappela ce que le sage Eloïm lui avait dit touchant ce Mont fameux, et résolut de diriger sa course vers ce berceau du genre humain; il fournit sa barque de nouvelles provisions, et cotoyant de près le rivage, pour jouir autant qu'il lui était possible, du spectacle enchanteur offert à ses regards, il poursuivit sa route. Jamais ni l'Atlantide, ni l'Isle Fortunée elle-même n'avaient rien possédé de plus beau. Tantôt c'étaient des cités populeuses dont les tours orgueilleuses

(*a*) Aujourd'hui, le *golfe Persique*. A l'époque du voyage d'Adim, ce golfe communiquait à la mer Caspienne.

dominaient la campagne, tantôt des hameaux rians dont les toîts hospitaliers se découvraient au milieu des forêts solitaires. Des collines chargées de pampres verds, des plaines couvertes d'épis ondoyans se succédaient les unes aux autres. Pénétré de respect pour les habitans industrieux de ces belles contrées, Adim admirait leurs travaux, et soupirait après le moment de revoir sa patrie.

Un jour que ce malheureux amant, invité par l'aspect d'un bocage désert, était descendu à terre, et qu'ayant attaché sa barque au rivage, il s'était endormi au pied d'un palmier, il fut éveillé par le bruit de la mousse frémissante sous les pas de deux personnes qui s'approchaient. Il regarda et vit, à peu de distance, un vieillard vénérable vêtu d'une longue robe blanche ceinte d'une écharpe cramoisie, conduisant par la main une jeune fille aussi vêtue de blanc, dont le voile aurore voltigeait au souffle du zéphir matinal, et laissait entrevoir son visage et une partie de son sein. Si Adim n'eût pas connu Evehna, il n'eût pas hésité à accorder à l'inconnue le prix de la beauté. Elle marchait à côté du vieillard, les yeux modes-

tement attachés sur lui, et paraissait l'écouter attentivement.

« Voici, lui disait-il, ma chère Procriti, le moment le plus favorable à l'étude. Voici l'heure où la nature déploie toute sa puissance. Cette heure est précieuse : les Mages la nomment l'heure des Merveilles. C'est à présent qu'ils vont sur la cîme des montagnes allumer le feu sacré, symbole de la Divinité ; et que, sous le nom d'Orosmade, ils invoquent Dieu, le plus ancien des Êtres, la source de tous les biens, meilleur que tout ce qui est bon, plus sage que tout ce qui est sage ; Dieu, qui tient de lui-même son existence, ses perfections et son empire sur l'Univers. (*a*) C'est à présent, ma chère fille, que le Soleil levant les voit cueillir les herbes puissantes qui soulagent les maux des hommes, leur procurent des plaisirs purs, et éloignent le terme de leur destruction ;

(*a*) Cette sublime définition de la Divinité appartient au plus ancien Législateur des Péris, Zoroastre. Elle nous a été conservée par Eusèbe. *Prép. Evan.* liv. I. chap. 10.

c'est à cette heure, enfin, que les Péris vigilans veillent pour nous aux sommets du Caucase, et gardent les portes d'airain qui défendent l'entrée de cet Empire ».

Adim, jugeant à ce discours qu'il pouvait se montrer sans risques, se leva doucement, et paraissant tout-à-coup aux regards du vieillard, lui demanda l'hospitalité. A sa vue, la jeune fille laissa tomber son voile; le sage lui tendant la main: « Soyez le bien venu, dit-il, vertueux étranger, et béni soit Orosmade qui vous protège. Venez dans mon humble cabane. L'hospitalité que vous me demandez sera pour ma fille une leçon nouvelle ».

Cependant avant de conduire Adim dans sa cabane, le vieillard avait un devoir important à remplir; c'était d'allumer le feu sacré, et d'offrir sa prière au souverain des Êtres. Adim le suivit sur une colline où s'élevait l'autel de gazon préparé pour le sacrifice. Là, le Mage arrangea un petit bûcher de bois de sandal, d'aloës et de rose, et y mit le feu à l'aide de deux cailloux dont il fit jaillir des étincelles; ensuite, voyant la flamme odorante

pétiller dans les airs , il se prosterna avec sa fille, et ils invoquèrent ensemble l'Être immuable qui gouverne l'Univers.

Parvenus dans la cabane, l'aimable Procriti s'étant dévoilée par l'ordre de son père, couvrit la table des mets les plus doux, parmi lesquels on distinguait le fruit énivrant de la vigne, la verte pistache, la datte délicieuse et le pain nourricier, dont Adim mangea avec d'autant plus de plaisir, qu'il lui était offert par les belles mains qui l'avaient pétri.

Le vieillard l'ayant interrogé sur les raisons de son voyage, il lui en détailla les motifs et lui apprit par quels concours de circonstances bisarres il se trouvait à une distance aussi énorme de sa Patrie. Tandis qu'il parlait de la dissolution des Atlantes et des craintes d'Eloïm son père, le Mage l'écoutait avec une surprise qui se peignait dans ses regards. Procriti, attentive à son récit, n'en laissait pas échapper un seul mot, et soupirait malgré elle en pensant à ses engagemens avec Evehna.

Lorsqu'il eut cessé de parler, Bramah, car c'est ainsi que se nommait le Mage,

s'écria avec amertume : « Quoi ! l'Atlantide même, cette île si sainte, n'a pu résister à la contagion ! O, mon fils, que me dites-vous ? Quel avenir funeste j'entrevois. Le sage Éloïm l'a bien prévu, nous touchons à une catastrophe terrible. »

Alors il découvre au jeune homme de combien de terreurs il est frappé lui-même, en envisageant la frivolité des Péris et l'orgueil insensé de leur monarque, qui, oubliant celui dont il tient son pouvoir, exige que ses sujets le révèrent comme un Dieu. « La gloire de notre nation, ajoute-t-il, s'efface de jour en jour, les barbares du Nord, ces enfans de la nuit, s'élèvent insensiblement sur nos ruines : malheur d'autant plus affreux qu'à peine s'en apperçoit-on. Les Péris, loin de chercher des remèdes à ces maux, s'amusent à élever des Palais, des Cirques, des Théâtres ; ils fouillent dans les entrailles de la terre pour en extraire les métaux corrupteurs ; ils augmentent la masse de leurs connaissances et le volume de leurs bibliothèques ; ils étudient les secrets de la nature ; ils enfantent des merveilles ; mais ces sciences, ces merveilles ne sont rien par

elles-mêmes. S'y arrêter, sans se proposer rien au-delà c'est abuser des dons les plus sublimes; se rendre inutile à l'univers et livrer cet empire à ses cruels ennemis.

« Que sont devenus les siècles que nos ancêtres ont rendu si fameux ? Alors, nos sciences sublimes ne tendaient qu'à faire triompher les héros; alors on ne voyait que de grandes entreprises prendre naissance dans le Ginnistan; alors les enfans d'Eblis et d'Arimane n'osaient paraître sur nos frontières; s'ils en avaient la témérité, ils recevaient la juste punition de leurs crimes. Hélas ! ces siècles de gloire ne sont plus; il semble qu'il n'y ait des Péris sur la terre que pour la remplir de puérilités. Leur empire est détruit ».

Bramah, en prononçant ces dernières paroles repandit quelques pleurs. La sensible Procriti vola vers lui, et par ses caresses et ses discours affectueux, tâcha de dissiper ses tristes pressentimens; mais le vieillard, d'un ton à-la-fois tendre et sévère, déclara que son intention était de fuir une terre où l'orgueil des hommes usurpait la majesté des Dieux, et d'imiter la prévoyance du sage Eloïm.

« Tandis que ce jeune homme, dit-il, conduit par les Dieux de l'Atlantide, va voguer vers le Nord, nous irons chercher au Midi un asile contre le malheur qui nous menace ».

Adim, après quelques jours de repos, s'éloigna avec regret du pieux solitaire et de son aimable fille, qui de son côté, ne le vit pas partir sans verser quelques larmes. Il se remit dans sa barque et cingla vers le Caucase, tandis que Bramah, fidèle à la résolution qu'il avait prise, s'achemina, seule avec sa chère Procriti, du côté de l'Indostan, et parvint, après une marche longue et pénible sur une haute Montagne ; il y établit sa demeure, sous la protection du Dieu qui le destinait à devenir l'un des législateurs du genre humain.

LETTRE XXVII.

Cruelles coutumes des Scythes. Suite de l'histoire d'Adim et d'Evehna.

APRÈS avoir cotoyé encore long-tems les rivages Persiques, Adim parvint dans un Canal parsemé d'îles, qui le conduisit au milieu d'un Océan immense. Les Scythes qui vivaient sur ses bords lui apprirent qu'il était dans les mers du Caucase (*a*).

La voix terrible de la guerre avait retenti d'un bout à l'autre de ces contrées. Les Scythes, mécontens de leur triste patrie et résolus de changer de climats, s'apprêtaient à fondre en Asie. Le nombre des guerriers, rassemblés à cet effet, était incalculable. Adim, que le hasard avait conduit parmi eux, fut témoin de leurs préparatifs et assista au sacrifice solemnel qu'ils offraient au

(*a*) C'est aujourd'hui *la mer Caspienne.*

Dieu de la guerre pour le rendre favorable à leurs desseins. L'autel de ce Dieu barbare n'était autre chose qu'un énorme bûcher, au sommet duquel était planté un glaive couvert d'une rouille sanglante. (*a*) Là de malheureux captifs, traînés en foule pour servir de victimes, étaient livrés aux Prêtres chargés de les immoler. D'abord on versait du vin sur leur tête; des bourreaux impitoyables leur ouvraient le sein, et leur sang, recueilli dans des vases, était porté au haut du bûcher, et répandu sur le glaive, seul simulacre de la Divinité; ensuite, leurs membres déchirés et lancés avec violence dans les airs, allaient tomber où le hasard les conduisait.

L'amant d'Evehna, frémissant à l'aspect de cette horrible coutume, aurait bien voulu quitter à l'instant ces rivages inhospitaliers; mais les Scythes, jaloux de rendre un étranger témoin de leur puissance et de leur courage, le retinrent et lui firent, malgré lui, les honneurs de leurs fêtes abominables.

L'un d'eux lui montra une coupe immense

(*a*) Hérodote, liv. IV. p. 45 et suiv.

où cinquante mille hommes pouvaient se désaltérer. (*a*) Cette coupe était de cuivre, et avait une palme d'épaisseur. Voici de quelle manière les Scythes en expliquaient l'origine. Un de leurs rois, voulant connaître le nombre de ses sujets, ordonna à chacun d'eux d'apporter la pointe d'une flèche. Ces pointes étaient en cuivre, selon l'usage du pays. Après en avoir fait le dénombrement, il les fit fondre, pour en former cette coupe colossale, et attester sa puissance aux siècles à venir.

Avant de se rendre au festin préparé à la suite du sacrifice, les Scythes se livrèrent encore à leurs fureurs superstitieuses. Ils choisirent au sort un de leurs compagnons, et l'ayant chargé de porter aux Dieux leurs hommages, (*b*) ils le prirent, le jetèrent avec force dans les airs, et le laissèrent retomber sur des lances affermies en terre, où le misérable perdit la vie.

Entraîné à la table du festin, Adim y vit la plupart de ces barbares, ornés de dépouilles

---

(*a*) Hérodote, liv. IV. p. 61.

(*b*) *Ibidem*, p. 69.

humaines, boire la bierre et l'hydromel dans des coupes formées du crâne de leurs ennemis, ou de leurs amis mêmes, immolés à leurs ressentimens. (a) Ceux qui ne pouvaient afficher ces preuves de leur courage féroce, étaient réputés lâches; assis loin de la table d'honneur, ils buvaient dans des vases de terre; on les regardait avec mépris. Ceux, au contraire, qui pouvaient se vanter de beaucoup de meurtres, étaient regardés comme braves; on les honorait, et il leur était permis de boire à-la-fois dans deux coupes.

Dès que la fête fut terminée, et qu'il fut permis à Adim de quitter cette horrible contrée, il se hâta de remonter sur sa barque, et s'éloigna à force de rames de ces bords sauvages. Pressé plus que jamais du desir de revoir sa patrie, son père, et surtout son amante, il poursuivit sa route sans se rapprocher davantage des terres, jusqu'à ce qu'enfin, guidé par l'astre du jour, il se trouva à la vue du Caucase.

Mais tandis que le fils d'Eloïm, errant sur les vagues inconstantes, et près d'aborder

---

(a) Hérodote, liv. IV. p. 48.

au pied de ce Mont fameux, berceau du genre humain, et que les Dieux ont réservé pour être son asile, Evehna touche au plus grand des malheurs, et l'instant fatal approche où l'arrêt du Destin va être exécuté sur la coupable Atlantide.

DÉJA l'ambitieux Zathan est parvenu, à force d'intrigues, à se faire un parti nombreux; déjà la plupart des Prêtres de Neptune, gagnés par ses promesses, ont abandonné Eloïm; ils ont levé l'étendart du fanatisme et de la révolte; ils ont jeté les brandons de la discorde parmi le peuple, qui, toujours instrument aveugle, les a saisis pour en embrâser sa patrie.

Jusqu'alors les deux partis se sont tenus en présence; le sang n'a pas encore rougi leurs mains sacriléges, grâce aux soins du vertueux Eloïm, qui a trouvé le moyen de suspendre leurs fureurs, en promettant le retour de son fils. Mais enfin le terme qu'il a fixé lui-même est expiré. Adim, parti depuis un an, n'est point revenu: on n'a même aucune nouvelle de son navire. Zathan, trop adroit pour ne point profiter de cette cir-

constance, a réveillé tous les soupçons répandus autrefois sur le départ du jeune homme, et sentant que l'instant est arrivé de frapper le dernier coup, a déclaré qu'il choisissait un autre époux à sa fille.

Depuis la nuit heureuse et fatale, où Evehna avait découvert la pomme consacrée à Neptune, elle n'était plus libre. L'amour qui s'était glissé dans son cœur au moment de la déclaration d'Adim, y avait acquis une force nouvelle. L'absence et le tems, loin d'amortir cette flamme, semblaient en avoir augmenté la vivacité, comme pour montrer par cet effet extraordinaire, le pouvoir de Neptune et la volonté des Dieux.

Evehna n'apprit qu'avec la douleur la plus vive, le dessein que son père avait formé de l'unir au fougueux Astarath, l'un des premiers entre les Prêtres qui s'étaient ligués contre Eloïm. Epouvantée de l'avenir funeste dont l'image se déroulait à ses yeux, elle essaya de retarder l'instant de son malheur; mais tout semblait se réunir pour la désespérer. Son père, sourd à la voix de la nature, n'écoutait le récit de ses maux que pour se convaincre qu'il était tems de ne rien ménager,

et Vénus ne répondait à ses prières, qu'en doublant dans son sein le feu dont elle était dévorée. Ce fut envain qu'elle espéra même de fléchir Astarath, en lui avouant l'amour qu'elle ressentait pour Adim ; elle ne fit qu'irriter l'orgueil de ce Prêtre farouche. Il s'empara des pommes d'or, où étaient tracés les sermens qu'elle invoquait, et lui dit que, pour en dégager son ame et en effacer jusqu'au moindre souvenir, il suffisait de les voir brûler sur les autels de l'Hymen.

Enfin le jour qui devait éclairer le malheur de la tendre Evehna était prêt à paraître. Zathan, Astarath et les Prêtres conjurés, rassemblés toute la nuit dans un lieu souterrain, après de longues délibérations, s'étaient déterminés à fixer à ce jour même l'exécution de leurs coupables projets.

Ces projets, qui n'avaient pris naissance que successivement, ne tendaient à rien moins qu'à arracher le suprême sacerdoce à Eloïm, et à renverser du trône le roi des Atlantes, afin de réunir dans les mêmes mains le pouvoir absolu du sceptre et de l'encensoir.

Il avait été résolu dans le conseil infernal, que les conjurés viendraient au temple de

l'Hymen avec des poignards cachés sous des guirlandes de myrte ; qu'ils profiteraient du tumulte de la fête pour s'approcher du Monarque et du grand Pontife ; qu'ils les immoleraient à-la-fois, en feignant d'obéir à une inspiration subite des Dieux ; qu'ils proclameraient, sur leurs cadavres ensanglantés, Zathan grand Pontife-roi de l'Atlantide ; et que la partie du peuple séduite par leurs discours, se réunirait ensuite aux soldats vendus à leurs fureurs théocratiques, pour faire main-basse sur les ennemis de l'usurpateur.

Tout était préparé. Le temple de l'Hymen, orné de guirlandes sacrées, était rempli d'une foule immense de peuple ; la triste Evehna, parée des ornemens nuptiaux, les yeux gonflés de larmes, pâle, l'ame agitée d'un sinistre pressentiment, s'avançait à côté de son père, au milieu d'un chœur de Prêtresses qui célébraient sa beauté ; Astarath qui l'avait devancée, laissait briller dans ses yeux son orgueil et ses desirs insolens ; et le roi des Atlantes, assis sur son trône d'ivoire, tenait dans ses mains le tissu amaranthe et or qui devait unir les deux époux. Quant au sage Eloïm, tranquille au milieu de ses assassins,

il s'abandonnait sans crainte à la volonté des Dieux.

La tragédie sacerdotale touchait à son dénouement. Déjà Zathan, dans l'espoir de repaître ses regards du meurtre de son rival, tournait sur lui des regards farouches ; déjà le perfide Astarath levait la main pour jeter les pommes d'or dans les flammes ; tout-à-coup un triste mugissement se fait entendre ; une vapeur épaisse s'échappe des entrailles de la Terre, enveloppe les airs, et voile la clarté du jour. Le Soleil disparaît. Une lueur rougeâtre qui perce la profondeur des ténèbres, éclaire seule et par longs intervalles, le temple, la ville, l'île et l'univers entier, plongés soudain dans une obscurité funèbre. Mille foudres brûlans, portés sur des nuages qui s'amoncèlent et semblent s'attacher à la terre, grondent avec fracas, se heurtent, éclatent. Un bruit souterrain, semblable à celui d'un char roulant sur des tables d'airain, retentit d'un bout à l'autre de l'Atlantide. Le sol secoué avec violence, ébranle le marbre des monumens. Le temple de l'Hymen chancelle ; ses voûtes entr'ouvertes menacent d'ensevelir le peuple qui s'y trouve

rassemblé. Chacun fuit et se précipite vers la porte, qui ne saurait suffire à la foule épouvantée. Les vieillards, les femmes, les enfans sont renversés, écrasés sous les pieds. Leurs cris plaintifs se mêlent aux éclats du tonnerre.

Zathan seul, que ce bouleversement ne saurait intimider, n'y voit qu'un nouveau moyen de consommer son crime; il distingue à la clarté rapide de l'éclair, Eloïm prêt à lui échapper; il dégage son poignard du myrte qui le couvre, et veut s'élancer sur lui; mais à l'instant la foudre l'atteint et le renverse à côté d'Astarath. Evehna, témoin de ce coup terrible, pousse un cri déchirant, et, cédant au sentiment de la nature, tombe inanimée sur le corps palpitant de son père.

LETTRE XXVIII.

Le déluge amène le dénouement.

Ce fut envain que la sensible Evehna, en revenant à la vie, chercha à distinguer les objets qu'elle avait laissés autour d'elle. Des ténèbres mille fois plus épaisses que celles de la nuit la plus obscure l'environnaient. Le sifflement des vents, le mugissement des vagues, le mouvement violent du lit fragile sur lequel reposait sa tête appesantie, lui apprirent qu'elle se trouvait sur un frêle esquif à la merci d'une mer en fureur; les accens consolateurs d'une voix qu'elle reconnut à l'instant, l'instruisirent qu'elle était auprès d'Eloïm. « O mon généreux protecteur ! s'écria-t-elle, en étendant les bras dans l'ombre humide, et cherchant à rencontrer ceux du vieillard : qu'est devenu mon père ? Pourquoi ne parle-t-il pas ? Sommes-nous seuls sur les flots irrités ? Quel est ce bruit affreux qui règne autour

de nous ? Il m'a semblé, dans le rêve pénible que je viens de faire, que des gouffres de feu s'étaient ouverts sous mes pas, et maintenant il me semble que le Ciel en torrens fond sur le navire qui nous porte. »

Eloïm soupira profondément. « Nous sommes seuls ma fille. L'Atlantide n'existe plus. Ses cités superbes, ses temples, ses palais sont détruits. La mort, la mort impitoyable a plané sur tous ses habitans. Favorisé des Dieux, je vous ai transportée, au milieu des débris embrâsés et sur un terrein mouvant, jusqu'à cette barque dès long-tems préparée dans un endroit secret du temple de Neptune. L'onde furieuse, en franchissant ses rives, l'a soulevée, et le Dieu favorable la soutient sur l'abîme des mers. »

« Nous sommes seuls ! Tout est mort ! Je n'ai plus de père, hélas ! et vous n'avez plus de fils. . . . . »

« Il me reste une fille. Les Dieux qui me l'ont conservée, semblent me promettre qu'ils ne borneront pas là leurs faveurs. Ils sauveront Adim ; ils le rendront à nos embrassemens. »

« Je reverrais Adim ! C'est au sein de ce ravage immense, au milieu des débris du monde, et sur le tombeau des êtres, que les Dieux auraient placé mon bonheur ! Ils voudraient que ce monde frappé d'un fléau terrible, reprît à mes yeux tous ses charmes! Ah ! mon père, que dites-vous ? Est-ce par pitié que vous tentez de faire passer dans mon cœur un espoir qui n'est pas dans le vôtre ? »

« Les Dieux, ma fille, n'abusent jamais celui qui se repose sur leur puissance. S'ils peuvent plonger d'un mot l'Univers dans l'abîme, ils peuvent aussi nous faire surnager sur ses ruines. Songez, Evehna, lorsque tout meurt autour de vous, que vous respirez encore ; songez que pour vous soustraire aux fureurs d'Astarath, et au naufrage de l'Atlantide, ils n'ont eu besoin que de ces mains faibles et tremblantes : voyez où vous êtes ; et par ce qu'ils ont faits pour vous, jugez de ce qu'ils peuvent faire encore. Oui, j'en ai la douce persuasion ; oui, Adim nous sera rendu : votre hymen sera le sceau de la clémence divine ; il fera le bonheur du monde : la terre lui devra des vertus nouvelles

et de nouveaux habitans; et la juste postérité, qui révérera vos noms, vous regardera, l'un et l'autre, comme la tige du genre humain. »

A ces mots, prononcés d'une voix inspirée, Evehna sentit une douce chaleur pénétrer son ame et rétablir l'harmonie dans ses sens. Les traits charmans de son visage s'embellirent d'une joie pure ; elle se pencha sur le sein d'Eloïm pour ne rien perdre de ses discours, et sourde désormais au bruit de l'orage, y resta ensevelie les yeux baignés de pleurs, qui coulaient sans amertume.

CEPENDANT l'arrêt du Ciel était exécuté sur l'île orgueilleuse qui bravait sa puissance. Déjà l'incendie interne, en brisant la voûte épaisse qui la soutenait au-dessus des ondes, l'avait entraînée au fond de l'abîme. Les flots de l'Océan, soulevés par l'explosion subite des feux souterrains, avaient renversé de toutes parts leurs fragiles barrières. Leur masse énorme, abandonnant à-la-fois leurs antiques demeures, usurpait de nouveaux empires, et roulait chargée de débris sur les sommets des plus hautes montagnes.

Maintenant les vapeurs humides, élevées dans les airs, se résolvaient en torrens, et tombaient au gré des vents tumultueux.

On avait vu mille scènes d'horreur, mille tableaux effrayans se succéder les uns aux autres, ou s'offrir rapidement ensemble. Là, un pays entier disparaît soudain, sans que le cri d'aucun être annonce sa destruction; ici, la mort, portée lentement sur la vague livide, poursuit pas à pas les peuples entassés sur la cîme des monts. Souvent des rochers énormes se détachent, roulent, écrasent les malheureux qui y étaient venus chercher un asile, et tombant avec fracas dans les flots qui bouillonnent, les couvrent à-la-fois de cadavres et de débris.

Les guerriers de l'Atlantide et les enfans d'Athéna en étaient aux mains; la victoire balançait incertaine : tout-à-coup, Neptune inexorable les couvre de son onde mutinée; et le même torrent entraîne le vaincu et le vainqueur (*a*).

Ni la jeunesse, ni la beauté, ni la vertu

(*a*) Platon, *dialogue de Timée.*

même ne sauraient désarmer le courroux céleste. Les peuples et les rois, les bergers et leurs troupeaux, tout meurt. L'humble cabane, le palais somptueux, le temple saint, tout est détruit. Rien n'échappe au fleau dévastateur : la même fange couvre l'encensoir, la houlette et le sceptre.

Si la perte du genre humain n'eût pas été irrévocablement jurée, les Dieux, sans doute, se seraient laissé toucher par le dernier tableau qui frappa leurs regards (*a*).

DEBOUT, sur le sommet d'un roc escarpé qui s'élevait seul au sein d'une mer sans rivages, deux êtres intéressans, pleins de candeur et de beauté, un jeune homme et son amante, serrés dans les bras l'un de l'autre, imploraient la miséricorde divine. Tout est mort autour d'eux : leur voix seule plane sur l'abîme. Ce jour même ils devaient être unis ; ce jour même devait mettre le comble à leur bonheur. O funeste revers ! le temple de l'Hymen se change pour eux en un vaste tombeau. Ils offrent vainement

(*a*) Gessner, *Tableau du Déluge.*

l'exemple de leurs vertus et le sacrifice de leur amour : ni leur amour, ni leurs vertus ne sauraient les sauver. Ils meurent au milieu de noirs tourbillons, et la vague mugissante qui les entraîne, détruit avec eux le dernier asile de la Nature.

ET les flots amoncelés, et les nuages qui paraissent s'unir à eux, n'offrent plus qu'une vaste solitude. Les regards des Dieux, errans sur cet empire de la Mort, se fixent avec complaisance sur deux barques fragiles que leur bonté secourable guide au milieu de cet humide désert. Dans l'une vogue le jeune Adim, objet chéri de leur prédilection ; l'autre porte Eloïm et la belle Evehna, qui ne leur est pas moins chère.

DE retour de l'Isle Fortunée, et parvenu à la vue du Caucase, Adim s'apprêtait à descendre sur une des plages de ce mont fameux, lorsque des signes évidens d'un orage prochain le retinrent sur son navire. Témoin du désastre de l'Univers, il vit l'onde et le feu y exercer tour-à-tour leurs ravages ; il entendit le fracas causé par la lutte des élémens.

Elevé sur le dos de la vague écumante, il resta long-tems dans une obscurité profonde; mais enfin les nuages qui dérobaient la clarté du jour se dissipèrent ; la flamme des volcans cessant d'agiter les entrailles de la Terre, permit à l'onde turbulente de rentrer dans son lit, et les montagnes se découvrant peu à peu, présentèrent leurs sommets limoneux aux rayons caressans du Soleil (*a*).

La barque qui portait Adim s'étant arrêtée sur la cîme d'un mont sourcilleux, il mit pied à terre. Son premier mouvement, en touchant le sol qu'il n'espérait plus de revoir, fut de se prosterner, et de rendre grâce aux Dieux de la protection visible qu'ils lui avaient accordée; ensuite jetant les yeux autour de lui, et voyant les marques effroyables de leur colère, il ne put s'empêcher de répandre des larmes. Il appela Ararat (*b*) le mont sur lequel il était descendu, à cause des vestiges que l'éruption

---

(*a*) Virgile, *églogue* 6e.

(*b*) *Ararat* signifie *malédiction du tremblement.* (Boulanger, *antiquité dévoilée.*)

des volcans et la chûte des eaux y avaient laissés.

Seul sur cette montagne aride, Adim était en proie à la tristesse; le souvenir de son père, celui de la belle Evehna ne lui laissaient pas un instant de repos. C'est vainement qu'il cherchait à se distraire : rien ne pouvait alléger sa douleur. La vie lui paraissait un supplice affreux. Déterminé à se débarrasser d'un fardeau trop pesant pour lui, dès qu'il devait le supporter seul dans la nature, il était monté sur un roc qui dominait la Mer, afin de rendre à la Mort sa dernière victime. Au moment où il allait exécuter son funeste dessein, une voix l'appelle ; il se retourne, et voit un vieillard qui se hâte d'arriver jusqu'à lui. Il vole à sa rencontre ; il l'envisage, pousse un cri en reconnaissant son père, et tombe sur son sein en l'arrosant de ses larmes.

Eloïm, que la sagesse éternelle et la main toute-puissante d'Ouranos ont conduit sur cette plage, reçoit son fils dans ses bras, et l'y presse avec transport. Il lui apprend comment Neptune l'a arraché à la catastrophe terrible qui vient de ravager la Terre ;

mais il ne parle point d'Evehna, afin que l'arrêt immuable du Destin fût rempli. Adim, trop certain de son malheur, n'ose point interroger son père; il se contente de fixer sur lui des yeux où se peint sa douleur profonde; ensuite il le conduit dans une anfractuosité de la montagne, où il avait choisi sa retraite.

LETTRE XXIX.

Hymen d'Adim et d'Evehna. Conclusion.

Le jour avait fait place à la nuit, et la lune, pour la première fois depuis le désastre de l'Atlantide, tempérait l'obscurité des cieux. Epuisé par les émotions diverses qu'il avait éprouvées, Adim se livrait au repos; mais son père, qu'il croyait couché auprès de lui, n'y était déjà plus; il était allé rejoindre Evehna, qui l'attendait dans sa barque, et que sa longue absence plongeait dans une inquiétude cruelle.

Eloïm eut besoin de toute son adresse pour que l'heureuse nouvelle qu'il avait si souvent prédite, et qu'il allait enfin confirmer, ne fît point mourir de joie celle qui était le seul espoir du genre humain. Malgré tous ses soins, les sens de la tendre Evehna ne purent suffire à son bonheur; elle en perdit l'usage, et resta quelque tems privée de connaissance.

Quand elle revint à la vie : « Se peut-il, s'écria-t-elle, Adim respire pour moi ! Les Dieux m'ont choisie entre toutes les filles des hommes, pour me faire jouir d'un bonheur aussi grand ? »

« Oui, ma chère Evehna. Puissiez-vous ne jamais oublier cette preuve de leur bonté ! »

En parlant ainsi, le vieillard la prit par la main, et ils s'acheminèrent ensemble vers la grotte sauvage où reposait Adim. Evehna n'avait de voile que les boucles de ses cheveux voltigeant sur son sein. La lune, en couvrant ses appas d'une lumière douteuse, y attachait un charme nouveau, et les rendait plus touchans. Elle s'avançait vers le lieu solitaire où devait se conclure son hymen, semblable à la blonde Diane cherchant Endymion, ou plutôt à Vénus se dérobant à l'éclat de l'Olympe, pour se cacher dans les bras du tendre Adonis ; on l'eût prise pour l'une de ces Déesses, si les yeux des mortels, couverts des ombres du trépas, avaient pu s'ouvrir sur ses attraits, et si le sage Eloïm ne l'eût pas accompagnée.

Le moment s'approchait, ou d'autres regards que ceux d'un père devaient jouir de

tant de beautés. Parvenue, non sans frémissement, auprès du lit solitaire de son amant, elle voit le vieillard appuyer légèrement la main sur le côté de son fils, et lui dire, en l'appelant par son nom : « Réveillez-vous, Adim ! et recevez de mes mains l'épouse que les Dieux vous ont destinée ».

Adim s'éveille...... ô Dieux ! vous qui fûtes témoins de ses transports, vous pouvez seuls les dépeindre. Il s'éveille...... il voit Evehna ; il n'ose d'abord en croire ses yeux ; mais enfin, ne pouvant plus douter de son bonheur, il ne sait s'il embrassera les genoux de son père ou de son amante : l'amour l'emporte. Evehna se serait jetée aux pieds d'Eloïm, mais Adim se jette aux pieds d'Evehna. Elle le relève tendrement. Ils ne se parlent point ; mais que leur silence est éloquent ! Eloïm prend leurs mains tremblantes, et les élevant vers le Ciel : « Puissent les Dieux, dit-il, bénir cet hymen que je forme sous leurs auspices ! Puissent-ils le rendre l'objet éternel de la vénération et de la reconnaissances des races futures ! »

A ces mots il s'éloigne, et le mystère

s'assied sur le seuil de la grotte fortunée qui sert d'asile aux deux époux.

Le Soleil avait depuis long-tems dissipé les brumes du matin, et ses feux créateurs échauffaient le limon qui couvrait encore la terre, lorsqu'Eloïm conduisit ses deux enfans sur la cîme de la montagne. Ils élevèrent ensemble leurs cœurs vers la Divinité ; ensuite le vieillard ayant pris la parole: « Grâce à votre hyménée, leur dit-il, la Terre va recevoir de nouveaux habitans, et présenter à leurs mains laborieuses un sein plus fertile que jamais. Il ne me reste plus qu'à lui rendre ma dépouille mortelle. Les Dieux, qui ont retardé mon trépas jusqu'à ce moment, m'appellent : Je sens qu'ils vont nous séparer. Ne pleurez pas, mes enfans, la mort du juste n'est que le commencement d'une vie nouvelle. Dès que vos soins pieux auront fermé ma paupière, et que vous m'aurez creusé un tombeau sur ce mont qui nous a servi d'asile, ne vous arrêtez pas auprès de mes restes inanimés, mais portez vos pas du côté du midi. Non loin de ce désert aride, vous trouverez

une contrée enchanteresse, arrosée par quatre fleuves majestueux. La Terre s'offrira à vos regards, sous la forme d'un vaste jardin. C'est là que vous devez vous fixer. Lorsque vous y serez arrivés, ayez soin de confier à la terre ces deux pommes d'or que j'ai arrachées des mains du sacrilége Astarath, au moment du naufrage de notre patrie : vous les reconnaissez, sans doute; elles contiennent vos sermens mutuels. Il en naîtra deux arbres odoriférans, dont les rameaux fructueux se couvriront de fruits dorés. Je vous défends, par l'obéissance que vous me devez, et par le respect qu'exige la cendre d'un père, d'y porter atteinte, et de vous nourrir de ces fruits. Je vous ordonne, au contraire, de les présenter à la vénération de vos enfans, afin que ces pommes portent, de génération en génération, la mémoire d'un monde détruit et renouvellé, et qu'elles engagent les peuples à suivre les sentiers de la vertu, par le souvenir terrible du inhâtiment dont vous avez été les témoins,

Adim et Evehna se précipitèrent, en fondant en larmes, aux genoux du sage Eloïm,

et, le serrant à-la-fois dans leurs bras, jurèrent de suivre ses commandemens. Le vieillard sourit à leur serment, et posant ses deux mains sur leurs têtes penchées sur son sein, appela de nouveau sur eux la bénédiction du Ciel.

Cependant ce qu'il avait prévu ne tarda pas à s'accomplir : son âme, pure comme le dernier parfum qui s'exhale des fleurs, alla se réunir à la Divinité. Ses enfans, inconsolables de cette perte, lui élevèrent un monument de gazon arrosé de leurs pleurs.

Il fallut tout le respect qu'ils portaient à la mémoire de ce père chéri, pour se résoudre à exécuter sa volonté dernière. Combien de fois, en s'éloignant de ce lieu sacré, ne se retournèrent-ils pas pour y fixer leurs yeux humides ! Enfin, ils le perdirent de vue. Alors ces deux époux, le chef-d'œuvre et l'unique espoir de la Nature, les bras entrelacés, et les mains appuyées tendrement l'une dans l'autre, prirent leur route solitaire, et s'avancèrent seuls dans un monde inconnu.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

NOTES

De la première Partie des Lettres à Sophie sur l'Histoire.

(1) Je l'ai dit, et ne puis trop le redire : l'hypothèse cosmologique que j'expose dans ces Lettres, et que j'ai renfermée en quelques pages, se trouve développée dans un ouvrage intitulé : *Histoire philosophique du Monde primitif*, 7 vol. in-8°. Je ne réclame dans ce système de l'Univers, que le style, l'ordonnance et le cadre du tableau, avec les erreurs qui peuvent s'être glissées dans la composition.

(2) D'après les observations savantes du naturaliste Pallas, et les expériences réitérées du Pline français, Buffon, on ne peut douter que la roche vive ne constitue vraiment la charpente du globe. L'épaisseur de ce massif granitique ne nous est pas bien connu; cependant, on ne peut guères moins lui supposer que 2,860 lieues de diamètre ; ce qui donne environ 1430 lieues du point central jusqu'à celui où commence la plus grande profondeur des Mers. Au reste, j'avertis que la lieue dont j'entends parler est celle de 25 au dégré.

(3) Il résulte du témoignage des plus célèbres voyageurs, que l'Afrique, l'Asie, l'Europe et l'Amé-

rique sont couvertes de pétrifications et de coquillages. On peut juger de la prodigieuse antiquité de ces débris marins, par l'exemple suivant cité par le judicieux Boulanger. En parlant des pyramides d'Egypte, il dit : « Ces monumens remontent presque à la nais-» sance du Monde : cependant on découvre déjà des » coquilles décomposées dans la formation des pierres » dont on s'est servi pour les construire. Or, quelle » suite énorme de siècles cette formation ne suppose-» t-elle pas ? » (*Œuvres complètes*, tom. V. p. 202.)

(4) Le comte de Marsigli a donné une histoire physique de la Mer, imprimée à Amsterdam en 1725. Il en résulte que la Mer à deux lits : l'un de roche vive, l'autre composé de détrimens marins et de coquillages disposés par couches horisontales.

Dans une histoire naturelle qu'on a faite du golfe de Venise, il est démontré qu'il existe une similitude parfaite entre le sol de nos continens et celui qui constitue le fond des Mers. (*Essai de Donati, Venise, in-4°.*

(5) Diodore de Sicile rapporte à ce sujet un dogme du philosophe Anaxagore. Ce dogme était qu'autrefois la Terre avait été confondue avec le Ciel.

(6) Burnet assure que la terre n'était d'abord qu'une croûte orbiculaire, formée d'une espèce d'huile, mêlée à l'air, qui surnageait sur l'abime. Selon lui, DIEU, mécontent de son ouvrage, brisa

cette croûte limoneuse, et les eaux, s'élevant avec violence, inondèrent le genre humain et le détruisirent, à l'exception d'une seule famille. Whiston prétend que le déluge universel n'est autre chose qu'une inondation causée par la queue de la comète qui parut en 1680. (*Hist. gén. des Dogmes et opinions phil.* tom. 2. pag. 372).

(7) Buffon, dans sa fameuse Théorie des époques de la Nature, va jusqu'à calculer l'âge et la durée de chaque planète. Il les suppose toutes projetées au même instant, soixante-quatorze mille huit cens trente-deux ans avant l'année 1776, où parut son ouvrage. Selon ce hardi cosmologiste, la nature vivante, telle que nous la connaissons, put s'organiser sur la terre, l'an trente-cinq mille neuf cens quatre-vingt-trois de sa naissance, et doit y finir l'an cent-soixante-huit mille cent-vingt-trois, après avoir duré cent trente-deux mille cent-quarante années; de manière que notre globe, en partant de cette année 1801, et selon les calculs de Buffon, aurait encore quelques quatre-vingt-treize mille deux cent soixante-six ans à subsister.

(8) Il y a eu des philosophes anciens, tels que Chérecydes et Xénophanes de Colophon, qui poussaient l'orgueil systématique jusqu'à regarder la Terre comme ayant tout produit, même le soleil et les astres. (*Eusèbe*).

(9) Voici une table plus exacte sur la grandeur, la révolution et la distance des corps célestes.

Le Soleil a 323,155 lieues de diamètre ; il est, par conséquent, 14,35,025 fois plus gros que la terre, et se trouve éloigné de nous de 34,761,680 lieues.

Mercure a 1,180 lieues de diamètre ; il fait sa révolution autour du Soleil en 87 j. 23 h. 14 m. 25 s. Sa distance moyenne est de 134,566,204 lieues.

Vénus a 2,785 lieues de diamètre. Cette planète tourne autour du Soleil en 224 j. 16 h. 41 m. 32 s. Elle est éloignée de la terre de 251,442,250 lieues.

La Terre a 2,865 lieues de diamètre ; elle fait sa révolution en 1 an, 5 h. 48 m. 45 s.

La Lune n'a que 782 lieues de diamètre ; elle tourne autour de la Terre en 27 j. 7 h. 43 m. 4 s., à la distance de 86,324 lieues.

Mars a 1,921 lieues de diamètre : il fait sa révolution autour du Soleil en 1 an, 321 j. 22 h. 18 min. 27 s. Sa distance moyenne est de 52,966,122 lieues.

Jupiter a 32,644 lieues de diamètre ; il fait sa révolution autour du Soleil en 11 ans 315 j. 8 h. 58 m. 27 s. Il est éloigné de la Terre de 180,794,791 lieues.

Saturne a 28,936 lieues de diamètre ; il fait sa révolution solaire en 29 ans. 164 j. 7 h. 21 m. 50 s. Il est éloigné de la terre de 331,604,504 lieues.

Herschell est peu connu.

(10) Diodore de Sicile écrit que la retraite des eaux qui couvraient la surface de la terre, fut l'effet des vents et du Soleil. Quant aux métamorphoses de l'Océan, voyez les opuscules de Newton, tom. 2.

pag. 415. Cet habile physicien affirme positivement que l'eau se change en terre.

(11) Il est assez surprenant que ce système ingénieux ait pris naissance dans la tête d'un potier de terre. Ce naturaliste se nommait Palissy : ce fut après avoir passé quarante années de sa vie à examiner la matière dont il faisait ses pots d'argile, qu'il établit ce principe aujourd'hui presque universellement adopté.

(12) Toute l'antiquité dépose en faveur de cette vérité. Selon Platon les montagnes furent le berceau du genre humain; Strabon dit que les Peuples en descendirent plus ou moins tard, en raison de leur sociabilité. Ce fut dans les forêts, dont les cimes des Monts furent d'abord ombragées, qu'errèrent les premiers troupeaux. C'est ce que nous apprennent les antiques traditions recueillies par Thalès, et si poétiquement exprimées par Virgile :

Incipiant silvæ quùm primùm surgere, quùm que
Rara per ignotos, errent animalia Montes.

» Les forêts par degrés s'élèvent; et la Terre
» Voit, sur le haut des Monts, la famille première.

VI ÉGLOGUE.

(13) Les vers des sybiles et les hiéroglyphes, qu'on est parvenu à déchiffrer, prouvent que le dogme le plusrépandu a été que la Terre, renouvelée par un déluge, devait l'être de nouveau par un embrâsement, (*antiquité dévoilée*).

(14) Toutes les montagnes ont mérité, plus ou moins, la vénération des Peuples ; mais celle qui paraît l'avoir emporté sur toutes les autres, c'est la Montagne du Caucase. Les géographes de l'Orient assurent qu'elle entoure le globe d'une chaîne indestructible ; les poëtes, pour peindre sa hauteur, disent que sa cîme fend le Soleil ; ils lui donnent un rocher d'émeraude que Dieu agite lorsqu'il veut ébranler l'Univers. (Voyez la *Bibliothèque orientale*, aux mots *Caf, Damavend*, *Gog*, *Dives*, etc.

Il suffit de lire les débris vénérables qui nous restent des antiques traditions sur cette montagne, pour sentir, à l'intérêt religieux qu'ils inspirent, que le Caucase à quelque chose de plus saint que les Alpes et les Cordilières.

(16) On s'appercevra facilement que la marche et le développement de cette première vertu, la pitié, sont empruntés à J. J. Rousseau. (Voyez *Discours sur l'origine de l'inégalité*, etc. pag. 101. OEuvres complètes).

(17) En parlant des sauvages du Cap de Bonne-Espérance, Kolben raconte de leur dextérité et de leur vigueur des choses extraordinaires. « Ils sont, » dit-il, d'une adresse incomparable à la nage ; leur » manière de nager a quelque chose de surprenant » et qui leur est tout-à-fait propre ; ils nagent le » corps droits et les mains étendues hors de l'eau, de » sorte qu'ils paraissent marcher sur la terre.... Ils

» ont la vue si prompte et la main si certaine que » les Européens n'en approchent point. A cent pas » ils toucheront d'un coup de pierre une marque de la » grandeur d'un demi sou ».

(18) Si l'on peut conclure avec Rousseau qu'il exista un tems où l'homme sauvage, errant dans les forêts, sans industrie et sans parole, vécut sans domicile, sans guerre et sans liaisons, sans rechercher ses semblables et peut-être même sans jamais en reconnaître aucun individuellement, on doit admettre ce moyen simple de faire cesser cet état d'isolement, qui, quoiqu'on en dise, n'est point fait pour l'homme. Le cri du besoin est involontaire. L'homme sauvage, menacé d'un péril éminent crie; il appelle toute la nature à son secours; mais il apperçoit bientôt que l'homme, seul parmi les animaux, peut l'entendre et répondre à ses cris. Voilà ce qui lui apprend à distinguer son semblable; voilà ce qui fait peut-être que dans la plupart des langues le nom générique de l'homme est un cri d'appel.

(19) L'hébreu, le chinois, le celte, sont, de toutes les langues que nous connaissions, les plus anciennes; elles sont vraisemblablement des dialectes des trois idiômes primitifs, parlés par les Atlantes d'Afrique, les Péris d'Asie et les Scythes d'Europe; or, dans ces trois langues, le nom générique donné à l'homme est visiblement un cri d'appel: les Hébreux disent *ish*, les Chinois *ghinn*, les Celtes *hom*.

Le mot hébreux me paraît se rapprocher le plus de la simplicité primitive : *ish !* est le cri d'un homme qui en appelle un autre pour en être aidé ou secouru dans un besoin pressant.

Ghinn ! prononcé en Chinois, avec une légère aspiration, me semble indiquer plus de respect et de civilisation dans le peuple qui s'en sert.

Pour *hom !* dont nous avons fait *homme*, sur le mot des Latins *homo*, qui le tenaient des Étrusques issus des Celtes, il est difficile de n'y pas reconnaître le cri impérieux d'un sauvage qui commande. Voilà pourquoi ce dernier mot ne s'est pas conservé aussi généralement que *ghinn* ou *ish.*

Les Erses ont adopté en place, le mot de *Wr* ou *Uir*, qui signifie un guerrier : delà dérivent, en anglais, *War*, la guerre, et en latin, *Vir*, un héros. Les Theutons ont changé le mot de *hom* en celui de *Man*, nom propre d'un de leurs rois.

Pour les Grecs, qui, sans doute, se servaient du mot *ghinn*, ainsi que le prouve le féminin *gyné* qu'ils ont conservé, ils lui ont substitué de bonne heure *Aner* ou *Anthropos*, par un orgueil national ; la racine de ces mots est : *Qui est supérieur*, ou *qui domine par son intelligence.*

(20) Ces mots sont tirés du Monde primitif de Court de Gébelin : voici dans quelles langues ils se sont conservés.

Isha, *ela*, *esh*, *ab*, *or*, *sham*, *rouah*, *rahàm*, *czar*, *thur*, *corb*, sont hébreux.

Hu, *to*, *meh*, *miaou*, sont chinois.
Her, *shon*, *mon*, *scyth*, *boous*, sont celtes.

(21) Les Rabins conservent, au sujet de la taille des premiers hommes, une singulière vision. Ils disent qu'au moment où DIEU créa Adam, il se méprit tellement sur sa taille, que ce père des hommes, sortant des mains de son créateur, pouvait à peine se mouvoir entre la terre et le firmament, qu'il heurtait de sa tête superbe. Les anges murmurèrent, et Jehovah, à leurs sollicitations, consentit à réparer sa faute. Il appuya sa main puissante sur la tête d'Adam, et réduisit ce colosse à quinze cents pieds de haut, ce qui était encore une fort belle taille.

(22) C'est à la suite de ce crime atroce, qu'Hésiode place la naissance de Vénus. « Le sang d'Ouranos, » dit-il dans son style poétique, coule dans la mer » agitée ; le flot le porte à Amathonte ; il se forme » autour de lui une écume brillante ; alors une beauté » ingénue sort du sein de l'onde, et la Terre applau- » dit à la naissance de Vénus ».

(23) Diodore dit que Basilée, après avoir longtems erré sur la Terre, disparut au milieu d'un orage. On lui éleva des autels, et on lui offrit des sacrifices au bruit des tambours et des tymbales. La ressemblance frappante qui existe entre les aventures de Basilée, de Cybèle, d'Isis et de Cérès, et le culte qui leur a été rendu, a donné lieu de penser que

c'était une seule et même Divinité révérée sous plusieurs noms, suivant la diversité de ses attributs.

(24) Cicéron compte six personnages de l'antiquité qui ont porté le nom d'Hercule, et Varron va jusqu'à quarante-six. Le judicieux Diodore n'hésite pas à placer vingt siècles d'intervalle entre la naissance de l'Hercule des Atlantes et celui des Grecs. Le premier fut contemporain de Jupiter, et le second chef des Héraclides. Le véritable nom de l'Hercule primitif était Mélicerte, c'est-à-dire, *roi de la Terre.* Celui de l'Hercule thébain était Alcée, c'est-à-dire, *force.* (*Allégories orientales.*)

(25) Neptune mérita le titre de Dieu des Mers, en y conduisant le premier une armée navale, et rendant les flots étonnés le théâtre de ses combats et de ses victoires. (Diodore, liv. V.)

(26) Jov est un mot primitif qui signifie *celui qui est :* c'est, suivant Court de Gébelin, le Dieu suprême, le *Jove* des Latins, le *Zeus* des Grecs, le *Jehov* des Hébreux, l'Être par excellence. (*Allégories orientales*, pag. 63.)

(27) Le nom propre de la Perse est *Pars ;* mais les Arabes, qui ont beaucoup de peine à articuler le P, prononcent *fars*; de-là vient qu'on dit également, en Asie, un *Parsis* ou un *Farsis*, un Persan, et que le Farsistan est le nom de la province habitée principalement par les anciens Perses. Cette

manière de prononcer a influé sur la plupart des mots que l'Europe a reçus des Arabes. C'est ainsi que nous avons fait *fée* et *férie* du mot *peri*, adouci et changé suivant la prononciation de l'hyémen.

De *Pars*, on a fait aussi *Parthes*; car la lettre *th* se prononce comme *s* dans la langue persanne.

(28) Les Prêtres d'Egypte donnaient neuf mille ans de règne aux Atlantes; les Mages de Perse en donnent autant aux Dives et aux Péris. Cette coïncidence prouve que ces peuples antiques ont été contemporains, et qu'ils tenaient à une même origine.

Les Dives ont laissé en Asie une grande idée de force et de puissance. On entend par *Divan*, l'assemblée des Ministres dépositaires de l'autorité. On appelle *Divan*, un recueil de pensées et de maximes. Du mot *Dive*, les Grecs ont fait leur *Dios*, et les Romains leur *Divus*.

Les Péris réveillent l'idée de la beauté et des qualités aimables. Du mot *Ginn*, qui sert à les désigner en Orient, nous avons fait le Génie. « Observons, dit Bailly, que cette race doit avoir été » regardée comme excellente et supérieure, puis- » qu'elle nous sert à désigner l'Être suprême, et » le don de l'esprit le plus rare. Son nom renferme » aujourd'hui tout ce que les hommes admirent et » honorent sur la terre. » (*Lettres sur l'Atlantide*, pag. 131.)

(29) Eblis, suivant Herbelot, signifie au propre

le désespéré. Ce mot paraît avoir donné naissance à celui par lequel on a désigné en Europe l'esprit infernal. On en trouve les consonnes radicales dans le grec *diabolos*, dans le latin *diabolus*, dans notre mot *diable*, dans l'italien *diavolo*, et enfin jusque dans l'anglais *devil*, et l'allemand *deufle*, qu'on prononce *dîvle* et *deivle*. Les Orientaux disent qu'avant sa chûte, Eblis se nommait *Hareth*, le gouverneur. Les Arabes le nomment *Scheithan*, le calomniateur, et les Hébreux *Sathan*, l'adversaire.

(30) Les Cimmériens, selon Plutarque, furent depuis nommés Cimbres. La Scandinavie faisait partie des pays appelés Cimmériens. Son nom primitif est *Scanzia*, mot qui dérive du celtique *Scan*, ou de l'hébreu *Scana*, sommeil. C'est sans doute pour cette raison que la mer du Nord s'est appelée, en latin, *Mare pigrum*, mer engourdie. On la nomme aujourd'hui mer Baltique, c'est-à-dire sauvage ; car *baltique* vient de l'allemand *Waldig*, dont la racine est *Wald*, forêt.

(31) On sera peut-être surpris, en lisant cette histoire d'Adim et d'Evehna, d'y trouver des rapports frappans, non-seulement avec le livre sacré des Hébreux, mais encore avec les traditions particulières de ce Peuple. L'auteur de cette bagatelle grecque aurait-il lu, par hasard, les ouvrages des enfans d'Abraham ? ou bien le berger de Madian aurait-il possédé lui-même quelque ancienne tradition sur les Atlantes ? Il serait difficile de prononcer.

(32) La description de cette magnificence se trouve, à peu de chose près, dans le *Critias* de Platon. L'oricalque, dont parle aussi le disciple de Socrate, était vraisemblablement un métal précieux. On ignore absolument quel était son rang. Parmi les savans qui ont tant prodigué de soins et d'efforts pour trouver l'Atlantide, aucun n'a daigné s'occuper un seul instant de l'oricalque ; ce qui est une nouvelle preuve de leur désintéressement.

(33) Tout ce qui est rapporté dans cette lettre et dans les suivantes, relativement à l'Archipel Panchéen et à l'Isle Fortunée, a Diodore pour garant. Cet historien met sur le compte d'un certain Jambule, ce qui arrive à Adim après son naufrage chez les Ethyopiens. (Liv. II. parag. 31, 32, et liv. V.)

(34) Cette théorie du volcanisme offre en peu de mots les résultats d'un systême important, développé avec la plus grande clarté, et appuyé des preuves les plus convaincantes. (*Hist. phil. du Monde primitif*, tom. III. et IV.

TABLE

Des Lettres contenues dans la première Partie.

pag.

AVANT-PROPOS.

Lettre I. *Motifs de cet Ouvrage. Invocation aux Muses.* 1

Lettre II. *Systême sur l'organisation de la Terre ; et quelques idées sur sa conformation intérieure.* 4

Lettre III. *Suite du Systême exposé dans la lettre précédente.* 12

Lettre IV. *Digression nécessaire. Preuves du systême adopté, puisées dans la tradition des Peuples.* 17

Lettre V. *Rêveries des Prêtres et des Philosophes, touchant l'origine de la terre.* 25

Lettre VI. *Spectacle de l'Univers.* 33

Lettre VII. *Nouvelle Cosmogonie.* 40

pag.
Lettre VIII. *Complément du Système cosmologique. Hypothèses diverses sur l'origine de l'Homme. Développemens successif du Globe.* 49
Lettre IX. *Isha, histoire primitive. La pitié est la première des vertus.* 59
Lettre X. *Suite d'Isha. L'amour est la première des passions.* 68
Lettre XI. *Suite d'Isha. Isha devient mère. Développemens de l'intelligence humaine. Découverte du feu. Événement,* 78
Lettre XII. *Premier principe de la société, l'amour conjugal. Conclusion d'Isha.* 89
Lettre XIII. *Du Peuple primitif et de ses Colonies.* 99
Lettre XIV. *Afrique. Histoire des Atlantes.* 109
Lettre XV. *Suite de l'histoire des Atlantes.* 121
Lettre XVI. *Suite et conclusion de l'histoire des Atlantes. Découverte et désastre de l'Atlantide.* 133

pag.
Lettre XVII. *Asie. Histoire des Dives et des Péris.* 146
Lettre XVIII. *Suite de l'histoire des Péris : leurs connaissances et leurs institutions.* 156
Lettre XIX. *Europe. Histoire des Scythes.* 168
Lettre XX. *Suite de l'Histoire des Scythes.* 177
Lettre XXI. *Conclusion de l'Histoire des Scythes : leurs idées religieuses.* 191
Lettre XXII. *Annonce d'un antique manuscrit. Commencement de l'histoire d'Adim et d'Evehna.* 203
Lettre XXIII. *Description de l'Atlantide. Corruption des Atlantes. Déclaration d'amour qui n'est pas selon nos mœurs.* 213
Lettre XXIV. *Premiers symptômes d'amour. Curiosité d'Évehna. Voyage d'Adim.* 225
Lettre XXV. *Suite du voyage d'Adim. Son naufrage chez les Ethyopiens. Archipel Panchéen. Rêve d'Adim, et théorie des Volcans.*

pag.
Lettre XXVI. *Suite du voyage d'Adim; son séjour dans l'Isle Fortunée. Arrivée d'Adim chez les Péris d'Asie.* 247
Lettre XXVII. *Cruelles coutumes des Scythes. Suite de l'histoire d'Adim et d'Évehna.* 259
Lettre XXVIII. *Le déluge amène le dénouement.* 209
Lettre XXIX. *Hymen d'Adim et d'Évehna.* 279

Fin de la Table.

